



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

J. AUTRAN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

VII

LETTRES ET NOTES DE VOYAGE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

J. AUTRAN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Sept forts volumes in-8°

Chaque volume forme un ouvrage à part et se vend séparément.

I. Les Poèmes de la mer.

II. La Vie rurale.

III. La Flute et le Tambour.

IV. Sonnets capricieux.

V. La Lyre a sept cordes.

VI. Drames et Comédies.

VII. Lettres et Notes de voyage.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue St-Benoît. — [804].

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

J. AUTRAN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

VII

LETTRES

ET

NOTES DE VOYAGE

LA MAISON DÉMOLIE

LE LAC DE COME — VOYAGE EN ITALIE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1878

AVANT-PROPOS

Le volume que nous présentons aujourd'hui au public est le septième et dernier des *Œuvres complètes* de Joseph Autran. Il est le seul qui n'ait pas été revu et corrigé par l'auteur.

Lorsqu'il a fallu faire trêve à notre douleur pour nous occuper de la publication de ce volume, des amitiés illustres et dévouées se sont offertes pour un travail de révision. Elles y ont renoncé d'elles-mêmes, pensant qu'il

valait mieux laisser l'œuvre telle qu'elle était sortie des mains de l'auteur.

Nous l'offrons donc au lecteur comme nous l'avons trouvée dans les papiers du poëte, sans même changer la place des différentes parties, qui ne sont pas rangées suivant leur ordre chronologique.

Sans doute Joseph Autran, qui avait un grand respect du public et de soi-même, eût apporté à la correction de ce livre le soin extrême qu'il avait mis à revoir les six volumes précédents. Nous aimons à penser cependant qu'on approuvera le sentiment auquel nous avons cédé, en conservant intact tout ce qui nous reste de cette chère mémoire.

Nous ferons paraître plus tard, sous le titre de *Poésies posthumes*, un volume écrit tout entier durant les deux derniers mois de l'existence de l'auteur. Dans cette œuvre pleine de

vie, de rayons et de sourires, le lecteur trouvera, par intervalles, des pressentiments de mort. Ainsi, tandis que confiants dans sa force apparente nous demeurions dans une sécurité complète, lui seul prévoyait sa fin prochaine, avec cette divination qui est la marque des vrais poëtes.

C. A.

Paris, 1878.

LA

MAISON DÉMOLIE

LETTRE PREMIÈRE

Béni soit votre gentil billet ! ma chère amie, ce billet qui m'annonce votre convalescence, et m'en donne la nouvelle avec tant de grâce et de gaieté, que le doute n'est plus possible. La maladie n'a pas cet esprit-là. Vous voilà donc mieux, les forces reviennent, l'œil reprend ses rayons, la joue ses couleurs, je vois cela d'ici ; et le médecin, cet aimable docteur à qui je vous prie de donner, pour moi, une poignée de main, vous permet enfin quelques lectures. Pas de roman ! le roman n'est pas hygiénique ; mais un de ces livres qui n'accélèrent pas le pouls, qui n'abrégent pas le sommeil, qui guériraient plutôt de l'insomnie, un de ces livres que l'on ouvre et que l'on ferme, que l'on prend et que l'on quitte avec un plaisir à peu près égal : par

exemple, les livres de voyage. Là-dessus, vous me faites l'honneur de me demander si, par hasard, je n'aurais pas, dans mon bagage littéraire, un voyage de ma façon à vous expédier.

Hélas! vous tombez mal, comme on dit chez nous. Je ne fus jamais un Magellan, ni un Marco Polo. A vingt ans, j'ai bien, tout comme un autre, fait mes rêves de tour du monde. Fils d'un père qui, dans sa jeunesse, avait franchi trois ou quatre fois le cap des Tempêtes et tutoyé le terrible Adamastor sur sa roche, je me croyais quelques droits à la circumnavigation. La destinée ne tarda pas à me détromper.

Je ne me suis jamais beaucoup avancé que dans le pays des songes. Mes plus lointaines promenades furent des promenades dans un fauteuil. Plonger du regard dans l'avenir, se retourner plus souvent vers le passé, en remonter lentement le cours, année par année, semaine par semaine, telles sont, à moi, mes aventures.

Votre lettre m'arrive précisément à la première étape d'un de ces voyages.

J'habite depuis hier une maison déserte et condamnée à une prochaine démolition. Le système qui fait rage en ce moment, ce régime de destruction universelle qui menace de ne pas laisser une pierre de tout ce

qui fut bâti autrefois, a compris dans un de ses plans la modeste demeure où j'ai vécu ma jeunesse. Il fallait de l'espace pour élargir le bassin d'un port; on a sacrifié un certain nombre de maisons dont fait partie celle de mon père. Il y aura de l'eau, il y aura des barques là où était notre foyer.

J'ai donc voulu, avant que la chère maison tombât sous le marteau, venir y passer quelques jours dans une entière solitude. J'avais à cœur d'y revivre par la pensée toutes ces belles journées qui ont passé si vite et dont le souvenir lui-même s'efface maintenant d'heure en heure.

Voulez-vous faire avec moi ce voyage? Ce sera un voyage sans secousses et sans péripéties, une promenade à petites journées comme il convient à une convalescente. Encore une fois, vous plaît-il être de la partie? Vous n'avez qu'à dire un mot, je vous prends par la main et je me mets en route.

LETTRE II

Je m'y attendais. Votre adorable bienveillance accepte la proposition ; elle fait plus, elle l'encourage ; sans trop savoir à quoi elle s'engage, elle promet de me suivre : « Partez, partez ! » dit-elle. Et je pars, et ce cher voyage dans le passé me devient d'autant plus cher, que je m'y sens accompagné de votre sympathie et soutenu de votre indulgence.

La maison où j'ai passé mes jeunes ans n'est pas celle où j'ai reçu le jour. De la maison qui me vit naître je n'ai gardé qu'une bien vague et bien confuse image. Tout ce dont je me souviens, c'est qu'elle s'ouvrait par derrière sur un jardin plein de fleurs, orné d'un petit bassin qui me semblait immense, et que sa façade principale donnait sur une place où l'on vendait des

oiseaux. Il y avait là de grands et antiques marronniers qui versaient l'ombre et la fraîcheur. Attirée par ces beaux arbres, ma mère aimait à s'asseoir, en été, sur le seuil de la maison. Elle y passait de longues heures à coudre en silence ou à lire.

Un soir, comme elle était là, un commis de mon père — car mon père avait alors une maison de commerce — arriva précipitamment, et, d'une voix brusque et haletante :

— Eh bien, dit-il, vous ne savez pas ? il est mort!

— Qui, mort? dit ma mère qui frémit de la tête aux pieds.

— Napoléon! répondit le jeune homme.

— Oh! que Dieu ait pitié de lui! fit la pieuse femme; il aura un terrible compte à rendre.

Ce souvenir est le plus lointain de ma vie. Je n'étais qu'un enfant, j'avais pourtant compris qu'un être prodigieux et redoutable venait de sortir de ce monde. Il y avait dans l'air qu'on respirait ce soir-là comme un immense soulagement.

Quelques années plus tard, ma mère était assise à la même place et faisait, dans le silence du soir, quelque lecture religieuse, quand le même commis, arrivant, lui dit d'une voix empressée :

— Connaissez-vous, madame, l'événement? Talma est mort!

— Dieu ait pitié de lui! répondit-elle.

Ces deux nouvelles, données dans des circonstances identiques, produisirent dans ma jeune tête je ne sais quelle confusion. Je fus quelque temps à me demander si Napoléon et Talma étaient deux hommes d'espèce différente ou si *comédien* et *empereur* ne signifiaient pas à peu près la même chose. J'ai su plus tard que la différence n'était pas grande.

Dans ce temps-là, j'étais conduit chaque matin par la rue Longue-des-Capucins, qui me semblait en effet d'une longueur infinie, à une petite école située rue Bernard-Dubois. Soit en montant, soit en redescendant la première de ces rues, je retrouvais, dans sa partie la plus solitaire, une femme accroupie au bas de la muraille d'un jardin, devant une étroite ouverture d'où s'échappait un ruisseau d'eau limpide. Elle y chantait une chanson triste, en faisant avec la main le mouvement d'une femme qui lave du linge. Elle était folle. Je ne passais jamais près d'elle sans un frisson de terreur et de pitié. Arrivé à l'école, j'éprouvais un autre frisson, celui-là tout de terreur, devant le maître qui la gouvernait. Je le vois encore avec son bonnet de

soie noire, toujours en pain de sucre, avec ses lunettes dont les verres d'une épaisseur énorme accusaient une myopie maladive; avec son nez crochu et son menton relevé, il tenait à la fois du polichinelle et du croque-mitaine. Je lui aurais donné un siècle ou deux, et il devait bien avoir une cinquantaine d'années. Ce fut lui qui m'enseigna la lecture et l'écriture et me donna les premières leçons de musique. Il jouissait dans son quartier d'une certaine réputation de musicien, ayant écrit une messe qui se chantait les jours de grande fête à une chapelle voisine où se réunissait une congrégation de pénitents dont il faisait partie. Enflé de cette gloire, il était terrible. Un jour que, debout à ses côtés, je prenais une de mes premières leçons de solfége, et que j'avais commis, paraît-il, quelque solécisme, il releva brusquement son menton de dessus son violon, se retourna vers moi dans un transport de colère et m'asséna sur la tête un coup d'archet qui faillit me l'ouvrir. Il m'a fallu depuis lors un grand fond de générosité pour aimer la musique.

A cette époque, mon père, frappé d'un brusque revers de fortune, perdit une grande partie de ce qu'il avait amassé dans ses navigations. Nous dûmes nous réfugier sous un toit plus modeste. Nous vînmes dans

la vieille ville, à deux pas de la mer, habiter cette maison à laquelle se rattachent pour moi tant de souvenirs, et d'où je vous écris ce matin, au bruit du mistral qui chante sa chanson sous les lambris déserts.

La nouvelle demeure, quoique fort ancienne, n'était pourtant pas sans quelques agréments : son rez-de-chaussée se composait d'un vestibule de marbre qui s'ouvrait à gauche sur une salle à manger bien éclairée, à droite, sur cette pièce que la province, en ce temps-là, honorait du titre assez prétentieux de salon de compagnie. Le nôtre était décoré, comme tapisserie, de grandes toiles peintes à l'huile qui représentaient, en grisaille, des ornements d'architecture, et, en médaillons aux vives couleurs, des bords de mer, des scènes de pêche, etc. ; tout cela dû au pinceau fertile d'un élève de Joseph Vernet qui s'appelait Lacroix.

— C'est du Lacroix, disait mon père avec un certain accent de satisfaction.

Malheureusement, ni les médaillons, ni les grisailles, ne parvenaient à dissimuler dans cette salle un vice d'architecture radical. Elle avait été bâtie en fausse équerre, et je puis dire que cette fausse équerre a été une des souffrances de ma première jeunesse.

Je ne pouvais m'y accoutumer; j'en avais le regard et l'esprit sans cesse affectés, et, qui sait? peut-être est-ce comme contraste et comme dédommagement que j'ai plus tard cherché la ligne droite en toute chose. L'impitoyable fausse équerre se retrouvait au premier étage dans un cabinet d'étude et de curiosités où mon père avait réuni les épaves de son naufrage, une bibliothèque, des tableaux de divers mérites, des collections de coquillages et de papillons rapportés des pays lointains. Le même vice d'architecture me poursuivait enfin jusque sous les combles, dans ma petite chambre, dont l'unique lucarne donnait sur le vaste horizon de la mer, qui, elle du moins, ne fait pas de fausse équerre. C'est là que je dormais. Je travaillais ailleurs.

Le vestibule de marbre du rez-de-chaussée aboutissait à un étroit jardin au fond duquel s'élevait une maisonnette solitaire qui me fut personnellement octroyée.

— C'est ici, me dit mon père, que tu pourras travailler dans un silence favorable à l'étude.

Et c'est là, en effet, que, dans un isolement de plusieurs années, j'ai appris, jour par jour, le peu que je sais.

Mais n'anticipons pas. Avant de prendre possession de ma maisonnette, j'avais à passer par le collége.

Je crois bien que, si la chose n'eût tenu qu'aux préférences de ma mère, cette épreuve m'eût été épargnée; mais le père était là, sévère quoique bon, et le père, dont les troubles de la Révolution avaient singulièrement abrégé les études, ne voulait pas que son fils, à son tour, entrât dans la vie sans y être préparé par une forte initiation classique. Il vénérait d'autant plus le grec et le latin que ces deux langues lui étaient à peu près inconnues. Il fut donc résolu que je serais conduit à Aix, au collége des Jésuites, et, à défaut du chef de famille retenu par ses affaires, ce fut ma mère elle-même qui eut la mission de m'y conduire.

Pauvre chère femme, quelle mission pour elle! Je ne crois pas qu'une âme plus sensible ait jamais existé dans ce monde. Tout lui était sujet d'émotion et d'attendrissement. Toute infortune éveillait en elle une sympathie. Elle ne pouvait voir souffrir un oiseau. Un enfant qui passait seul dans la rue lui inspirait de l'inquiétude.

— Où va cet enfant? A quoi songe sa mère!

Ni la distance ni le temps ne comptaient pour elle. Un accident survenu en Chine la touchait presque

autant qu'une catastrophe du voisinage. Ce qui datait de trois mille ans ne lui était pas plus indifférent que ce qui datait de la veille. Je l'ai vue s'apitoyer sur les vaincus de Pharsale, je l'ai vue pleurer sur les malheurs d'Étéocle et de Polynice. Elle ne se consolait pas de la mort d'Abel.

Vous jugez combien elle souffrit de ce voyage et de cette séparation. Chemin faisant, elle regardait par la portière de la diligence les scènes paisibles de la campagne, laboureurs à la charrue, fermières à la vendange.

— Ah ! me disait-elle, que ne sommes-nous de ces gens-là ! que n'es-tu de ces enfants qui n'apprennent à lire que dans le livre du bon Dieu ! je n'aurais pas à me séparer de toi !

Elle s'en sépara. Nous étions arrivés dans le parloir du collége, nous avions été accueillis par ce fameux père Loriquet qui en était alors le directeur. La pauvre femme dut reprendre toute seule le chemin qu'elle venait de faire avec moi. *Via dolorosa.*

Je ne compte pas, bien entendu, vous décrire longuement le collége; j'y ai fait d'ailleurs un séjour trop fugitif pour en avoir gardé une bien vive image. Je ne me souviens que de quelques figures de camarades. L'un d'eux, plus âgé que moi, — il était en rhétorique

quand j'entrais en huitième, — m'apparaît dans le lointain comme un pâle fantôme; son air bourru, ses habitudes d'isolement n'appelaient pas les sympathies autour de lui; quoiqu'il appartînt aux classes des grands, les petits ne craignaient pas de lui faire des avanies. Il y a vraiment des êtres nés sous une funeste étoile. Ce sombre écolier était destiné à mourir, quelques années plus tard, d'un tragique trépas qui fit grand bruit dans le monde. Malheureux au collége, il devait l'être plus encore en ménage. C'était Lafarge en personne.

Une autre figure faisait avec celle-là un bien aimable contraste. C'était celle d'Émile Loubon, qui devint plus tard un peintre si distingué, le chef d'école du paysage provençal. Son goût pour les élégances de la vie, son penchant pour les belles étoffes, pour les ameublements raffinés, s'était manifesté de bonne heure. Je le vois encore, au milieu de la grande cour des jeux, sauter à la corde en veste de soie, en petits souliers enrubannés. On faisait cercle autour de lui. — Hélas! après une carrière de travaux, d'études persévérantes, d'ambitions souvent trompées, je l'ai vu mourir, ce cher Loubon, tout pétillant encore d'esprit et de grâce, tout plein de séve et d'avenir! Que d'autres sont tombés aussi parmi les compagnons de mes beaux jours! J'ai vu s'en aller Dominique

Papéty, jeune homme déjà illustre, dont le premier tableau exposé au Louvre fut un événement. J'ai vu partir Étienne Arnaud, l'aimable musicien, dont le sourire accompagnait si bien la chanson. Quelle bonhomie et quelle gaieté! Comme il était content de tout et de tous! Avec quelle grâce il vous racontait comment, fils d'une famille de pêcheurs du quartier Saint-Jean, il avait dû à la seule nature de devenir un homme qui avait son nom dans les arts! Il contait volontiers l'histoire de son premier prix au Conservatoire. Arrivé sur l'estrade pour recevoir sa couronne et s'incliner devant le chef de l'école, il avait entendu un immense éclat de rire s'élever derrière lui, dans l'assistance. Il ne comprit pas tout de suite qu'une malencontreuse pièce de drap vert cousue dans le fond de son pantalon bleu, était la cause de cette hilarité. Quand il faisait lui-même ce récit à la fois comique et mélancolique, on était presque tenté de l'embrasser. Je pourrais continuer cette triste revue, j'aime mieux vous laisser sur ce sourire voisin des larmes.

LETTRE III

Il me semble que, dans ma précédente lettre, j'étais encore à Aix, chez les Jésuites. Je n'y fis pas, je vous l'ai dit, un long séjour, et j'y fus plus souvent malade que bien portant. L'éloignement de la famille, la tristesse de me sentir dans une ville qui me semblait à mille lieues de la maison paternelle, m'avaient jeté dans une langueur qui se traduisait souvent par des accès de fiévre. J'étais un habitué de l'infirmerie. Je passais des journées entières à regarder à travers les vitres les grands horizons de la campagne, et à voir, sur une hauteur voisine, trois moulins dont les ailes tournaient avec une mélancolie infinie.

Un matin, comme j'étais encore au lit, le père Loriquet vint à moi; il me dit d'une voix douce et avec un fin sourire:

— Mon ami, une dame est au parloir qui demande à vous parler.

— C'est ma mère ! m'écriai-je.

C'était elle en effet; elle ne m'avait pas prévenu de son arrivée; mais l'instinct du cœur ne me trompait pas.

Elle entra. Elle était enveloppée d'un cachemire aux vives couleurs. Le soleil lui-même serait entré dans le sombre dortoir que je n'aurais pas été plus ébloui. Après les premiers embrassements, le bon père Loriquet se retira d'un pied discret, et je demeurai en tête-à-tête avec la chère visiteuse. Elle avait le visage empreint d'une tristesse plus grande que d'habitude.

— Mon pauvre enfant, me dit-elle après un moment d'hésitation et d'embarras, je t'apporte une mauvaise nouvelle : un nouveau revers vient de nous atteindre; ton père est entièrement ruiné, et je viens te retirer du collége.

J'eus un premier mouvement d'égoïsme enfantin que je me suis longtemps reproché.

— Si je retourne auprès de vous, lui répondis-je, je ne puis que me sentir heureux.

— Ne parle pas ainsi, reprit-elle; ne songe pas à toi, songe à tes sœurs, songe à ton père, que cette nouvelle

infortune accable, et qui ne pense, lui, qu'à l'avenir de ses enfants. Tu vas le revoir bientôt ; tâche de le consoler, de lui donner le courage dont il a besoin. Promets-lui de bien travailler, et de te rendre capable avant peu de lui venir en aide.

Je promis. — Elle recueillit mes petites hardes. Nous partîmes dans la même journée, et, le soir même, je prenais possession de la maisonnette située au fond de notre jardin, en me promettant d'y travailler de toutes mes forces.

Le foyer resta longtemps sombre. Mes sœurs, qui furent toujours des modèles de courage et d'abnégation, ma mère, chez qui le dévouement était une habitude, s'efforçaient en vain de sourire : elles ne parvenaient pas à distraire le malheureux père. Sa ruine lui était d'autant plus douloureuse, qu'il la devait à l'improbité d'un ami. Indignement trompé, il s'accusait lui-même d'imprévoyance et de légèreté. Il parlait de repartir pour l'Amérique, d'aller chercher par tous les moyens à s'y relever de sa chute. C'est alors seulement que les larmes coulaient autour de lui.

En attendant, on s'occupait de vendre ce qui restait du débris des anciens naufrages. Ma mère se défit, sans sourciller, de ses modestes parures, de tout ce qu'elle

appelait désormais un luxe inutile. Un méchant juif du voisinage lui donna je ne sais quelle modique somme pour un coffre de nacre qui contenait ses derniers bijoux, merveilles que nous admirions à l'envi, mes sœurs et moi, quand elle consentait à l'ouvrir devant nous. Mon père vendit ses tableaux, il vendit ses papillons et ses coquillages, il parla enfin de vendre sa bibliothèque. Ce fut alors que ma douleur éclata; je le suppliai en grâce de garder ces vieux livres qui m'étaient déjà si chers.

— Eh bien, dit-il, j'y consens; mais à la condition que ces livres, qui sont presque tous des ouvrages de littérature, ne t'empêcheront pas de poursuivre quelques études plus indispensables. Tu me parais fort arriéré en mathématiques, c'est là pourtant une science importante : c'est peut-être la plus nécessaire aujourd'hui au jeune homme qui a besoin de créer sa fortune. Je t'ai choisi un professeur qui ne demande pas cher pour ses leçons. Il viendra demain. Fais-lui bon accueil et songe à profiter de son enseignement.

Le maître vint en effet le lendemain. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, dont l'apparence douce et presque timide ne révélait pas les anciens travaux. Il bégayait un peu et boitait légèrement. Soldat de la

campagne de Russie, il avait eu le pied droit gelé au passage de la Bérésina, et parlait volontiers de ses aventures guerrières.

La première leçon, je dois le dire, fut en grande partie consacrée à un de ces récits. Il venait dans ma petite salle deux fois par semaine, et m'y trouvait, je l'avoue, plus souvent courbé sur des volumes de poésie que sur les problèmes qu'il m'avait laissés à résoudre. Par un mouvement involontaire, il prenait sur ma table et feuilletait comme par distraction un de ces livres si attrayants. Peu à peu la conversation s'engageait, on parlait d'épopée ou de madrigal, on s'attardait dans l'élégie ou la ballade; une heure est vite passée, l'arithmétique s'en tirait comme elle pouvait.

Il arriva qu'au bout de trois mois le digne homme eut un scrupule : il avait appris quelque chose de moi, je n'avais rien appris de lui. Il s'en vint, de son pied boiteux, trouver mon père, lui fit de sa voix bégayante cet aveu loyal, et lui offrit de lui rendre son argent. Mon père, naturellement, refusa la restitution; il serra la main du vieux soldat, heureux, dit-il, de rencontrer enfin un honnête homme dans un monde où il avait connu tant de coquins.

D'où pouvait m'être venue cette passion de poésie, je

n'en sais rien. La première impression produite sur moi par le langage rhythmé remonte si loin, qu'elle se perd dans les brumes de ma mémoire. J'étais à l'école; un jour de promenade, on nous avait conduits au bord d'un ruisseau, dans un endroit délicieux. Un cercle d'élèves se fit autour d'un des plus grands qui avait apporté sous son bras un des volumes du *Génie du christianisme.* Il lut à haute voix de cette belle prose, puis tout à coup il se mit à réciter quelques vers d'André Chénier cités dans une note :

Accours, jeune Chromis, je t'aime et je suis belle, etc.

Cette lecture fut pour moi toute une révélation. Comme M. Jourdain, j'apprenais subitement qu'il existait deux langues bien distinctes : la langue des vers et celle de la prose. La brise chantait dans l'arbre qui nous couvrait de son ombre ; le ruisseau gazouillait à nos pieds, un rayon de soleil se jouait sur les pages du volume, c'était divin !

A quelque temps de là, mon père me lut quelques vers d'un poëte de ses amis, M. Renouard, auteur de la tragédie *les Templiers*. C'était moins beau ; mais je me dis tout bas que, puisqu'un simple mortel, connu de moi, avait pu écrire des vers, il n'était peut-être

pas impossible que j'en fisse plus tard, à mon tour.

J'avais environ dix-sept ans quand m'arriva ma première aventure littéraire, aventure qui fut précédée d'une petite escapade que je vais avoir l'honneur de vous raconter.

Un de mes amis (je n'en avais alors que deux ou trois) vint me trouver un matin dans ma cellule, et me tint à peu près ce langage :

— Tâchez de venir ce soir au théâtre, on joue *Antony*, la pièce nouvelle qui a fait grand bruit à Paris. Il y aura du tapage.

— Du tapage, pourquoi ?

— Parce que les habitués de l'orchestre, qui sont de vieux classiques, la disent immorale. Avant de la connaître, ils veulent la siffler. C'est à la jeunesse de la défendre.

— Eh bien, lui répondis-je, je tâcherai d'être avec vous.

Je ne sais comment je pus m'y prendre, car, dans ma famille, on ne prononçait pas le mot de théâtre sans terreur, et la sévérité de notre intérieur ne permettait guère les absences nocturnes. Quoi qu'il en soit, j'étais le soir au rendez-vous donné.

L'orage annoncé par mon ami ne tarda pas à éclater.

Avant même le lever du rideau, les habitués de l'orchestre réclamaient le régisseur pour demander un autre spectacle. Le rideau levé, ce fut pis encore. Il fut impossible aux acteurs de faire entendre une parole.

— Qu'on nous donne un ballet! criaient les uns.

— A bas les ganaches! ripostaient les autres.

La lutte menaçait de devenir si sérieuse, que la police intervint, et fit évacuer la salle.

Je sortis furieux. J'étais exaspéré contre l'entêtement de ces vieux abonnés qui s'obstinaient à proscrire une œuvre nouvelle, qui la condamnaient sans la juger. Rentré chez moi, je ne dormis pas de la nuit, et cette indignation féconde dont parle Juvénal fit sortir tout armés de ma tête une cinquantaine d'alexandrins.

L'ami de la veille étant revenu me voir le lendemain, je ne manquai pas de mettre mon petit morceau sous ses yeux.

— De qui sont ces vers ? me dit-il.

— De moi.

— Vous faites donc des vers ?

— Non; mais j'ai fait ceux-là.

— Me permettez-vous de courir les montrer à quelqu'un qui s'y connaît?

— Faites ce qu'il vous plaira.

Deux heures après, il rentrait chez moi tout haletant.

— Vos vers, me cria-t-il de la porte, paraîtront demain matin dans *le Sémaphore*. Soyez à six heures aux bureaux du journal, vous en corrigerez les épreuves.

Un journal, une imprimerie, des épreuves! j'étais confondu.

Quand j'arrivai, le soir, aux bureaux du *Sémaphore*, j'y trouvai deux jeunes gens, l'un plus âgé que moi de deux ou trois ans, l'autre presque imberbe, qui me firent le meilleur accueil. Le premier était cet Eugène Guinot qui devait, quelques années plus tard, être un des inventeurs de la « Chronique parisienne »; l'autre était Taxile Delord, appelé, lui aussi, à devenir un brillant journaliste.

Eugène Guinot, qui, pour aider mon inexpérience, lut mes vers après moi sur l'épreuve, m'en fit compliment de sa voix un peu solennelle.

— C'est très-bien! me dit-il.

Et il me donna une tape sur la joue. Je sortis enivré d'un si haut suffrage.

Je ne vous dirai pas avec quelle impatience j'attendis le lendemain, pour juger de l'effet produit par ces vers. Soit modestie, soit prudence, je ne les avais pas signés.

N'importe, chacun sans doute saurait bientôt le nom de l'auteur.

J'aurais pu courir dès l'aurore dans un café voisin. Je préférai me donner à moi-même un témoignage de grandeur d'âme en attendant midi. Midi était l'heure où mon père, devenu chef de division à l'hôtel de ville, rentrait de son bureau pour déjeuner, et apportait *le Sémaphore,* qu'il déposait sur le marbre de la cheminée.

Midi sonna. J'eus un battement de cœur. Mon père entra. Pas de *Sémaphore !* Comment expliquer un tel phénomène! Je me hasardai à lui demander timidement s'il avait oublié le journal.

— Non, me répondit-il, je ne l'ai pas oublié : je l'ai laissé avec intention, il contenait des vers inconvenants, des vers que tu ne dois pas lire!

Cette parole fut pour moi comme un coup de foudre. Je ne dis rien; mais j'étais bouleversé. — Eh quoi! j'avais pu écrire, j'avais effrontément livré à la publicité ce qu'il ne m'était même pas permis de lire! Quel être foncièrement pervers étais-je donc, moi qui faisais ainsi le mal sans en avoir la moindre conscience? Le remords hanta plusieurs nuits mon chevet, et je ne sais pas encore si j'en suis tout à fait délivré.

Mon père n'a jamais su quel était l'auteur de ces cou-

pables rimes. Je n'ai jamais voulu moi-même les revoir; je me suis au contraire si bien appliqué à les oublier, qu'il me serait maintenant absolument impossible de remettre ma tirade sur pied. Je me souviens à peine du trait final, qui était le plus vif et le plus osé :

Qu'on leur donne un ballet, c'est là ce qu'il leur faut :
Le jupon court, le rire aux lèvres, le pied haut;
Notre chaste public, scandalisé d'un drame,
Veut voir, au lieu d'un cœur, une jambe de femme.

Voilà mon crime, qu'en pensez-vous?

Je me trompais pourtant quand je vous disais que ce furent là mes premiers vers; déjà une première fois j'avais été tenté par la Muse. On faisait les apprêts de l'expédition d'Alger ; j'avais seize ans, l'âge des aspirations belliqueuses; je venais de voir passer une revue; je m'étais mis, au retour, le plus près possible des tambours et des trompettes, et, rhythmant le pas, au milieu de la troupe des gamins, j'avais essayé de fabriquer quelques alexandrins dans le mode héroïque : plus on est petit, plus on fait de grands vers. Rentré au logis, je montrai les miens à mon père, qui, fier de son rejeton, me prit par la main, et me conduisit tout droit chez un parent qu'il avait dans la vieille ville. Ce parent n'était pas moins qu'une des lumières du barreau de Marseille; et, glorieuse fortune, il remplis-

sait en ce moment les fonctions de maire de la cité.

— Tiens! lui dit mon père en entrant, voici des vers que cet enfant vient de faire ; dis-nous un peu ton avis là-dessus.

Le magistrat relève la tête de son bureau de travail, et, se renversant d'un air d'importance sur le dossier de son fauteuil :

— Oh! oh! des vers !... dit-il; je les aime beaucoup.

Il prit la feuille de papier que lui tendait mon père, et, regardant exclusivement du côté de la marge droite, il lut :

batailles
murailles
soldats
combats
gloire
victoire
guerrier
laurier, etc.

— Mais c'est très-bien, reprit-il; les rimes sont bonnes.

Il n'avait regardé que cela. Pour lui, toute la poésie était dans les consonnances. Que vous dirai-je? mon père avait bien l'air un peu étonné d'un jugement si succinct, mais le personnage était maire de Marseille.

Muni d'un tel suffrage, je sortis radieux; aujourd'hui, quand j'obtiens le vôtre, je ne suis peut-être pas plus heureux.

Adieu ; je viens de vous conter mon premier début littéraire, je vous conterai demain le second.

LETTRE IV

Je vous avais promis de vous narrer ce matin mon second début dans les lettres. Je m'aperçois que, si je ne veux pas laisser de lacune dans mon récit, je devrai vous confier tout d'abord quelques aventures d'un autre genre. Je vous avertis seulement que le point est délicat et que je ne voudrais pas me hasarder plus avant sans une permission de votre grâce.

LETTRE V

O fille d'Ève! laissez-moi vous avouer que je comptais bien sur le sauf-conduit. Ne craignez pas cependant que j'en abuse. Si glissant que soit le précipice, j'espère le côtoyer sans chute.

Je vous ai dit, je crois, que j'occupais, au plus haut de la maison de mon père, une petite chambre dont l'unique fenêtre — une espèce de lucarne — s'ouvrait sur la vaste mer. Le tableau que la vue embrassait n'était cependant pas exclusivement maritime. Il se composait de diverses parties dont voici le détail : à droite, sur le premier plan, un grand jardin de blanchisseuses, dont le lavoir, que l'on devinait seulement au bruit des battoirs, et à l'éternel caquetage de ces dames, se dérobait sous l'angle d'un vieux mur, mais où se voyait

distinctement, au milieu d'une nappe de gazon toute semée, au printemps, de blanches pâquerettes, une pièce d'eau bordée de saules et alimentée par le flot toujours jaillissant d'une fontaine architecturale; au fond du jardin, des perches plantées dans le sol à distances égales et reliées entre elles par des cordes où les lavandières venaient étendre leur linge au soleil; puis un espace ordinairement voilé par ces linges flottants; puis la vieille cathédrale, l'église de la Major, dressant dans l'air ses deux tours carrées dont le carillon me réveillait les jours de fête; enfin, la mer remplissant de son azur tout le fond du tableau. La partie gauche, dont nous n'avons d'ailleurs que faire aujourd'hui, était occupée par les jardins contigus aux maisons qui faisaient suite à la nôtre.

Un jour donc, un jour d'été, j'étais monté vers midi dans ma chambre, et, m'accoudant par habitude à ma fenêtre, je m'étais mis à contempler le golfe étincelant. Plongé dans une sorte de langueur extatique et ne me souvenant guère de cette sage parole du Psalmiste qui conseille d'avoir en défiance le démon de midi et sa flèche volante, j'étais là depuis un instant, quand je vis tout à coup une des jeunes lavandières sortir de la coulisse que faisait le vieux mur, traverser rapidement

le tapis de gazon, s'arrêter un moment au bord du bassin, puis, comme séduite par la fraîcheur et la limpidité de son eau, se dépouiller pièce à pièce de ses vêtements et s'y plonger bravement avec un grand éclat de rire. C'était déjà, vous l'avouerez, un assez friand régal pour un spectateur solitaire. Mais là ne devait pas se borner mon étrange aventure. Attirées bientôt par les cris de joie et par les gestes d'invitation de l'audacieuse fille, d'autres accoururent qui tour à tour cédèrent à la tentation, et laissèrent leurs nippes aux branches des saules. Je ne tardai pas à en compter jusqu'à neuf dans le bassin.

Connaissez-vous, madame, une certaine composition de Decamps qui représente le Bain des Muses dans une fontaine de la Thessalie? C'est un dessin des plus aimables, qui nous a montré le talent de l'artiste sous un jour tout à fait inattendu. Les neuf sœurs sont là, réunies et groupées dans des attitudes diverses, les unes debout, d'autres étendues sur la rive et à demi voilées par les ombrages. Vous riez, j'en suis sûr, d'une comparaison qui met les déesses aux prises avec les blanchisseuses; eh! mon Dieu, pourquoi pas? entre une muse et une lavandière, la différence n'est pas aussi grande qu'on pourrait le croire.

Quoi qu'il en soit, brunes et blondes, les cheveux dénoués, elles riaient, elles folâtraient, elles se poursuivaient l'une l'autre, elles se jetaient au visage des poignées d'eau ruisselante qu'un rayon de soleil transformait en pluie de diamants; pauvres filles, tout à l'heure si misérables sous les haillons, maintenant inondées de rubis et de perles, rivales des plus fières, toutes resplendissantes de lumière, de jeunesse et de beauté. Puis, changeant soudain de fantaisie, elles sortirent du bassin et, se prenant par les mains, elles exécutèrent sur les fleurs une ronde pleine d'entrain et de folie. Ce n'étaient pas à coup sûr les grâces décentes dont parle Horace ; c'était une danse de bacchantes, enivrées, celles-ci, par la fraîcheur de l'eau.

Alors se fit un coup de théâtre. D'autres femmes étaient venues, plus sérieuses et plus laborieuses, qui avaient repris sur les cordes tendues tout le linge séché, et l'espace voilé jusque-là s'était découvert : un cimetière, séparé du jardin par un mur, s'étendait jusqu'à l'église, et, de ma haute lucarne, je pus voir la ronde désordonnée se continuer sur un fond de pâles tombeaux, de croix inclinées et de cyprès funèbres. Jamais contraste plus rapide, jamais plus foudroyante antithèse! C'était la leçon de la vie, c'était la mort qui se dressait au fond

de toutes les joies et de toutes les ivresses ; un vent m'effleura le visage, qui, semblable à ce léger souffle dont parle Job, balbutiait le *Memento homo !* du jour des Cendres, et c'est peut-être, madame, en souvenir de cette vision qu'une tristesse s'est mêlée depuis lors à toutes mes félicités, et qu'un grave silence a souvent interrompu mes paroles les plus joyeuses et même les plus douces.

J'avais été mordu par ce démon terrible que Milton désigne sous le nom d'Astarté, et que tout homme connaît de sa quinzième à sa vingtième année. Je ne tardai pas à ressentir sa blessure dans quelques petites aventures que je ne tiens pas plus à vous conter que vous ne tenez sans doute à les entendre. Je n'en citerai qu'une comme échantillon.

Je fréquentais depuis quelque temps le Jardin des Plantes de la ville, où un professeur qui a laissé des souvenirs dans la science, M. Salze, faisait un cours de botanique dans une salle annexée à la grande serre. L'idée qu'un poëte ne doit ignorer aucun des secrets de la nature m'avait attiré à ce cours, qui avait lieu, pendant la belle saison, le mardi et le jeudi de chaque semaine, devant un auditoire d'ailleurs clair-semé. Il arriva qu'un jour cet auditoire presque intime, dont

la plupart des membres se saluaient, en arrivant, du regard ou de la main, se trouva augmenté et embelli de deux figures nouvelles qui firent grande sensation dans les rangs. C'était une mère et sa fille, l'une de quarante ans environ, l'autre de vingt ans à peine, toutes deux belles de ce genre de beauté qui annonce une origine étrangère. La jeune fille surtout, dans tout l'éclat de son printemps, était si charmante à voir, qu'un classique de ce temps-là l'eût volontiers comparée à la déesse Flore venant assister en personne à l'explication de ses merveilles. La première fois que je la vis, je me sentis touché, et l'impression ne fit que s'accroître de semaine en semaine. Dieu sait l'impatience avec laquelle j'attendais les bienheureux jours où il m'était donné de la voir ! Du mardi au jeudi, l'attente pouvait encore se supporter, mais du jeudi au mardi, c'était un abîme qui ne se comblait qu'à force de soupirs, de rêveries infinies, de projets insensés. A coup sûr, la première fois que nous nous reverrions je ne manquerais pas de lui glisser dans la main quelque billet furtif où éclaterait toute ma passion. J'écrivais le billet, je le recommençais mille fois, et, le moment venu de le remettre, l'occasion ne me semblait jamais assez bonne. Ce n'était pourtant pas l'occasion qui manquait. J'étais souvent

assis non loin des deux inconnues, j'étais souvent sur leurs pas, dans les promenades que le professeur, appelant la nature en aide à ses leçons, nous faisait faire à travers le jardin. J'avais même pu deux ou trois fois — ô fortune! — échanger quelques mots avec la mère qui voulait bien me demander l'explication d'une parole du professeur mal comprise ou emportée par le vent.

Il arriva qu'un jour — la leçon, ce jour-là, se donnait dans le parterre — le digne homme, entraîné par son sujet et parlant avec cette candeur que donne la science, fit des amours des plantes une description par trop exacte et par trop vive. Il oubliait sans doute que des femmes étaient dans son auditoire, ou croyait qu'il n'y avait pas plus à se gêner avec elles qu'avec les roses. La mère ne fut pas de cet avis; elle se détacha lentement du groupe, et, entraînant sa fille, disparut furtivement avec elle, bien avant la fin de la leçon.

A dater de ce jour, je ne les revis plus. Était-ce en effet par excès de réserve qu'elles restaient éloignées? étaient-elles parties? étaient-elles souffrantes? je n'en savais rien. Je n'avais malheureusement aucune donnée, aucun indice qui pût me permettre de retrouver leur trace. Les semaines s'écoulèrent dans cette ignorance, et ce ne fut que plus tard, l'année d'après, qu'un

hasard de conversation, dans un salon, me révéla tout le mystère. L'adorable jeune fille, atteinte de la fièvre scarlatine, avait été brusquement enlevée par cette terrible maladie, et la mère désespérée était repartie pour l'Espagne, son pays.

Ainsi s'achevait cette idylle, à peine ébauchée. C'était la vision du cimetière qui reparaissait brusquement à mes yeux.

Je passe mon chagrin sous silence. J'en fus bientôt, je l'avoue, à demi consolé par un événement qui marqua dans ma vie, je veux dire par l'arrivée de M. de Lamartine à Marseille.

LETTRE VI

La génération actuelle ne se figure guère ce qu'était, à l'époque lointaine dont je parle, la renommée de ce grand Lamartine. Nous avons aujourd'hui, de par le monde, bien des gens, écrivains ou artistes, qui font leur bruit et leur tapage dans la foule, et qui ont l'honneur, envié du poëte latin, d'être montrés du doigt quand ils passent dans la rue. Aucune de ces célébrités n'est comparable à celle dont jouissait alors l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies*.

Jeune encore (à peine avait-il atteint sa quarantième année), il inspirait un sentiment qui, chez les femmes, ne se contenait pas toujours dans les limites de l'admiration. Toutes les jeunes filles en rêvaient; tous les écoliers copiaient ses poëmes sur des cahiers réservés et ornés

d'arabesques calligraphiques. Les hommes les plus absorbés par les affaires du commerce ou de la politique trouvaient moyen de savoir par cœur quelques-uns de ses vers ; les vieillards eux-mêmes s'intéressaient à cette jeune gloire qui continuait, en l'éclipsant, celle de Chateaubriand sur son déclin.

L'émotion fut donc très-vive à Marseille quand on apprit que l'illustre poëte était à la veille d'y arriver. Il venait s'y embarquer pour l'Orient, et son navire était déjà frété. Il était question de lui dresser des arcs de triomphe et de lui décerner des ovations publiques.

Comment il me vint en idée, à moi chétif et obscur, de me faire l'organe poétique de cet enthousiasme populaire, c'est là un phénomène que je ne saurais m'expliquer, car, à vrai dire, j'étais un garçon fort modeste, qui ne se croyait aucune supériorité sur ses condisciples de la veille, et qui recherchait plutôt la retraite et le silence que le bruit et le grand jour. Quoi qu'il en soit, les vers furent faits, communiqués à un ami qui se trouvait déjà en correspondance avec Lamartine, et il fut bravement résolu que, dès l'arrivée du poëte, mon jeune confident irait lui-même lui présenter les strophes écrites à sa gloire.

Il arrive donc; les vers sont mis sous ses yeux; et, le soir du lendemain, comme je rentrais au logis, une de mes sœurs, qui m'attendait sur le pas de la porte, me remet une carte où rayonnait ce nom : « Alphonse de Lamartine; » il était accompagné de quelques mots tracés au crayon qui m'invitaient à déjeuner, le jour suivant, à l'hôtel *Beauvau*.

Vous jugez de mon ravissement et si je fus exact au rendez-vous! Comme je montais l'escalier de l'hôtel, une porte s'ouvrit au premier étage : un homme en sortait, tête nue, et vêtu entièrement d'un simple vêtement de toile grise.

— Est-ce bien ici, dis-je à cet homme, l'appartement de M. de Lamartine?

— Ici même, répondit-il; entrez, monsieur : madame de Lamartine vous recevra.

Il disparut et j'entrai, et je me trouvai en face de cette douce et touchante figure de femme que je devais depuis lors revoir tant de fois et dans des fortunes si diverses. Elle me fit son accueil le plus aimable, portant aux nues les pauvres vers adressés au grand homme; il en était ravi, disait-elle, il allait bientôt me le dire lui-même. Et, en effet, la porte se rouvrit, et l'homme à la toile grise reparut en me tendant la main.

— C'est vous monsieur Autran, me dit-il; je vous reconnais; de poëte à poëte, on s'est déjà vu.

— Pardonnez-moi, lui répondis-je, j'aurais dû bien plutôt vous reconnaître moi-même; mais l'antichambre est si obscure, que l'on n'y voit pas grand'chose, pas même une auréole.

Je me souviendrai toute ma vie de ce premier et court entretien que nous eûmes, avant le déjeuner, dans une chambre d'hôtel dont les croisées s'ouvraient toutes grandes sur le port de Marseille, sur son ciel éclatant, sur ses navires alignés au quai. L'air était chaud; des parfums de goudron pénétraient jusqu'à nous, et les bruits du dehors, grincements de poulies, froissements de cordages, cris de matelots s'appelant d'une vergue à l'autre, produisaient un tel bourdonnement qu'il nous fallait élever la voix pour nous faire entendre. Madame de Lamartine était assise dans l'embrasure d'une de ces croisées, contemplant ce tableau, et ne le quittant guère des yeux que pour les reporter sur l'homme qui fut l'adoration de sa vie. A ses pieds, une belle enfant de dix à douze ans, coiffée de longues tresses pendantes, caressait deux grands chiens lévriers qui bondissaient autour d'elle. Quant à lui, le poëte, il allait par la chambre, discourant du voyage qu'il entre-

prenait; de Marseille où il recevait un accueil si empressé, de la beauté de son ciel, des qualités aimables de ses habitants, et parlant de tout cela avec cette grande voix sonore et cette vibration d'accent où l'on pressentait déjà l'orateur qu'attendait la tribune.

Pendant le déjeuner, il se leva plusieurs fois de table, soit pour manger debout, en émiettant son pain aux deux chiens, rivaux l'un de l'autre, qui le sollicitaient de l'œil et bondissaient jusqu'à la hauteur de sa main ; soit pour aller chercher une bouteille de son vin de Bourgogne qui l'accompagnait partout dans ses voyages, et qu'il voulait, disait-il, me faire goûter. Ces choses familières, il les faisait avec une grandeur qui lui était propre et qui ne l'abandonnait dans aucun de ses actes.

— Voyons, me dit-il, après le repas, je voudrais maintenant vous lire des vers que j'ai faits en réponse à ces adieux de Walter Scott au public que vous avez lus sans doute dans les journaux. Ce sont mes vers les plus récents, et je les crois des meilleurs.

Je fis plus tard chez lui cette remarque que ses derniers vers lui paraissaient toujours les plus beaux, et peut-être aurez-vous fait, madame, la même observation chez d'autres poëtes qui ne le valaient pas.

Il voulut bien alors — quel charme et quelle fête ! — me donner la primeur d'un morceau qui devait le lendemain faire le tour de l'Europe, et qui toucha sans doute bien profondément le cœur de l'immortel romancier à qui il était adressé. Lamartine lisait ses vers simplement, sans aucune de ces roueries savantes du poëte qui souligne ses intentions et qui s'arrête aux bons endroits pour laisser à l'admiration le temps de se produire. Son débit était marqué d'une certaine monotonie qui le faisait ressembler à un chant, et qu'il avait peut-être empruntée à ces improvisateurs fréquentés sur le rivage napolitain. Assise à nos côtés, madame de Lamartine, quoique semblable fête ne fût pas nouvelle pour elle, écoutait en silence, et je voyais de longues larmes couler de ses paupières. Le morceau n'avait rien sans doute de très-pathétique ; elle pleurait, et je sentais moi-même monter à mes yeux ces larmes, les plus douces de toutes, que fait naître une grande pensée ou un mot sublime.

Un passage était dans cette épître où le poëte exprimait le regret que Walter Scott eût trop rarement écrit en vers, la prose étant plus accessible aux injures du temps.

Car le vers est de bronze et la prose est d'argile.

La tirade était fort éloquente, et, pour ma part, elle entrait singulièrement dans mes idées. Je pris cependant mon courage à deux mains, et j'osai, moi l'humble disciple, faire remarquer au maître qu'une telle tirade affligerait peut-être quelque grand prosateur, l'auteur des *Martyrs*, par exemple.

— Tiens, me répondit-il, vous avez raison !

Et aussitôt, d'un geste superbe, il prit la feuille volante sur laquelle se trouvait la tirade indiquée, la froissa dans sa main et la jeta aux cendres de la cheminée. Je ne saurais dire quelle fut mon admiration pour un sacrifice si simplement accompli. Peu de jours après, l'épître à Walter Scott, ainsi amendée, paraissait dans tous les journaux. Je ne sais comment il s'est fait que les vers si généreusement supprimés ont reparu plus tard dans une édition définitive. Il est vrai qu'à ce moment Chateaubriand n'était plus de ce monde.

De nombreux visiteurs vinrent après le déjeuner. Ils abordaient le poëte avec des formules qui tenaient moins de l'admiration que de l'idolâtrie.

— Vous êtes un Dieu, disait l'un, et je me sens près de tomber à vos genoux.

Un autre lui présentait la dédicace d'une brochure

intitulée *Lamartine et Béranger*, et où non-seulement le célèbre chansonnier d'alors, mais tous les poëtes présents et passés étaient taillés en pièces au bénéfice exclusif du chantre d'Elvire. Je ne sais si ces louanges excessives lui déplaisaient, je dois avouer pourtant qu'il n'y paraissait guère ; il les accueillait avec le front haut et le visage calme d'un homme qui se sent déjà sur un piédestal. Il avait l'air de sa propre statue. Je lui sus d'autant plus de gré de m'avoir fait un si charmant accueil, malgré l'extrême réserve que j'avais mise dans mes paroles, sentant peut-être qu'après avoir payé mon tribut en vers, il devait m'être permis d'être économe en prose. Lamartine, d'ailleurs, rendant la louange comme tous ceux qui l'aiment, disait à chacun de ces inconnus des choses exorbitantes, et je dois ajouter qu'il leur parlait à tous du petit poëme que je venais de lui adresser avec une telle prodigalité d'éloges que mon nom, dans ma ville natale, sortit tout à coup de l'ombre. A dater de ce jour, elle crut avoir un poëte de plus.

Pendant les huit ou dix jours qui s'écoulèrent avant sa mise à la voile pour les rivages asiatiques, il me fut donné de voir quotidiennement le cher grand homme. Il m'invitait à partager ses promenades à pied dans la

campagne, autour de la ville. Nous allions, et je pus dès lors observer ce facile penchant qu'il avait à l'admiration et à l'hyperbole. Tout lui paraissait beau, tout lui semblait grand, tout lui était sublime, « la moindre taupinée, comme dit La Fontaine, était à ses yeux un Caucase ». Il vivait en dehors de la mesure et de la réalité, spectateur bénévole d'un monde invisible au reste des humains.

— Voilà un Salvator Rosa ! disait-il en jetant les yeux sur un humble coteau où paissaient quelques chèvres. — Voici un Poussin, s'écriait-il devant une mare où nageaient deux canards, ou bien en face de quelque pauvre ferme mal ombragée par deux ou trois ormeaux ébranchés. — Quelle figure adorable, quels yeux, quel front, quelles mains ! C'est Nausicaa ! s'exclamait-il en voyant passer une blanchisseuse déguenillée.

Malgré tout le respect qu'on avait pour lui, on ne pouvait s'empêcher de songer vaguement au héros de Cervantès, qui prenait les laveuses d'écuelles pour des princesses ; il y avait en celui-ci quelque chose d'un don Quichotte de l'Hélicon !

— Ma chère, disait-il à madame de Lamartine en rentrant le soir au logis, je vous ai vraiment regrettée : nous venons de passer les plus belles heures du monde

dans un site enchanté, tout planté de magnifiques sycomores.

Il avait vu des sycomores là où je n'avais vu que des mûriers.

Après tout, je me demande si cette admiration par trop prodiguée ne tenait pas à un fonds inépuisable de générosité et de bienveillance universelle qu'il étendait aux choses comme aux personnes. Peut-être pensait-il, en la voyant sous un jour si flatteur, faire plaisir à la nature.

Je me souviens d'une autre promenade que je fis avec lui dans cette bienheureuse semaine. Celle-ci eut lieu sur la mer. J'avais pris, un soir, une de ces barques à rideaux blancs, à tente bleue ou rose, qui, alignées au bord du quai, attendent et se disputent le promeneur, et j'étais allé respirer la fraîcheur de la soirée d'été en dehors de l'embouchure du vieux port, qui était en ce temps-là l'unique port de Marseille. Comme nous voguions sous les hauteurs du Pharo, je m'entendis appeler par une voix sonore qui me hélait du bord d'un autre bateau. Je m'en rapprochai. C'était la voix du poëte qui était venu, lui aussi, se bercer dans la lumière du couchant, sur les premières ondes du golfe. Il avait auprès de lui madame de Lamartine et sa fille. Il

m'avait reconnu de loin, il m'invitait à congédier ma barque en passant dans la sienne, et à continuer ma promenade avec lui, en famille. Je n'eus garde de refuser. Je passai là une des heures les plus charmantes de ma jeunesse. Le soleil se couchait sans nuages dans une mer illuminée de sa pourpre. L'air, tiède encore, était chargé de cette mélancolie qui se mêle à toutes les joies du cœur et qui en est comme le crépuscule. De temps en temps, nous restions tous les quatre plongés dans ce silence qu'amène le lever des premières étoiles. Ou bien la jeune fille demandait à sa mère l'explication de quelqu'un des phénomènes maritimes que nous avions sous les yeux, ou bien l'illustre maître m'adressait quelques paroles où l'accent de l'amitié se faisait de plus en plus sentir. Il m'interrogeait avec une bonté touchante sur mes études, sur ma famille, sur mes espérances, sur mes projets d'avenir. Ce fut alors que j'osai lui parler du dessein que j'avais d'écrire un livre sur les harmonies de la mer.

— Faites cela, me dit-il avec un vif accent d'adhésion.

Et il me fit à moi-même le commentaire de ma propre pensée avec cette largeur de vue et cette élévation de langage qui lui appartenaient. Si j'avais pu à ce moment-

là écrire sous sa dictée, j'aurais écrit un chef-d'œuvre.

Au moment où, rentrés dans le port, nous abordions au quai, il me demanda de le conduire dans ma famille. Il désirait, disait-il, la connaître, avant d'entreprendre son grand voyage. Il avait surtout à cœur de causer avec mon père pour le détourner de son projet de me pousser dans quelque carrière prosaïque. — Je ne vais pas, ma chère amie, vous redire tout l'entretien. Il fut long. Préoccupé des hasards de la vie littéraire, malgré cet exemple qu'il avait sous les yeux d'une immense fortune poétique, mon père résistait. Il faisait mille objections où la prudence égalait la tendresse. L'illustre visiteur finit par l'emporter. — J'avais, prétendait-il, une de ces vocations auxquelles on ne peut se dérober sans faillir à sa destinée. Il se chargeait d'ailleurs, lui tout-puissant, de m'aplanir les obstacles. J'allais faire, pendant son voyage, un livre qui serait très-beau ; à son retour, il me trouverait infailliblement un éditeur. Par son influence auprès d'un ministre ou deux, il m'obtiendrait une position brillante dans l'Université. Il dirait ceci, il ferait cela. Bref, il n'y avait à douter de rien, et si mon père avait le sens commun, il ne pouvait manquer de me mettre dès le lendemain la bride sur le cou. C'est ce qui fut fait le soir même.

Deux jours après, les journaux annonçaient que le poëte avait mis à la voile pour l'Orient, sur le navire *l'Alceste,* accompagné d'un cortége d'amis et de tout le faste d'un prince voyageur.

Le voilà donc parti, et l'occasion me semble bonne, ma chère amie, pour clore ici ma lettre. J'ai sur lui mille autres souvenirs qui rempliraient des volumes. Je les réserve au prochain ordinaire, non pas tous, mais quelques-uns du moins, de ceux qui me paraîtront le plus capables de vous intéresser ou de vous amuser.

LETTRE VII

Merci mille fois de ce mot si aimable qui m'arrive ce matin. C'est trop de succès pour le conteur. Craignez de le gâter par un éloge immérité. La critique n'a jamais fait la moitié du mal que commet la louange.

L'année d'après. *Il* était de retour en France. Il avait eu, pendant ce glorieux et fatal voyage, l'affreux malheur de perdre sa chère enfant, sa fille unique. Il avait chanté sa douleur dans des vers qui, je le crains, ne compteront pas parmi ses plus beaux. Vous le dirai-je ? je l'ai toujours un peu soupçonné d'appartenir à cette race d'êtres impassibles, de demi-dieux invulnérables, pour qui la gloire est une cuirasse d'or que rien ne transperce, et qui, très-sensibles et très-éloquents dans la fiction, ne le sont guère dans la réalité.

Ils chantent admirablement nos souffrances et nos misères, à nous gens de la foule, et trouvent moyen de s'y dérober pour leur propre compte.

Je reçus un jour un court billet signé de son nom et conçu à peu près en ces termes :

« Je viens d'arriver, et je repars demain matin pour Mâcon. Il faut que je sois dans quinze jours à Paris pour l'ouverture de la session (il venait d'être nommé député). Je traverse Marseille sans y voir personne; je voudrais cependant vous serrer la main. »

Je courus chez lui. Encore tout accablée de son infortune, madame de Lamartine n'était pas visible, elle gardait la chambre. Ce fut lui qui cette fois me reçut, et, dans un court entretien, il eut le temps de me dire bien des choses. Il me parla de son voyage, des réceptions princières que lui avait faites cet Orient magnifique, de la perte cruelle qu'il avait éprouvée, des livres qu'il avait commencé d'écrire sur les lieux qu'il venait de parcourir et qui en seraient la peinture la plus fidèle, de la carrière politique qui s'ouvrait devant lui, des destinées prochaines de la France, du rôle qu'il se sentait appelé à y jouer; la poésie peut-être y perdrait quelque chose, mais qu'était-ce que la poésie dans la vie d'un homme sérieux? une bagatelle, une distraction

de jeunesse. Il avait fait, lui, les *Méditations* par désœuvrement. La politique était tout, la littérature rien.

Tout cela, vous en conviendrez, n'était pas très-encourageant pour un pauvre garçon qui ne rêvait que poésie, et qu'il avait lui-même, quelques mois auparavant, poussé dans cette voie. Comme je sortais cependant, il me retint par le bouton de ma redingote.

— Ne m'aviez-vous pas, me dit-il, parlé d'un petit livre que vous vous proposiez d'écrire pendant mon absence?

— Oui, monsieur, ces poésies sont faites, et c'eût été pour moi une bien grande fortune de pouvoir vous les soumettre.

— Eh bien, envoyez-les-moi à Mâcon; je n'ai pas le temps de les voir ici. Un négociant de votre ville, M. Bruno Rostand, doit m'expédier demain une petite caisse de patates, portez-lui votre manuscrit, il m'arrivera par la même occasion.

Je sortis, je l'avoue, à demi consterné : le grand homme me paraissait avoir un peu oublié les belles promesses d'autrefois. Il n'était plus question ni d'éditeur à trouver, ni de ministres à rendre favorables, ni de position à me créer dans l'Université, de cet avenir, en un mot, dont il s'était rendu garant auprès de mon

père. Après tout, je n'étais ni trop étonné ni trop blessé de ce revirement. Il avait vu depuis lors tant de choses, il en avait tant d'autres en perspective que je trouvais assez naturel qu'il eût un peu oublié mes petites affaires. Le souvenir d'ailleurs lui en reviendrait peut-être; j'allais lui envoyer mes vers, et il ne pourrait manquer d'en être satisfait. La seule chose qui m'attristait, c'était l'envoi de ces vers dans une caisse de patates. Il y avait dans ce rapprochement quelque chose qui ne me semblait pas très-glorieux. Je me demandais si l'on n'allait pas écrire sur la boîte : « Légumes et poésie. »

Les vers partirent cependant; les jours, les semaines s'écoulèrent, et je n'en eus plus de nouvelles. J'écrivis, pas de réponse. Cela devenait d'autant plus inquiétant que j'avais envoyé ma plus belle copie et qu'il ne me restait dans les mains qu'un brouillon informe et confus où j'aurais eu grand'peine à me retrouver.

Je vous ai dit que M. de Lamartine, à son départ, était accompagné d'un groupe d'amis qui devaient lui faire cortége, comme à un prince, pendant son voyage. Il en a donné lui-même les noms dans sa relation. Au retour, un d'eux se détacha de la bande, et s'arrêta pour quelque temps à Marseille, où il avait des parents. C'était le chevalier de Capmas, ancien préfet sous la

Restauration ; démissionnaire après Juillet, il s'était réfugié de la politique dans les lettres à titre de simple amateur ; ne voulant pas servir la royauté de Louis-Philippe, il s'était mis à servir de tout son cœur celle de M. de Lamartine. Il avait deux idoles ; Alphonse Ier et Charles X, et telle était, par parenthèse, sa ressemblance physique avec le vieux roi déchu, qu'il lui arrivait bien souvent d'être pris pour le monarque en personne, voyageant incognito. Quand il passait sur le cours Saint-Louis, les bouquetières de ce temps-là descendaient de leurs escabeaux pour lui offrir des fleurs, des lis, quand c'était la saison, et je dois dire que le digne homme les accueillait avec un sourire qui n'était pas trop fait pour les détromper.

Le bon chevalier m'avait pris en affection. Il venait souvent me voir chez mon père ; il m'associait à ses promenades ; il me lisait des vers de poëtes plus ou moins connus avec une telle perfection de débit, qu'il était capable de faire prendre pour chef-d'œuvre la première rapsodie venue. J'ai le souvenir qu'un matin, dans un café de la rue Saint-Ferréol, où je l'avais rencontré, il tira de sa poche des vers inédits. Ceux-ci n'appartenaient pas à la classe des rapsodies, ils étaient de Jean Reboul, alors dans toute sa renom-

mée, et me les récita mieux que n'eût fait un professeur du Conservatoire. Oubliant qu'il avait autour de lui des oreilles attentives, il mit un tel entrain dans sa déclamation, que l'auditoire se laissa aller à l'applaudir.

Une autre fois, ce fut moi qui lui fis à lui-même une lecture d'un autre genre. Ceci demande un paragraphe à part.

Un matin, la *Revue des Deux Mondes* était arrivée chez mon père, contenant un grand article sur Alep, qui n'était autre qu'un fragment donné par anticipation du *Voyage en Orient,* encore inédit. Je mis la livraison sous mon bras et me rendis chez M. de Capmas, qui habitait un modeste hôtel du centre de la ville. Je le trouvai dans sa petite chambre, occupé à faire lui-même sa barbe devant un de ces miroirs que l'on accroche à l'espagnolette de la croisée.

— Quel est ce livre? me demanda-t-il en désignant la brochure que j'avais sous le bras.

—La dernière livraison de la *Revue des Deux Mondes*, lui répondis-je; elle contient un article sur Alep qui ne peut manquer de vous intéresser.

— Ah! vraiment, un article sur Alep? Vous seriez bien aimable de m'en lire une page ou deux pendant que j'achève ma toilette.

Il oublia de me demander le nom de l'auteur, je ne mis aucune malice ni aucune préméditation à le lui taire, et je commençai par le commencement. A peine avais-je lu quelques phrases qu'il poussa une exclamation :

— Tiens! dit-il, cela ne ressemble à rien de ce que j'ai vu. Continuez.

Je poursuivis.

— Ah! c'est trop fort! reprit-il bientôt; où diable l'auteur a-t-il pris cela?

Enfin, comme j'achevais la lecture d'une troisième tirade :

— Cela dépasse toutes les bornes, s'écria-t-il; Lamartine va être indigné.

Je fermai la brochure et n'osai pas ajouter une syllabe.

— Dites-moi donc, reprit-il après un intervalle de silence, le nom de l'auteur de cette hâblerie.

— Hélas! lui répondis-je, vous me voyez dans un grand embarras. J'aurais dû vous dire ce nom avant de commencer.

Et je mis sous ses yeux la livraison qui tomba de ses mains.

— Est-il possible! s'écria-t-il; entre mille noms, je

n'aurais jamais soupçonné celui-là. C'est égal, jeune homme, vous m'avez joué là un mauvais tour.

Il ne m'en garda pourtant pas rancune.

Le digne chevalier continuait à me témoigner tant de sympathie et de bienveillance, que je m'ouvris à lui des inquiétudes que me donnaient mon manuscrit absent et le silence inexorable de mon illustre protecteur.

— C'est singulier, me répondit-il, ce silence m'étonne aussi; mais rassurez-vous, je vais lui écrire. Son départ de Saint-Point, son arrivée à Paris, sa politique, ses tracas l'auront absorbé. Nous aurons bientôt des éclaircissements qui seront, j'en suis sûr, de nature à vous satisfaire.

Il écrivit. J'écrivis de mon côté quelques lignes au père du grand poëte qui habitait Saint-Point pour lui demander si, par hasard, il aurait eu connaissance d'un certain envoi de patates auquel je m'intéressais.

Une semaine après, deux lettres arrivaient, une de Paris, pour M. de Capmas, l'autre de Mâcon, pour moi-même. La première parlait de tout excepté de mon manuscrit.

Voici la seconde, celle qui m'était adressée à moi-même :

« Monsieur,

» Vous me demandez si je puis vous donner quelques renseignements sur un manuscrit que vous aviez envoyé à mon fils dans une caisse expédiée de Marseille.

» Cette caisse, qui, je crois, contenait aussi des patates, est en effet parvenue à Saint-Point; mais elle n'y a pas été ouverte : mon fils, qui partait pour Paris le lendemain, l'a emportée avec lui.

» Agréez, monsieur, etc., etc.,

» LAMARTINE père. »

Ah! ces maudites patates! j'avais le pressentiment qu'elles me porteraient malheur!

A dater de ce jour, oncques n'entendis plus parler du pauvre manuscrit. Il fallut se résigner à en faire un autre d'après mes brouillons et mes souvenirs, et il m'a toujours semblé que celui-là ne devait pas valoir le premier.

Quand le volume parut, j'en envoyai un exemplaire à l'illustre maître. Ce fut là toute ma vengeance. Je ne sais s'il la trouva trop cruelle. Toujours est-il qu'une certaine lacune se fit dans nos relations. Ce ne fut que

quelques années plus tard qu'il reparut, un matin, chez moi, souriant, aimable, de plus en plus amical, ayant absolument perdu de vue les précédentes aventures; de cet air, en un mot, qui signifie : « J'ai bien peut-être quelques torts envers vous, mais je les oublie. » Je fus si touché de cette grandeur d'âme, que je ne voulus pas être en reste avec lui. Je lui revins tout entier, avec la même confiance, le même élan qu'aux premiers jours.

Parvenu à ce point de mon récit, je devrais peut-être, pour être fidèle à l'ordre chronologique, passer à d'autres événements. J'aime mieux, puisque j'en suis à vous parler de Lamartine, continuer et vous conter tout de suite, sinon tout ce que je pourrais en dire, du moins deux ou trois des principaux souvenirs que j'ai gardés de lui.

Tel sera, si vous le voulez bien, le sujet de ma prochaine épître.

LETTRE VIII

En 1847, il était venu à l'automne faire prendre les bains de mer à madame de Lamartine, sur la plage du Prado, et se reposer lui-même de ses grands travaux dans une modeste maison de campagne, à l'extrémité de l'avenue, à deux pas de cette maison phénicienne et de ce restaurant de la *Muette de Portici* dont Méry et le grand conteur Alexandre Dumas avaient fait la célébrité.

Ce fut au sujet de cette plage et de ce séjour que j'écrivis une centaine d'alexandrins dans lesquels, passant en revue un certain nombre de rivages rendus célèbres par le séjour d'un grand homme, je finissais naturellement par donner la palme au Prado. Vous en souvient-il ? Ils firent grand bruit à l'Académie de

Marseille, et Lamartine lui-même n'hésita pas à déclarer que je n'avais jamais rien fait de mieux.

Je venais chaque jour de la ville passer la soirée avec le cher maître. L'entretien était tour à tour littéraire ou politique. On entendait déjà gronder dans l'air ces coups de vent et ces coups de tonnerre qui annoncent les grandes crises sociales. Ne les avait-il pas un peu provoquées lui-même par ce livre des *Girondins* qui venait à peine de paraître et qui faisait si grand bruit dans le monde? Nous en lisions le soir les comptes rendus dans les journaux, les uns enthousiastes jusqu'au fanatisme, les autres agressifs jusqu'à l'injustice. Nous lisions de temps en temps aussi les débats de cette tragique affaire qu'on appelait le procès Praslin, et qui fut, comme on l'a dit, un des symptômes sinistres des grandes commotions qui s'apprêtaient. Les lettres de l'infortunée duchesse lui donnaient une émotion visible, et il ne parlait qu'avec horreur de son barbare assassin. Pour achever la soirée, il m'invitait parfois à lui lire quelques-uns de mes vers inédits. Si les vers étaient graves, méditatifs, sensiblement lyriques, il les approuvait; s'ils avaient une pointe d'ironie ou de gaieté, il les censurait. Il n'aimait pas le familier, il n'aimait pas que les poëtes, qu'il regardait à tort ou à raison comme

ses disciples, cherchassent leur chemin en dehors de ses propres voies. Cela lui semblait une infidélité, une défection.

Après quelques semaines passées sur la plage, il vint faire un séjour à la ville. Il s'établit sur la Canebière, à l'*hôtel des Empereurs*. C'est alors qu'il assista et prit part à cette grande séance oratoire sur le libre échange qui fut donnée dans une salle de concert en l'honneur du célèbre économiste Frédéric Bastiat. Invité seulement la veille, Lamartine n'eut guère le temps de s'y préparer.

— C'est égal, dit-il, j'improviserai. Je connais à fond la question ; je n'ai pas besoin d'y songer d'avance.

Il vint, il parla, il eut un succès immense. L'auditoire, presque entièrement composé d'hommes du commerce, s'étonnait qu'un poëte eût une connaissance si réelle et si approfondie des choses du négoce, et que la réalité pût faire un si bon ménage avec l'idéal. Les mots les plus heureux se mêlaient aux aperçus les plus nouveaux. Ce fut dans ce discours qu'il appela Marseille la « façade de la France ».

J'étais en ce temps-là attaché comme simple rédacteur littéraire à un des journaux de la ville. Le lendemain de la séance, je reçus, dès le matin, un grand pli

contenant le discours prononcé la veille. Comment ce discours que l'orateur avait improvisé se trouvait-il écrit textuellement de sa propre main? Je ne sais. Il m'a dit lui-même que, par un phénomène étrange de sa mémoire, ses harangues les plus longues lui revenaient toujours après coup telles qu'il les avait prononcées. Le fait est que rien ne manquait à la reproduction de celle-ci, pas même les indications d'usage : « Murmures d'approbation, tonnerre d'applaudissements, bravos enthousiastes. »

— Savez-vous ce que c'est que *l'Athénée ouvrier?* me demanda-t-il un jour.

— Je le sais si bien, lui répondis-je, que j'ai fait une préface pour un livre composé par quelques-uns de ses membres. C'est une réunion de jeunes ouvriers, la plupart fort intelligents, qui se rassemblent chaque soir, après les travaux de la journée, pour se délasser ensemble dans des lectures communes, dans des entretiens littéraires et peut-être aussi politiques.

— Eh bien, reprit-il, ces braves gens m'ont invité à une de leurs séances; j'y vais ce soir, et vous me feriez plaisir de m'y accompagner.

Je me rendis en effet avec lui à cette soirée, qui avait lieu dans une des plus pauvres maisons de la vieille

ville. Il monta d'un pied accoutumé à gravir les cimes l'escalier difficile, obscur, tortueux qui conduisait au quatrième étage. Nous pénétrâmes dans une sorte de galetas mal éclairé où l'auditoire, composé de jeunes gens, d'hommes en veste, de femmes en bonnet et en robe d'indienne, s'étageait dans l'ombre sur de pauvres bancs. En face, s'élevait une estrade destinée au héros de la fête, et déjà occupée par le président de la compagnie et son secrétaire. Ce président, par parenthèse, était un Italien établi depuis quelque temps en Provence, un nommé Longo-Mazzino, qui parlait avec l'emphase de son pays, et dans la parole duquel on sentait gronder je ne sais quelles passions redoutables. Il était destiné à périr tragiquement dans les prochaines tempêtes. Au moment où Lamartine entrait dans la salle, il se leva, l'invita à prendre place à sa droite, sur l'estrade, et lui décocha à brûle-pourpoint une harangue d'admiration frénétique.

— Il était le plus grand homme du siècle et de tous les siècles. Partout où il passait il laissait après lui, comme font les comètes, une longue traînée de lumière ; il lui suffisait d'avoir traversé *l'Athénée ouvrier*, pour que cette modeste réunion devînt à jamais illustre. Le lieu où l'on parlait, ce soir, n'était plus un galetas téné-

breux, c'était un Sinaï d'où jaillissaient les éclairs et les tonnerres.

Il s'assit et les tonnerres éclatèrent, et Lamartine se leva.

Il parla pendant près d'une heure, non sans emphase, lui aussi, je l'avoue, mais avec la même élégance, le même choix d'idées et de langage que s'il se fût adressé à l'assemblée la plus aristocratique du monde. J'admirais cette prodigalité du génie qui sème les perles sans savoir où elles tombent, et qui s'enivre, en parlant, de sa propre parole.

La fête achevée, il redescendit le sombre escalier, porté, cette fois, sur les bras de ses auditeurs. Nous regagnâmes l'hôtel, suivis d'un cortége populaire. Arrivé sur le seuil, l'illustre orateur reçut des mains de Longo-Mazzino un énorme bouquet de fleurs qui était comme le couronnement et le symbole de l'ovation. Je crus qu'en entrant chez lui il allait remettre ce bouquet à madame de Lamartine; pas du tout. Quand il se vit bien seul dans l'escalier, n'ayant plus d'autre témoin que moi, il aplatit les fleurs contre le mur d'un geste de colère et joncha les marches de leurs débris.

— Voilà pourtant, murmura-t-il, à quel prix s'achète la popularité.

L'année 1848 s'était ouverte, et j'étais venu à Paris à l'occasion d'une certaine pièce de théâtre dont je vous dirai peut-être quelques mots plus tard. Un jour, vers le milieu de février, je reçus de Lamartine un court billet dont voici la teneur :

« J'arrive de Mâcon. Nous ne nous sommes pas revus depuis Marseille. J'ai fait tout récemment, sous le titre de *Raphaël,* une vingtaine de pages en prose que je voudrais bien vous lire. Je les crois de mes meilleures. Voulez-vous que nous dînions ensemble jeudi? Je vous offrirai cette primeur en guise de dessert. »

Le jour indiqué, je fus exact au rendez-vous ; mais il ne le fut pas. Un message adressé à sa femme l'avertissait qu'il était retenu dans une réunion politique, et qu'il ne pourrait rentrer qu'à une heure assez avancée de la soirée. Il s'excusait auprès de son jeune hôte et le priait de dîner en tête-à-tête avec madame de Lamartine.

Il n'arriva en effet que vers dix heures; il était tout agité encore des émotions par lesquelles il venait de passer. L'orage approchait; il pouvait maintenant éclater d'un jour à l'autre. Naturellement, il ne fut plus question de *Raphaël.* Je ne devais le connaître que plus tard, avec le public tout entier, alors que les vingt pages étaient devenues tout un volume in-octavo.

Ce fait, tout simple qu'il est, a selon moi une grande importance. Il prouve que, si Lamartine joua un grand rôle dans la révolution de février, ce fut par un entraînement subit, et par le courant irrésistible des choses. La préméditation à coup sûr n'y était pour rien.

Quelques jours après, il était le chef de cette révolution si brusquement accomplie. La république saluait en lui une espèce de roi sacré par l'héroïsme et par le génie. Aucun nom n'était désormais aussi retentissant que le sien. Tel était le prestige de cette puissance nouvelle, que les hommes les plus populaires eux-mêmes s'empressaient à lui faire leur cour. J'étais, à cette époque, en rapports très-intimes avec l'auteur des *Trois Mousquetaires*. Il vint, un jour, me relancer dans ma chambre d'hôtel, et, à mon grand étonnement, me demanda de lui servir d'introducteur auprès de Lamartine. « Il l'avait bien, disait-il, entrevu autrefois, mais il tenait à lui être personnellement présenté. » Rendez-vous fut pris pour le lendemain.

L'héroïque sauveur de Paris était installé, boulevard des Capucines, au ministère des affaires étrangères, où il avait remplacé M. Guizot fugitif. Quand nous arrivâmes, Alexandre Dumas et moi, au seuil de l'hôtel, une des sentinelles placées à la porte présenta les

armes. Je crus que c'était à mon célèbre compagnon que cet honneur militaire était rendu par une « baïonnette intelligente ». Non, c'était à moi-même. Je boitais un peu, par suite de la plus bourgeoise des blessures, une simple entorse, et le soldat novice croyait saluer en moi un blessé des derniers combats.

Nous entrâmes; nous traversâmes de longues galeries toutes encombrées d'une cohue de visiteurs étranges : il y avait là toute cette populace d'adorateurs de tous les soleils levants. Les riches salons semblaient étonnés de voir tant de figures suspectes, tant de barbes incultes, tant de bottes éculées. Dumas traversait toute cette foule avec cet air à la fois grand seigneur et bon enfant où un peu de dédain perçait sous beaucoup de bienveillance. Lamartine, adossé à une haute cheminée, lui fit, cela va sans dire, l'accueil le plus aimable et le plus courtois. On eût dit qu'il cherchait à se faire pardonner ce surcroît de fortune et de gloire qui venait de l'élever pour un jour si haut au-dessus de ses confrères ou rivaux en littérature. Dumas, qui était quand il le voulait un des plus beaux parleurs de France, eut des réponses et des à-propos d'une grâce sans égale. Comme nous prenions congé, il avisa sur le marbre de la cheminée un crayon et un canif que le grand homme avait

l'habitude, pour ne pas dire le tic, de tenir sans cesse dans les doigts. Tout en causant, tout en réfléchissant, il ne lui fallait pas plus d'un quart d'heure pour venir à bout d'un crayon ; quand un était usé, il en prenait un autre.

— Est-ce là le canif dont vous vous servez habituellement? demanda Dumas, qui connaissait par ouï-dire la manie du personnage.

— Oui; pourquoi cette question? fit Lamartine.

— Parce que vous me combleriez de joie, répondit Dumas, si vous me permettiez d'emporter ce canif comme une relique.

— Prenez! dit Lamartine à qui une semblable demande parut toute naturelle.

Voilà comment, madame, je servis de modeste trait d'union à deux des hommes les plus extraordinaires de ce siècle. C'est là, vous l'avouerez, un honneur qui peut compter dans la vie d'un provincial.

LETTRE IX

Je fais ce matin comme le Jourdain, je reflue en arrière, *conversus est retrorsum*. J'avais devancé de quinze ans environ l'ordre des faits et des temps. Quinze ans! espace considérable dans la vie de l'homme, comme dit Tacite. Je rajeunis donc de quinze ans, ce qui est une chose agréable, et je me retrouve tel que j'étais au lendemain du jour où le poëte cingla vers les bords de ce même Jourdain.

J'ai dix-neuf ans à peine, je suis un grand garçon, farouche, silencieux, enthousiaste cependant, plein de rêves confus, plein de vagues aspirations vers l'avenir inconnu, ayant d'ailleurs désormais la bride sur le cou; car mon père, qui n'a plus à se demander s'il fera de

moi un avocat, un notaire ou un armateur, me laisse faire ce que je veux.

Ce que je veux, c'est d'abord chaque jour, à mon réveil, courir au rivage de la mer voisine. Il y a là — je devrais dire : il y avait ; tout cela maintenant est bien changé ! — une grande falaise qui s'étend de la vieille église Saint-Laurent à la vieille église de la Major, et que surmonte une rangée de pauvres maisons, basses, à toiture plate, qu'aperçoivent tout d'abord les navires arrivant de la haute mer. Sur cette falaise abrupte, ravinée, où se hérissent çà et là de grandes broussailles secouées par les vents de la côte, je dégringole chaque matin, jusqu'à la grève. Je joue avec les vagues, je joue avec les polissons du quartier qui font là plus librement qu'ailleurs ce qu'ils appellent « le bataillon ». Le jeu consiste à se diviser en deux camps et à se cribler mutuellement d'une grêle de pierres. C'est la mer ici qui fournit les galets. Quoique simple spectateur, impartial et pacifique, je reçus un matin une de ces pierres égarées qui faillit me casser la tête. Je connais un auteur de Mémoires qui ne manquerait pas de dire à cette occasion : « Le monde n'y eût rien perdu. » On n'écrit de ces choses que quand on pense le contraire. D'autres fois, je passais la matinée à causer avec les

pêcheurs qui abondaient sur ce rivage. Ces vieux bonshommes avaient beaucoup à raconter, la plupart étant d'anciens matelots qui avaient fait deux ou trois fois le tour du monde. « Quiconque a beaucoup vu... »

Ce fut pendant une de ces matinées de vagabondage que mes yeux errant au hasard furent frappés tout à coup d'un spectacle inattendu. A une des fenêtres du clocher de Saint-Laurent apparaissait un linge dont la couleur à toute autre époque n'eût rien eu de remarquable, mais qui, aux temps dont je parle, en ces temps encore si voisins de la chute de Charles X, devenait un événement; il était blanc. Était-ce le drapeau banni ? Dans tous les cas, ce symbole héroïque reparaissait, je l'avoue, d'un air assez timide. J'étais, à ce moment-là, sur la place même de l'église. Je fis part de ma découverte à quelques passants; on s'attroupa, on s'interrogea, l'impression générale tenait plus de l'étonnement que de l'enthousiasme. « La duchesse de Berry est débarquée, elle est à Marseille ! » s'écria un individu qui s'approcha de notre groupe, secouant son chapeau dans l'air, et qui courut bientôt vers la ville en poussant le cri de « Vive Henri V! » De mon côté, je courus porter la nouvelle à quelques amis habitant le quartier et à ma famille, qui la reçut, je dois le dire, sans trop d'émo-

tion. Mon père était légitimiste, mais un légitimiste désintéressé, modéré, presque effacé sous le philosophe, riant quelquefois de ceux qui se laissaient aller à trop d'ardeur, et se querellant plus volontiers avec les gens de son parti qu'avec ses véritables adversaires. Il secoua la tête en recevant la nouvelle, et se contenta de me dire : « Cela va faire bien du plaisir à Jujardi ! »

Vous ai-je parlé avec détail de ma famille ? Vous ai-je dit quelques mots de mon aïeule maternelle ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, mon aïeule maternelle était une bonne vieille femme d'origine grecque qui, née à Smyrne et mariée là-bas à un jeune homme d'une famille française, était venue en France à une époque ou tant d'autres s'en éloignaient, c'est-à-dire à la veille de la Terreur. La famille de ma grand'mère était alliée à la famille de mademoiselle Amic, mère de M. Thiers. Elle eut bientôt perdu son mari, mort dans les cachots à titre d'ennemi de la Révolution. Elle ne tarda pas non plus à perdre sa fortune, dont les débris lui permirent à grand'peine d'élever ses enfants, un garçon et trois filles. Ma mère m'a conté que l'on vendait souvent un diamant pour acheter du pain.

Je la revois, cette bonne grand'mère, avec son cos-

tume de Smyrniote qu'elle n'avait jamais abandonné. Elle me conduisait souvent, pendant ma première enfance, chez d'autres femmes grecques, ses voisines et ses amies, qui m'accueillaient avec toute sorte de caressantes paroles, dans une langue à demi orientale, et me faisaient manger des confitures de leur pays. Des confitures, rien ne fixe mieux les souvenirs dans la mémoire d'un enfant. Le dimanche, elle réunissait chez elle la famille et les amis intimes, et, quoique à peu près ruinée, trouvait moyen de pratiquer l'hospitalité à la façon hellénique. On dînait dans une vaisselle de faïence de Provence dont je vois encore les figures et les couleurs; il y avait là telle assiette représentant, l'une un pêcheur à la ligne tirant le poisson de l'eau, l'autre un joueur de tambourin jouant de son instrument, telle soupière dont le couvercle était surmonté d'un magnifique artichaut avec son feuillage en forme de volute, qui figureraient aujourd'hui avec honneur sur l'étagère d'un connaisseur.

Je voyais dans ces réunions un jeune homme dont le nom m'échappe, qu'on écoutait avec une attention particulière racontant les détails de la prise d'Alger, à laquelle il venait d'assister comme secrétaire du maréchal de Bourmont. J'y voyais aussi bien des figures

originales. Je me souviens d'un gentilhomme qui, dans je ne sais quelle bagarre, avait perdu la main droite et la jambe gauche. Le malheureux marchait au moyen d'une jambe de bois dont il se débarrassait volontiers, en la déposant aux pieds de sa chaise, quand il était pour quelque temps dans un salon. Par une étrange ironie de la destinée, il s'appelait M. de Beaubois. Il écrivait, de la main gauche, des vers dont voici un échantillon :

Viens, ma belle, allons, prends ton éventail,
Viens te promener sous le vieux portail.

Le vieux portail était cette porte de la Joliette, débris de l'antiquité romaine dont Mérimée n'a pas voulu reconnaître l'authenticité. Un des habitués les plus fidèles de ce cercle intime était Jujardi, dont le nom vient d'être prononcé dans une phrase de mon père qui vous a fait pressentir son opinion politique. Celui-là était un ancien commissaire des guerres, qui avait fait la campagne d'Italie avec le jeune Bonaparte, et imité le courage de Chateaubriand au lendemain de l'assassinat du duc d'Enghien, c'est-à-dire donné sa démission. Pauvre garçon ! sa démission, à lui, n'avait pas fait le même bruit. Il s'était alors obscurément

retiré à Marseille, et, pour se consoler de ses disgrâces, avait épousé, vers l'âge de soixante ans, une de mes tantes qui n'était pas non plus dans sa première fleur. Il ne lisait que *la Quotidienne* et *le Drapeau blanc*. Les deux écrivains de l'époque qu'il mettait au-dessus de tous étaient O'Mahoni et Martainville, dont il répétait à satiété les bons mots. Quant à Chateaubriand, il n'était pas toujours content de lui ; soit en religion, soit en politique, il le soupçonnait de n'être qu'un demi-fidèle, et montrait en cela une clairvoyance qui n'était pas dans ses habitudes.

Je voyais fréquemment dans le même groupe madame Lazarine A..., femme distinguée, qui, par l'élévation de son esprit et l'abondante facilité de son langage, exerçait une sérieuse influence sur le parti légitimiste. Elle était mariée à un homme que j'ai compté plus tard au nombre de mes meilleurs amis, et qui cumulait la profession d'avocat avec celle d'auteur dramatique. Je m'explique : avocat, il l'était journellement et notoirement ; écrivain dramatique, il ne l'était guère que furtivement et accidentellement. Il plaidait toute la semaine, non sans profit ; puis, le dimanche, il courait s'enfermer à la campagne, dans une chambre haute, où il passait tout le jour à griffonner une pièce

de théâtre, soit drame, soit comédie, qu'il ne montrait jamais à personne.

— Si je mourais aujourd'hui, me dit un jour en riant ce Lope de Vega de la basoche, mes héritiers seraient bien surpris : ils trouveraient dans ma chambre, à la campagne, cinq cent quatre-vingts pièces de théâtre, entassées les unes sur les autres; pour peu que Dieu me prête vie, j'espère bien grossir encore l'héritage!

L'aimable femme vint me voir un matin pour me demander, disait-elle, un service, et me le rendre peut-être par la même occasion.

— J'hésite pourtant à vous faire ma demande, murmurait-elle ; je ne connais pas votre opinion politique.

— Ni moi non plus, madame! lui répondis-je. Je me suis promis de n'appartenir qu'au parti des honnêtes gens, et, comme les honnêtes gens ont plusieurs drapeaux, je n'ai de préférence exclusive pour aucun.

— A merveille! reprit-elle, je ne pouvais venir plus à propos. Berryer, cet illustre Berryer dont tous les partis sont unanimes à honorer l'éloquence et le caractère, arrive dans deux ou trois jours à Marseille, et les républicains s'unissent aux légitimistes pour fêter sa venue. Il y aura des discours, cela va sans dire, puis un banquet suivi de toasts plus ou moins nombreux.

Ne pourrait-on pas obtenir de vous, dans cette circonstance, quelques strophes pour achever la fête?

Un frisson de terreur me courut de la tête aux pieds. Moi lire des vers en public, au milieu d'une foule! moi parler devant Berryer, ce prince de la parole! cela ne me semblait pas possible. Mon éloquente amie fit pourtant si bien, qu'elle finit par triompher de mes objections et de mes hésitations. Ne devais-je pas d'ailleurs m'exercer à lire en public, puisque j'allais, d'un jour à l'autre, être appelé à prendre place à l'Académie de Marseille?

Les vers furent promis, ils furent faits. L'illustre orateur arriva bientôt, et Marseille, dont il était le député, lui fit une de ces réceptions où éclate toute la fougue méridionale. On alla au-devant de lui, dans la poussière du chemin; on détela sa voiture, on le traîna, on lui fit cortége jusqu'à la porte de son hôtel, où il fit un premier discours. Légitimistes et républicains rivalisaient de zèle. C'était à qui se montrerait plus chaleureux dans ces explosions de fraternité toute passagère. Le banquet de la fusion, c'est ainsi qu'il s'intitulait, eut lieu sous les grands ombrages de La Moutte, espèce de vieux château qu'on rencontre à sa gauche quand on sort de Marseille par la route de

Toulon. C'est là que se réunirent un soir, dans la grande avenue de marronniers, aux abords d'une table qui n'en finissait plus, trois ou quatre mille personnes, soit convives, soit spectateurs ou spectatrices. Par une étrange disposition que n'eût pas approuvée le roi vert-galant, les hommes seuls avaient droit aux honneurs de la table. Les femmes nous regardaient manger.

L'orateur parla. Pour la première fois, j'entendis cette voix superbe, sonore, musicale, qui formait à elle seule une espèce de duo, où la voix du ténor se mêlait à celle de la basse. Je ne vous parle ni du talent, ni du caractère de l'homme. Je n'aime pas les banalités. Quand il eut fini, les applaudissements de la foule étouffèrent les fanfares de l'orchestre.

Le dîner amena les toasts. Le cœur commençait à me battre. Il y en eut de toutes les couleurs et de tous les accents, y compris l'accent marseillais. Enfin mon tour était venu de paraître sur l'estrade. Je passe l'émotion sous silence. Je suis à la tribune, je tire de ma poche un petit papier où j'avais écrit de ma plus belle plume une douzaine de strophes environ, je cherche à les lire, vaine tentative : la clarté mouvante des lanternes qui éclairaient la fête et qui se balançaient au vent du soir me rend toute lecture impossible. Je passai là un

moment de terrible angoisse. Heureusement, par un phénomène du cerveau que je ne cherche pas à expliquer, ces vers, dont je ne savais pas un seul par cœur, me vinrent d'eux-mêmes à la mémoire. Je les débitai comme si je les improvisais, avec l'entraînement de la pythonisse sur son trépied. Ils eurent un bruyant succès. Les vers que l'on dit à des gens en train de boire sont toujours très-beaux. Comme je descendais de l'estrade, j'entendis une voix crier : « Vive Joseph Autran ! » C'est la seule fois de ma vie, cela va sans dire, qu'un pareil cri a frappé mon oreille. Je puis témoigner du moins qu'il est agréable à entendre.

Après le festin, le bal : mille quadrilles, dansant, les uns aux sons de l'orchestre, les autres au bruit du tambourin, car on avait voulu faire apprécier au Parisien cette musique toute locale. J'allais d'un groupe à l'autre; je recueillais, je savourais toutes les impressions de la fête nocturne, le bourdonnement confus des voix et des pas, le frôlement des robes, la vive clarté des lampions, la lueur barriolée des lanternes de Venise qui se berçaient dans les feuillages sombres. Je goûtais, en un mot, cet enivrement d'un jeune rimeur qui vient de cueillir son premier succès populaire et s'imagine volontiers que les femmes le regardent passer.

J'en étais là de mon extase, quand un des commissaires de la fête vint à moi, à travers la foule, et me dit que M. Berryer demandait à me voir. Le glorieux tribun m'attendait dans une des salles du château. En quatre bonds, j'étais à la porte. Je croyais la trouver toute béante pour me recevoir. O surprise ! ô désappointement d'une petite vanité trop confiante ! Comme je passais le seuil, un commissaire, planté dans le vestibule et ignorant sans doute à qui il avait affaire, me referma brusquement la porte sur le nez. C'était sa consigne, à lui, de ne laisser passer personne et il l'exécutait ponctuellement. Je ne pris pas le temps de m'expliquer avec lui à travers le vitrage de la porte ; d'un grand coup de poing, je brisai la vitre ; je plongeai le bras à travers, je m'ouvris la porte à moi-même par le loquet intérieur, puis, passant le front haut devant mon factionnaire interdit, je me rendis à l'appel de l'homme illustre qui m'attendait.

L'accueil fut naturellement aussi aimable qu'empressé. Il m'adressait les paroles les plus affectueuses, il me serrait les mains avec effusion, quand tout à coup il recula, sentant sa propre main toute moite du sang qui coulait de ma manche. En même temps, mes forces m'abandonnaient, je m'évanouissais. Je m'étais

fait, en voulant saisir le loquet à travers la vitre cassée, une profonde blessure au bras gauche. Voilà pourtant ce que l'on gagne à ces petits accès d'héroïsme brutal !

On s'empressa autour de moi ; la fête fut interrompue. Le premier médecin trouvé dans la foule pansa ma blessure ; les femmes déchiraient leurs mouchoirs brodés et les offraient à l'envi pour ce pansement. Je me serais senti peut-être bien heureux, si je n'avais pas été tout à fait évanoui. Je ne connus qu'à mon réveil toute l'étendue d'un succès qui devait laisser si peu de traces. Je me trompe, il devait en laisser une : au bout de vingt ans, j'ai encore, au bras gauche, une longue cicatrice que je pourrais vous offrir de vous montrer, si j'étais Mascarille.

LETTRE X

J'ai, ce matin, ma chère amie, dans ma pauvre maison déserte et jusqu'ici parfaitement silencieuse, un vacarme terrible. C'est le vent d'ouest qui souffle et se démène comme un diable. Pas une porte qui ne gémisse, pas un volet qui ne grince, pas un trou de serrure qui ne soit un sifflet aigu. Le mistral est un vent qui donne du nerf et du courage. Le vent d'ouest amollit et détend la fibre.

Ce vent élégiaque me rappelle les grandes tristesses de ma jeunesse qu'il accompagnait de sa musique, alors que je songeais aux incertitudes du lendemain. Je revins, une fois, me jeter en plein jour sur mon lit dans un profond accablement. Je sortais de chez le directeur d'un journal à qui j'étais allé proposer ma

collaboration, et qui m'avait, sinon refusé, du moins ajourné, sous le prétexte non dissimulé qu'il se méfiait un peu de la prose d'un garçon qui n'avait encore fait que des vers. Ce soir-là, je me serais fait sauter la cervelle, si j'avais eu des pistolets.

Ce fut pendant une de ces heures découragées que l'on vint, un jour, au nom des directeurs d'une grande maison d'éducation qui se fondait au quartier de Menpenti, me proposer d'y professer la rhétorique. Moi, professeur, cela me parut drôle. Il y avait si peu de temps encore que j'étais écolier. Moi qui n'avais pas fait ma rhétorique, la professer aux autres, cela me parut plus singulier encore. J'acceptai cependant. « Il le fallait! » comme dit Bilboquet.

Dès le lendemain, je me présentais aux directeurs de la maison nouvelle, et j'inaugurais dans la même semaine un cours qui ne devait pas être de bien longue durée.

Il m'a laissé pourtant des souvenirs. Figurez-vous qu'au nombre de mes élèves, — j'en comptais une vingtaine environ — se trouvait Gustave Ricard, ce cher enfant qui devait devenir un si grand artiste. Il était là, dans un coin, silencieux et attentif parmi les turbulents et les indociles, avec son doux visage presque

féminin, au milieu de toutes ces figures ébouriffées et disgracieuses. Il écoutait, il prenait des notes, il m'interrogeait parfois de sa voix affectueuse. Je l'ai toujours soupçonné d'avoir été l'instigateur d'une petite séance dans laquelle mes jeunes disciples, dépouillant leurs mauvais instincts, se réunirent tous dans un même témoignage de sympathie et de déférence pour leur jeune maître. Comme j'entrais dans la classe, je vis sur ma petite table, placée au-dessus de l'estrade, mon volume de vers paru récemment, et sur le volume une couronne de laurier. Grande surprise de ma part, grands applaudissements dans toute la bande. C'était le jour de ma fête, et ils avaient trouvé cette façon ingénieuse de la célébrer.

De la maison paternelle, située à une extrémité de la ville, au collége de Menpenti, qui se trouvait à l'au re bout, en pleine campagne, sur le chemin de Toulon, il y avait tout un voyage à faire. Je le faisais deux fois par semaine, bravement, à pied, car on ne trouvait à Marseille, à cette bienheureuse époque, ni une voiture de place, ni même un omnibus. Quelque temps qu'il fît, pluie ou soleil, poussière ou fange, j'allais, souvent crotté jusqu'à l'échine comme un jeune philosophe que j'étais, et ce manége aurait pu se prolonger longtemps,

si un événement inattendu n'était venu l'interrompre.

Nous avions pour voisins, vous l'ai-je dit? dans notre quartier, qui était celui de la cathédrale et de l'évêché, un certain nombre de bons ecclésiastiques qui fréquentaient la maison. Il y avait là le grand vicaire Flayol, vieillard aimable et souriant, qui ne parlait pas sans quelque vanité des succès de son neveu, avocat au barreau de Paris et grand ami de Berryer ; le digne prêtre n'en était pas moins le plus charitable des hommes. Son accoutrement s'en ressentait; sa soutane avait de ces déchirures qu'un poëte a appelées les broderies de la charité. Il y avait aussi le maître de chapelle Guérard, homme passionné pour la musique, parlant sans cesse de Listz, du jeune virtuose, qu'il avait entendu jouer quand il arriva en France, à l'âge de sept ans, et qu'il mettait au rang des prodiges du siècle. Cet aimable abbé Guérard, par pure bonne grâce, s'était offert à donner des leçons de guitare à mes sœurs, et peut-être eût-on hésité devant son offre, — car il était jeune encore et très-joli garçon, — s'il n'eût été affligé d'une forte claudication qui parut tempérer suffisamment les agréments de son visage. Il y avait là enfin le chanoine Sardou, qui passait pour une des fortes têtes du chapitre. Orateur, il avait prêché devant le roi, et, dans les

affiches qui annonçaient ses sermons, on n'oubliait pas d'ajouter à son nom le titre de prédicateur ordinaire de Sa Majesté. « *Très*-ordinaire! » ajouta une fois le crayon d'un malin; ce qui passa pour un *trait* révoltant parmi les bonnes âmes. J'ajoute que ce chanoine Sardou, que l'on disait riche, était un homme assez trapu, plus noir que brun, à l'âge où il n'est guère plus permis que d'être blanc, et je ne suppose pas qu'il eût rien de commun avec la famille du jeune auteur dramatique qui vient de s'essayer à l'Odéon.

Les trois noms que j'ai cités me rappellent une histoire qui en est inséparable et qui fit grand bruit dans le temps parmi les fidèles de notre paroisse. La Major, dont les orgues étaient célèbres, avait pour organiste un certain M. Mey, musicien aussi habile que facétieux. C'était un Italien, et, en cette qualité, il traitait assez familièrement le clergé. Il arriva qu'un jour d'Épiphanie il vit du haut de son orgue les trois prêtres en question monter processionnellement à l'autel, où ils venaient célébrer la grand'messe. A cette vue, un trait de lumière ou de folie lui traverse l'esprit; il salue successivement chacun d'eux en entonnant un Noël de Saboly adapté à la circonstance. Pour le premier, le déguenillé, il joue: *Nous sommes trois Bohémiens ;* pour

le second, l'homme au teint noir : *Voici le vieux roi maure;* pour le troisième, le boiteux : *La jambe me fait mal.* Je vous laisse à juger de l'effet produit sur l'auditoire. Ces airs de vieux noëls ont, en Provence, une telle popularité, que l'allusion ne pouvait échapper à personne. Il fallut tout le respect imposé par le saint lieu pour que la foule ne partît pas d'un immense éclat de rire. L'histoire, pour garder tout son sel, devrait vous être contée en patois; mais cette langue n'est pas une de celles que je cultive, ni vous non plus, je crois.

Quoi qu'il en soit, je ne me doutais guère que mon entrée comme professeur au collége de Menpenti avait fait scandale dans le groupe ecclésiastique. Il paraît qu'il existait, tout à fait à mon insu, une sorte de scission entre les prêtres fondateurs de la nouvelle maison et l'évêché, qui soutenait le Petit Séminaire. Si ce n'était pas de l'hostilité, c'était au moins de la concurrence. Les prêtres dont je parle n'étaient ni des révoltés ni des hérétiques ; c'étaient des rivaux qui pouvaient devenir dangereux, et l'évêché ne m'avait pas vu sans déplaisir leur apporter mon concours. Je ne me croyais certes pas une pareille importance.

Un matin donc, comme j'étais encore au lit, je vis ma

mère entrer dans ma chambre, et, l'air chagrin, la bouche silencieuse, s'asseoir à mon chevet.

— Qu'avez-vous, ma mère? vous me semblez préoccupée.

— Oui, mon ami, j'ai un sujet sérieux d'inquiétude. Tu connais le chanoine Sardou?

— Oui, cet homme si noir. Une inquiétude doit naturellement venir de lui.

— Ne ris pas, mon ami.

Et elle me conta toute l'histoire : comme quoi ma coopération à l'entreprise de Menpenti affligeait le premier pasteur du diocèse; comme quoi j'aurais dû peut-être y regarder à deux fois avant d'entrer dans une maison qui me mettait presque en lutte avec l'évêché; que ces messieurs, à coup sûr, n'étaient pas des impies, mais qu'ils se montraient moins soumis et moins respectueux qu'ils ne devaient l'être; que ma place n'était peut-être pas là, et enfin que sa conscience, à elle, était toute troublée et toute malheureuse de me voir engagé dans une telle voie. Là-dessus ses yeux se mouillèrent de larmes. J'aimais ma mère avec passion, je ne regardai pas ce qu'il y avait de plus ou moins sérieux, de plus ou moins fondé dans les plaintes dont elle était l'organe, je ne vis

que son chagrin, et, prenant à l'instant même une plume, j'envoyai ma démission.

C'est ainsi que je sortis brusquement de cette maison. Je me supprimais du coup les seules ressources que j'eusse trouvées jusqu'alors. Mais ce n'était pas là ce que je regrettais le plus; ce que je regrettais, c'était ce cher élève Gustave Ricard, pour lequel je me sentais dès lors une si réelle affection, et qui devait devenir plus tard un de mes amis les plus tendres et les plus fidèles.

Il fallait maintenant chercher autre part mon supplément de vie. La Providence vint à mon aide sous les traits d'un directeur de journal qui m'avait fait naguère un accueil douteux. Il apparut, un matin, d'un air aimable, sollicitant, cette fois, ce que je lui avais demandé moi-même.

Voilà comment j'entrai dans le journalisme de province dont je vécus quelque temps. S'il ne m'enrichit pas, je lui dus des jouissances, des rencontres, des amitiés que je ne saurais oublier sans ingratitude. C'est à lui, par exemple, que se rattache l'origine de ma vieille amitié avec mon cher Laprade.

J'étais, un dimanche, à la campagne, dans le beau vallon des Aygalades, chez une femme aimable, dont le

frère, avocat à Lyon, était venu passer une semaine en Provence. Comme je prenais congé, le soir :

— J'ai dans un coin de ma malle, me dit ce frère, un volume de vers que j'hésite à vous offrir, ne sachant pas ce que cela vaut. Je ne connais pas l'auteur comme poëte, je le connais comme avocat, c'est un de mes confrères du barreau de Lyon. Le volume s'appelle *Psyché ;* le voulez-vous ?

— Donnez toujours ! lui répondis-je, quoique ce titre mythologique de *Psyché* ne produisît pas sur moi, je l'avoue, une première impression bien favorable.

Je jetai le volume sur un coussin de la voiture, et rentrai en ville sans l'ouvrir.

Une fois couché, cependant, et en attendant le sommeil, un peu rétif ce soir-là, je pris le volume du Lyonnais qui attendait patiemment sur ma table de nuit, *patiens quia æternus;* je l'ouvris, j'en lus les quatre premiers vers, j'étais pris. Quatre vers, vous savez, il n'en faut pas davantage. De même qu'il ne faut pas plus de quatre mots pour faire pendre un homme, le même nombre de vers suffit pour faire classer un poëte parmi les vivants ou parmi les morts. Je lus le premier chant, je lus le second, je lus tout le poëme, et, quand j'eus fini de le lire, je le recommençai. Ensuite, comme l'au-

rore du jour d'été reparaissait à ma vitre, je sautai sur ma plume et j'écrivis tout d'une haleine un article sur *Psyché*, où abondaient les points d'admiration.

Il advint que, peu de temps après, on frappait un matin à ma porte. J'ouvris, un jeune homme entra, un beau jeune homme à grande barbe, à l'air inspiré, à la figure homérique.

« Je suis, me dit-il, M. de Laprade; j'ai lu votre article, et j'ai pris le bateau du Rhône pour venir vous en remercier. »

Là-dessus, je mis ma main dans la sienne, et, depuis ce jour-là, ces deux mains ne se sont plus quittées. Vous voyez, chère amie, que le journalisme a du bon.

LETTRE XI

Je vous contais hier une de mes bonnes fortunes de journaliste, je vais aujourd'hui vous en conter une autre. Hier, j'avais le bonheur de vous présenter Laprade; aujourd'hui, c'est de Listz que j'ai à vous parler. Celui-là, je ne vous le présente pas, il s'est bien présenté chez vous lui-même.

Ce fut vers 1840 que je le vis pour la première fois. Vous remarquerez que je ne précise pas les dates; je ne précise que les faits. Les dates, à quoi bon? Cela ne sert que dans les testaments ou les contrats de mariage. A toutes les dates du monde je préfère cette simple formule: « Il était une fois... » Un jour donc, ma porte s'ouvrit au célèbre virtuose. Naturellement toutes les fanfares préliminaires, tout le vacarme accoutumé,

avaient précédé sa venue. Il mit dans ma main, en entrant, une petite lettre d'un griffonnage inconnu. C'était Jules Janin qui me l'adressait en m'appelant « son cher confrère ». Diable! je ne me savais pas si confrère que cela de l'illustre critique, je ne l'avais jamais vu. N'importe, sous de pareils auspices, la connaissance avec Listz fut vite faite.

Il donna son premier concert. Je ne vous en parle pas, vous y étiez, vous étiez au premier rang, une couronne de roses blanches dans les cheveux, et vous applaudissiez de vos blanches mains, avec une frénésie dont je me souviens. Moi, je n'applaudissais guère; les journalistes ne payent pas de cette monnaie-là; mais j'écrivis, en sortant du concert, un de ces articles qui vous font de l'artiste qui en est l'objet un ami dévoué ou un ennemi irréconciliable. Notez que c'est quelquefois à pile ou face. Il faut bien peu pour se faire un ennemi en cherchant à se faire un ami. Ce fut l'amitié, cette fois, qui présenta sa face aimable, une amitié cordiale, sincère, qui dure depuis lors et ne s'est jamais démentie.

En voici un premier témoignage dont vous allez juger.

Au retour de l'imprimerie où j'étais allé corriger mon épreuve, je fus heurté par une voiture qui me fit au

pied droit une blessure grave, assez grave pour me forcer à garder la chambre pendant deux ou trois semaines. Averti de l'accident, Listz accourut. Il voulut consoler ma captivité. Pour me faire prendre mon mal en patience, il fit transporter chez moi un piano, et, chaque jour, avec une sollicitude et une fidélité dont j'étais vraiment touché, il venait exécuter sur ce clavier une de ces merveilles familières à ses doigts. C'est là que je connus tout son talent d'improvisation. Sur un mot, sur une idée, il trouvait tout à coup un thème inattendu. Il ouvrait parfois un vieux volume de Pétrarque qui traînait dans ma chambre, et du premier sonnet venu il tirait une de ces mélodies que la plume aurait dû saisir au vol et fixer immédiatement. Que de perles prodiguées dans ces petites séances intimes! que de trésors gaspillés par cette main royale!

La générosité était d'ailleurs un des traits distinctifs de son caractère; il avait le cœur chaud et prompt à l'effusion. La maison Boisselot, où se fabriquaient des pianos très-estimés de lui, nous avait un jour invités tous les deux à un grand banquet qu'elle donnait en son honneur à une cinquantaine d'ouvriers de ses ateliers. La plupart de ces convives, de race germanique, étaient pour lui des compatriotes. Au dessert, un

toast lui fut porté qui produisit sur lui une émotion dont la sincérité n'était pas douteuse. Je vis des larmes tomber dans son verre à champagne ; il se leva, il répondit par une improvisation rapide, entraînante, touchant à toutes les questions qui pouvaient intéresser son auditoire ; il parla ainsi pendant plus d'un quart d'heure ; puis, perdant tout à coup le fil de sa harangue, il se tira du mauvais pas en faisant précipitamment le tour de la table et en embrassant successivement chacun des convives.

Une autre fois, j'eus en particulier un témoignage de sa gracieuse originalité. J'entrais chez lui, dans sa chambre d'hôtel, vêtu d'une espèce de paletot en gros drap bleu, avec des boutons en corne, un de ces vêtements sans valeur, que les matelots achètent aux étalages du quai.

— Tiens! me dit-il, vous avez là un vêtement qui doit être commode.

Je m'offris de lui en envoyer un tout semblable; il accepta, et je reçus le même soir, en échange, un magnifique sabre hongrois à fourreau d'argent ciselé qui valait à coup sûr plusieurs douzaines de paletots. Vous savez que les sabres jouaient en ce temps-là un grand rôle dans son existence.

Encore une histoire sur le même héros. Il me dit un jour :

— Connaissez-vous *la Darcussia?*

— Je sais, lui répondis-je, que c'est une maison de campagne située entre le village de *La Pomme* et celui de *Saint-Jean-du-Désert,* où se réunit habituellement une société de jeunes gens appartenant au monde élégant de la ville.

— Eh bien, dit-il, ces jeunes gens m'ont convié à une fête qu'ils veulent donner jeudi prochain, en mon honneur, j'ai répondu que je n'accepterais que si vous étiez invité vous-même.

— Cela m'explique, repris-je alors, pourquoi j'ai déjà reçu leur invitation.

— Qu'avez-vous répondu ?

— Je n'ai rien répondu encore, mais je ne saurais accepter.

— Voulez-vous me permettre de vous demander pourquoi?

— Parce qu'un de mes amis se marie ce jour-là, que je suis un de ses témoins, et qu'il faut que j'assiste à la messe nuptiale qui aura lieu, minuit sonnant, à l'Église de la Major, paroisse de la mariée.

Il se gratta le front.

— Nous pourrions peut-être, fit-il alors, tout concilier : vous viendriez avec moi à la fête de la Darcussia, d'où nous tâcherions de nous évader de bonne heure; moi, j'irais avec vous à la messe de noce de votre ami, et j'y jouerais de l'orgue, si vous le voulez bien.

— A merveille! lui répondis-je; pourrais-je ne pas accepter pour mes amis une pareille fortune?

La combinaison fut ainsi arrêtée. Je n'en dis pas un mot, bien entendu, au jeune époux, à qui je voulais ménager cette incomparable surprise. Je lui donnai un prétexte quelconque pour n'assister qu'à la partie religieuse de son mariage, et je pus ainsi me rendre avec Listz à la réunion de la Darcussia. — Je ne vous raconte pas la fête. Il n'était guère plus de onze heures, quand nous sortîmes furtivement dans une riche voiture attelée de quatre chevaux qui avait été mise à la disposition du grand artiste par un de ses généreux admirateurs, votre père en personne. En quatre bonds nous franchissons l'espace, nous arrivons à la cathédrale, cette vieille église de la Major, située sur la plage. Minuit sonnait au milieu du grand silence nocturne quand nous frappâmes à la petite porte basse de la sacristie. Un sacristain vint nous ouvrir; la noce n'était pas encore arrivée : il nous fallait attendre; nous atten-

dîmes. Nous nous promenâmes pendant plus d'une heure dans les ombres de la grande nef. Une lampe ou deux en étoilaient à peine l'obscurité. Nous allions tantôt écoutant le grand murmure de la mer voisine, tantôt causant entre nous sur toute sorte de sujets philosophiques, politiques, religieux. Je pus apprécier dans ce long entretien toute l'étendue et toute la variété des idées de mon compagnon. Il était homme à déployer sur toute chose une grande abondance de langage. Quant à la musique, il en parlait avec un bonheur et des nouveautés d'expressions qui n'appartenaient qu'à lui. N'est-ce pas lui qui a dit : « Si le violon est le roi des instruments, l'orgue en est le pape ? »

Absorbés dans notre causerie, nous arpentions la vieille basilique, quand le sacristain, l'oreille basse, vint nous dire que la cérémonie était contremandée. Un accident était survenu qui avait jeté le désarroi dans la noce : le feu, je crois, avait pris à la robe de la fiancée. Là-dessus, nous sortions assez mélancoliques, quand le grand virtuose s'arrêta brusquement :

— Il ne faut pourtant pas, me dit-il, que nous soyons venus ici pour rien. Voulez-vous que je monte à l'orgue et que je vous joue quelque chose de ma façon? On dit que, pour bien jouer, il faut se sentir appuyé par la

bienveillance de l'auditoire; je n'aurai jamais eu d'auditoire plus sympathique.

Il joua, il improvisa une symphonie ardente et magnifique sur *la Divine Comédie* de Dante, dont nous venions de parler ensemble. Il me fit passer tour à tour par l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis avec une variété d'expressions et d'émotions dont le souvenir ne sortira jamais de ma mémoire. La mer, dans les intervalles, grondait sur la plage, avec un bruit confus d'applaudissements. Un tel chef-d'œuvre pour un seul auditeur, c'était vraiment trop de munificence. Cette musique, qui eût demandé la foule pour l'admirer, se déroulait dans le vide du temple avec un surcroît de sonorité qui par instant devenait terrible. Il me semblait que les morts, dont les épitaphes sont restées gravées dans la vieille église, allaient sortir de leurs sépulcres, et, à défaut de vivants, improviser une assemblée. Je crois que je serais resté là plongé dans une éternelle extase, si le sacristain, à moitié endormi, n'était venu me frapper sur l'épaule pour m'avertir qu'il était temps de sortir.

A quelque temps de là, je reçus d'Italie une lettre de Listz accompagnée d'un exemplaire de *la Divine Comédie* tout chargé de commentaires et de notes, hié-

roglyphiques pour moi, car la plupart de ces notes étaient des notes de musique. Il me priait de tirer de là, si je pouvais, un poëme d'oratorio, ou même d'opéra mystique en trois parties. J'aurais dû peut-être tenter la chose. Pourquoi ne le fis-je pas? je n'en sais rien. Cinq ou six mois auparavant, Félicien David était venu me demander un libretto de symphonie qui pût faire pendant à son *Désert*. J'avais fait pour lui un petit poëme intitulé *l'Océan*, dont il avait paru enchanté, qu'il avait, en partant, soigneusement serré dans sa malle et dont je n'avais plus entendu parler. Ce précédent n'était pas de nature à m'encourager. Je ne sais pourtant comment j'ai résisté à la tentation. La distance était alors si grande comme renommée entre les deux musiciens!

Adieu. En achevant cette lettre, mettez-vous à votre piano, et jouez en l'honneur de Listz cette sérénade de *Don Juan* que vous jouez si bien.

LETTRE XII

J'entreprends, ce matin, ma chère amie, de vous conter une histoire que vous savez, je crois, aussi bien que moi, sauf un détail qui n'a jamais été connu que de moi seul. Elle remonte à une époque où j'avais de bien beaux cheveux.

Vous souvient-il de ce commodore américain qui vint, un jour, jeter l'ancre à peu de distance du fort Saint-Jean, qui vous prit sur sa frégate et fit deux ou trois fois le tour de la rade pour votre unique divertissement? Le bon Cauvière — je ne vous demande pas si vous le connaissez, celui-là, il était votre médecin et votre ami, — vint, un soir, me trouver dans ma petite chambre de travail.

— Avez-vous envie, me dit-il, de faire un voyage

dans tout l'Orient? Vous commenceriez par l'Égypte, les pyramides, la grande cataracte; de là, vous iriez par Jaffa visiter Jérusalem; de Jérusalem, vous viendriez reprendre votre vaisseau pour aller à Athènes, au Parthénon; puis, repassant la Méditerranée, vous regagneriez la France par le littoral espagnol, Gilbraltar, Grenade, l'Alhambra, etc., etc. Dites, vous convient-il de faire ce voyage, sans bourse délier et même avec quelque bénéfice?

— Expliquez-vous, docteur; si cela n'était pas sérieux ce serait la plus cruelle des plaisanteries.

— Je m'explique : il y a dans notre rade, depuis deux jours, un commodore d'Amérique qui est à la veille d'entreprendre ce voyage, et qui n'attend pour mettre à la voile que d'avoir trouvé un secrétaire; voulez-vous être ce secrétaire?

— Ah! docteur, de bien grand cœur; mais je dois vous prévenir que je sais à peine quatre mots d'anglais.

— Quatre, c'est trop; le commodore demande quelqu'un qui n'en sache pas un. Il a deux filles qui ne connaissent guère le français et à qui il voudrait le faire enseigner par ce même secrétaire. Je vous avertis qu'elles sont d'une merveilleuse beauté, n'allez pas faire quelque sottise. Maintenant, si ma proposition

vous agrée, tâchez de voir madame F*** et de lui recommander votre candidature. Justement le commodore dîne ce soir chez elle ; pour peu qu'elle dise deux mots en votre faveur, vous partez demain pour le plus beau des pays, sur la plus belle des frégates.

Il n'y avait pas un moment à perdre. Je courus chez madame F***, qui venait d'achever sa toilette pour recevoir ses invités, et qui me fit l'accueil d'une femme contente de pouvoir essayer sur le premier arrivant l'effet de sa coiffure. Si je vous disais que c'était la femme la plus aimable du monde, vous ne me démentiriez pas : il n'en est aucune qui soit mieux connue de vous. Je lui présentai en hâte ma petite requête.

— Soyez tranquille, me dit-elle, je prends en main votre cause. Nous aurons bien du malheur si nous ne réussissons pas. Cauvière vous dira demain ce que vous avez à faire.

Cauvière vint, en effet, le lendemain m'annoncer que tout marchait au gré de nos vœux. Ma patronne avait parlé ; le commodore était favorablement prévenu ; il ne demandait plus qu'à me voir pour que l'affaire fût conclue ; je pouvais me présenter chez lui de dix heures à midi.

A dix heures, j'étais là. Le commodore m'accueillit

avec toute la bienveillance que peut témoigner un Américain à un étranger qu'il voit pour la première fois. Il me fit diverses questions auxquelles je répondis d'une façon qui semblait le satisfaire. Pendant l'entretien, je vis ses deux filles traverser d'un pied furtif le salon, non sans jeter de mon côté un regard à la dérobée. On ne m'avait rien dit de trop : elles me parurent merveilleusement belles.

— Tout cela est fort bien, me dit à la fin le commodore; je ne vous demande plus qu'à réfléchir jusqu'à demain. Le docteur Cauvière ira vous porter ma réponse, et nous partirons probablement après-demain.

Je fis, cette nuit-là, les rêves les plus extravagants. Je me voyais déjà cheminant à dos de dromadaire, en compagnie de mes deux adorables élèves; je me voyais gravissant la pyramide de Chéops, et déjeunant, au sommet, d'une moelette d'œufs d'autruche; je me voyais... Je vous laisse à continuer la série de mes rêves.

Le lendemain, Cauvière entra chez moi d'un air assez embarrassé.

— Que diable! me dit-il, mon cher ami, pourquoi donc portez-vous des cheveux si bien frisés? Vous convenez sous tous les rapports à ce commodore. Une seule

crainte l'a arrêté : c'est qu'un jeune homme qui prend un tel soin de sa chevelure ne fût dangereux comme professeur auprès de ses filles. Il paraît que déjà elles avaient interrogé leur père sur votre compte avec un certain accent d'intérêt. Bref, sa sollicitude paternelle s'est émue ; il m'a chargé de vous apporter toutes ses excuses, et, à l'heure où je vous parle, sa frégate, j'imagine, a dépassé le château d'If.

— Il s'en va donc sans secrétaire? lui demandai-je.

— Non ; il a pris, au dernier moment, le fils d'un marchand d'épices du Cours ; il n'est pas de la première force en littérature, mais il est d'une laideur qui est une garantie.

J'étais bouleversé. Ma stupéfaction était si grande, que je ne pus ajouter une parole. A quoi bon parler d'ailleurs? le commodore était déjà si loin ! Et puis ne valait-il pas mieux me taire que de m'exposer à faire rire? — Le fait est que ces cheveux si bien frisés, cause de mon malheur, ne m'appartenaient même pas : c'était, hélas ! une simple perruque, que je portais provisoirement. Mon coiffeur — le misérable ! — m'avait persuadé qu'en me faisant raser la tête, je préviendrais tout danger de calvitie. Vous savez ce qui en est advenu !

Et voilà comme quoi, madame, une perruque peut faire manquer un voyage, malgré votre toute-puissante et toute charmante intervention.

LETTRE XIII

Me voici en 1840, le 30 juillet. — Après une longue et admirable campagne en Afrique, un régiment de ligne, le 17e léger, rentrait en France. Il venait le matin même de débarquer à Marseille, où il lui avait été fait la plus belle des réceptions. Il y avait eu un mouvement d'enthousiasme populaire au moment où le drapeau troué par les balles, noirci par la poudre, un vrai haillon de la gloire, était apparu sur le quai. Ce régiment marchait sous les ordres du jeune duc d'Aumale, colonel âgé de dix-huit ans environ, qui devait se signaler bientôt à la prise de *la Smala* et dire sur le champ de bataille un de ces mots que l'histoire enregistre.

Le soir de ce jour, à la tombée de la nuit, je vis entrer chez moi le directeur de notre Grand-Théâtre, un

aimable Parisien qui avait nom Clérisseau. Il m'annonça que le prince, entouré de son état-major, devait le lendemain assister au spectacle, que l'on jouerait *les Huguenots,* et qu'il désirait, lui, directeur, faire lire dans un entr'acte une pièce de vers en l'honneur de Son Altesse.

— Pourquoi pas, lui répondis-je, en l'honneur du régiment?

— Prince ou régiment, peu importe pourvu que la pièce soit faite. Voulez-vous vous en charger?

— Volontiers.

— En prenez-vous l'engagement?

— Je le prends; mais pourquoi cette question?

— Parce qu'en sortant de chez vous, il faut que j'aille à l'imprimerie commander les affiches. Quel titre faut-il qu'on imprime?

— *Le Retour d'Afrique.*

— C'est bien, je vous quitte; songez que demain matin votre pièce sera annoncée sur tous les murs de la ville. Il serait bon, ajouta-t-il, qu'elle fût prête d'assez bonne heure, afin que l'acteur chargé de la réciter eût le temps de l'apprendre.

Là-dessus, il partit en courant, et je montai dans ma chambre pour me mettre à la besogne. J'attendis ce

qu'on appelle l'inspiration, elle ne vint pas. J'allumai un cigare, elle ne vint pas davantage. Un grand trouble se fit alors dans mon cerveau : je me dis que je m'étais sottement engagé, que j'allais ne rien pouvoir faire de cette nuit, que les affiches paraîtraient le lendemain matin avec leur annonce, que je ferais bien peut-être de courir à l'imprimerie pour donner contre-ordre, sinon j'étais un homme perdu, je ne pouvais manquer de rester couvert d'un ridicule ineffaçable. Je sortis, je me dirigeai vers l'imprimerie, j'arrivai à la porte ; mais, au moment d'en franchir le seuil, je fus arrêté par une honte que vous comprenez. Heureusement, il me vint alors une idée, celle d'aller aux allées de Meilhan où le régiment passait la nuit à la belle étoile, d'y interroger quelques soldats ; qui sait ? ils me donneraient peut-être des renseignements utiles d'où jaillirait l'étincelle. J'y allai. Les tentes du bivouac étaient dressées d'un arbre à l'autre. La plupart des soldats y dormaient déjà, la tête sur leur sac ; d'autres, avant de se coucher, achevaient de fumer leur pipe. Je m'approchai d'un de ceux-ci et lui demandai s'il voudrait bien me raconter quelques-uns des hauts faits que venait d'accomplir son régiment. Il se mit à rire et me répondit qu'il aimait beaucoup mieux se coucher et dormir.

Le malheureux ne se doutait guère du motif qui m'amenait vers lui : il ne savait pas que j'aspirais à le couvrir de gloire, lui et ses compagnons. Je reçus fort heureusement un meilleur accueil d'un jeune officier que j'aperçus assis sur un banc dans un isolement rêveur. Il voulut bien me conter les principaux épisodes de la campagne qu'ils venaient de faire, avec une verve et un entrain tout militaire qui mit le feu aux poudres. La lumière se fit subitement dans mon cerveau. Je vis tout mon sujet se dérouler devant moi, et je m'empressai de rentrer à la maison où je me jetai sur ma plume.

En moins de deux heures, j'avais écrit quelque chose comme cent cinquante vers qui ne me paraissaient pas des plus mauvais. « Le temps ne fait rien à l'affaire, » a dit Alceste ; c'est vrai, il n'y a que l'état du cerveau qui y fasse quelque chose.

Le bon directeur Clérisseau, me voyant entrer chez lui presque avec le jour, battit des mains de confiance et pour me donner les arrhes du succès.

— Allons chez Laverrière, me dit-il en achevant la lecture du morceau ; c'est celui de mes acteurs qui me paraît le plus capable de débiter cela.

Le soir venu, le théâtre, illuminé du haut en bas, était éblouissant. Jamais chambrée, comme on dit, plus belle,

plus riche, plus étincelante. Les poignées de sabre, les épaulettes d'or, les hausse-cols y rivalisaient d'éclat avec les colliers de perle et les bracelets de diamant, et l'on sentait courir dans la salle cette espèce de faveur anticipée qui fait naître l'espérance au cœur palpitant des jeunes poëtes.

Le succès fut grand. Le lendemain, il n'était bruit par la ville que de la soirée de la veille. La pièce de vers, rapidement imprimée en brochure, s'enlevait chez tous les libraires, et le jeune poëte dînait, le soir, à la table du prince, en compagnie de toute sorte de convives dorés, galonnés, chamarrés sur toutes les coutures. C'est là que je connus le plaisir particulier que l'on éprouve à manger et à boire aux sons d'une musique de régiment qui ébranle les murs de la salle et fait trembler les vitres. J'étais assis à côté du précepteur de Son Altesse. Vous n'êtes pas sans connaître le nom de M. Cuvillier-Fleury ; comme je me louais auprès de lui de l'aimable familiarité que l'on trouvait dans l'accueil de son élève :

— Ne vous en étonnez pas, dit-il : nos princes sont les commis voyageurs de la royauté.

Le jour suivant, comme je passais par la rue Noailles, je rencontrai mon ami Pierre Battle. Permettez-moi,

madame, de profiter de l'occasion pour vous le présenter à son tour.

Ce Pierre Battle était le vieillard le plus aimable, le plus avenant, le plus ami de la jeunesse que j'aie connu de ma vie. Malgré son âge, il était d'une élégance rare en province chez les hommes qui touchent à la soixantaine. Venu de Perpignan pour faire sur une grande échelle le commerce des vins du Languedoc, il s'était beaucoup moins occupé de rechercher les gens de négoce que de connaître et de fréquenter les écrivains et les artistes. Rimeur lui-même, il faisait à l'occasion de petits vers qui auraient mérité d'être recueillis, et qui le seront peut-être un jour par les soins de quelque vrai connaisseur.

Je rencontrai donc mon ami Pierre Battle, qui me dit, en m'abordant avec un sourire :

— Savez-vous ce qui se passe en ce moment sur les allées de Meilhan?

— Je sais, lui répondis-je, que le 17me léger y est campé, je ne sais rien de plus.

— Eh bien, apprenez qu'à cette heure, le colonel d'Aumale le passe en revue, et qu'il distribue de sa main des exemplaires de vos vers à tous les officiers et sous-officiers de son régiment. Venez donc voir cela.

— Non, lui dis-je, je n'y vais pas, ne sachant trop quelle contenance j'y pourrais faire ; mais je vous avoue que ce que vous me dites m'émeut plus que vous ne sauriez croire. Ces vers qui n'existaient pas hier, qui vont maintenant voyager sur tous les chemins dans la giberne de nos soldats, c'est là une idée qui me fait battre le cœur.

J'étais à peine couché, le soir de ce jour mémorable, que ma pauvre cervelle s'abandonnait à toute sorte de folles rêveries. J'avais comme la fièvre ; j'étais plongé dans ce demi-sommeil favorable aux hallucinations ; un avenir plein de perspectives enchantées s'ouvrait devant moi ; la gloire m'apparaissait. J'en eus la vision matérielle et palpable : il y avait, au fond de ma chambre, deux petites portes qui se faisaient vis-à-vis. Dans l'obscurité je vis une de ces portes s'ouvrir, je vis entrer une grande figure, inconnue et mystérieuse, qui, toute vêtue de blanc, et précédée d'une clarté, traversa la chambre. Elle passa de gauche à droite, puis, un instant après, repassa de droite à gauche, en murmurant quelques paroles que je n'entendis pas. Je sentis un frisson me courir de la tête aux pieds. Était-ce une des puissances du monde invisible qui se révélait à moi ? — C'était tout bonnement, je ne le sus que

le lendemain, c'était ma mère qui, dans un simple vêtement nocturne, et portant une lampe à la main, était venue chercher je ne sais quoi dans une armoire voisine et m'avait dit tout bas en passant :

— Ne t'inquiète pas, mon ami, c'est moi !

Voilà pourtant comment s'expliquent souvent les plus belles apparitions.

Adieu, c'est à une heure avancée de la nuit que je vous écris cette fois. Onze heures sonnent à la tour de la Major, et je vous quitte pour dormir d'un sommeil plus calme qu'en ce temps-là.

LETTRE XIV

J'ai raconté, je crois, dans une de mes préfaces, comment je fis la connaissance du colonel d'Illens, qui, en 1840, commandait à Milianah pendant le plus funeste blocus qu'une garnison française ait jamais subi. Je m'aventure, pour ne pas laisser ici de lacune, à répéter ma petite histoire, d'autant plus, ma chère amie, que vous n'êtes pas obligée d'avoir lu toutes mes préfaces.

Mes vers au 17me léger avaient fait de moi dans l'opinion une espèce de poëte militaire africain. Ce fut probablement à ce titre qu'un des grands négociants de Marseille me convia à un dîner qu'il donnait en l'honneur du colonel d'Illens, de passage dans notre ville. La fête fut brillante. Celui qui en était le héros le fut moins. Ce brave officier venait de passer par de telles

épreuves qu'il y avait laissé tout ce qu'il pouvait avoir jamais eu de gaieté et de galanterie. Il mangeait comme un homme qui vient de subir un long jeûne et qui estime que la bouche peut servir à mieux que prononcer d'inutiles paroles. Quand on servit le café, il vint pourtant à moi, et voulut bien m'exprimer le regret que je n'eusse pas fait partie de la garnison de Milianah. J'y aurais, selon lui, trouvé matière à poésie. — On racontait de telles horreurs du blocus, qu'il me fut, je l'avoue, difficile de partager ce regret. Je me contentai de lui demander quelques détails nouveaux et inédits, ajoutant que les poëtes n'avaient pas toujours besoin d'avoir vu, qu'ils devinaient le plus souvent. Il entama donc sa narration, puis, l'interrompant tout à coup :

— Mais, dit-il, au lieu de vous conter tout cela, ce qui serait bien long, je pourrais vous le faire lire dans le journal que j'ai tenu quotidiennement pendant notre terrible captivité.

— Oh ! colonel, un journal ! mais c'est un trésor que vous m'offrez là.

Dès le soir même, je le tins dans les mains. Je lus avec emportement ces pages qui sentaient la poudre ; j'eus bientôt bâti dans ma tête tout le plan du poëme.

L'idée d'écrire une sorte de légende dont les souffrances obscures d'un simple soldat fourniraient le sujet, me séduisait plus que je ne saurais vous le dire. Aucune ne pouvait mieux répondre à cet idéal qui a toujours été le mien : Tirer de l'ombre les vertus inconnues et les mettre en lumière ; célébrer les petites gens, les matelots, les soldats, les laboureurs; jamais les amiraux, jamais les généraux, jamais les hobereaux. Ceux-là ont eu assez longtemps le monopole de la renommée ; il est juste que les rôles soient un peu changés et qu'il faille avoir été à la peine pour être à l'honneur. Tel était alors, tel est encore mon programme; si jamais j'ai une épitaphe, je voudrais que ce fût celle-ci : *Exaltavit humiles.*

Je me mis donc à l'œuvre sans délai. Je travaillai tout d'une haleine. C'est là mon défaut : une fois lancé je ne m'arrête plus. Il faudra, un jour, que je reprenne le travail de tout mon passé, et que je le revoie, que je le refonde, que je le remanie de fond en comble. J'aurai besoin d'un grand courage, mais je l'aurai.

Mon poëme fini, j'en donnai la nouvelle à d'Illens, qui était déjà retourné en Afrique. Il revint tout exprès pour en entendre la lecture. Le bonhomme exultait. Être le héros d'un poëme, être chanté en vers

alexandrins, c'était là une fortune qu'il n'eût jamais rêvée. Si petite que fût l'Iliade, il était sur le point de se croire un Achille.

Il fut convenu que, sans perdre une heure, je porterais le manuscrit à l'imprimeur; que, le livre imprimé, je lui enverrais la moitié de l'édition, à lui d'Illens, qui se chargeait de la distribuer chez tous les libraires de l'Afrique. Notre gloire, à tous les deux, était désormais assurée dans une des cinq parties du monde.

Ce qui fut dit fut fait. A peine sortis des mains du brocheur, cinq ou six cents exemplaires, formant un énorme ballot, furent expédiés sur le premier paquebot partant. Mais voyez la chance qui dès lors commençait à poursuivre les œuvres de votre ami : le convoi qui portait le ballot fut surpris au désert et mis au pillage par une bande d'Arabes survenus à l'improviste, et, quatre jours après, dans une expédition qui semblait n'être qu'une promenade militaire, le colonel d'Illens était assassiné à la tête de son régiment par un Arabe embusqué dans une broussaille. Pauvre homme ! lui qui s'était cru sur le seuil de l'immortalité.

Peu s'en fallut, du reste, que ce poëme de *Milianah* ne me portât malheur à moi-même. Quelque temps après sa publication — car, tant bien que mal, il eut une

publicité — je reçus une lettre dont le contenu était à peu près celui-ci :

« Monsieur,

» Vous avez commis une criante injustice dans votre poëme de *Milianah* : je faisais partie de la garnison comme officier d'artillerie dans la Légion étrangère : vous ne m'avez pas nommé. J'espère que vous voudrez bien faire une seconde édition pour réparer un oubli que je suppose involontaire, sinon vous me verriez bientôt arriver à Marseille. »

Et il signait d'un nom allemand qui, par parenthèse, avait sept syllabes, un de ces noms qu'on s'empresse d'oublier, quand par hasard on les a jamais sus.

Je lui répondis que toute l'artillerie du monde ne parviendrait pas à faire entrer un nom de sept syllabes dans un alexandrin, que j'étais d'ailleurs prêt à mourir pour les saintes lois de la prosodie française. Cette lettre lancée, je m'attendais à le voir arriver et m'offrir le choix des armes, depuis la couleuvrine jusqu'à l'obusier. Je n'ai jamais plus eu de ses nouvelles.

LETTRE XV

La *gloire* — ne riez pas du mot, je le souligne — avait bien fait son premier pas, mais la fortune restait toujours fort en arrière. Je possédais, pour tout bien, une magnifique bague en diamant, représentant la couronne de France et le chiffre du roi régnant L. P. que le jeune colonel du 17e, à son départ de Marseille, m'avait laissée en souvenir. J'avais aussi quelques fleurs d'argent conquises sous des pseudonymes divers dans les poétiques tournois des Jeux floraux.

Il y avait des moments où, pressé par la nécessité cruelle, je contemplais mes joyaux, en me disant, comme le coq de la fable :

> Le moindre grain de mil
> Ferait bien mieux mon affaire !

Je finis par céder à la tentation; faisant deux parts de mes trésors, je mis de côté la bague étincelante — on ne vend pas la couronne de France! — et je portai les trophées du Capitole toulousain

Chez mon voisin le lapidaire.

Que ne donnerais-je pas, aujourd'hui, pour avoir conservé ces précieuses reliques de ma jeunesse!

Je les regrette d'autant plus, que j'aurais pu, avec plus d'ordre et de prévoyance dans la gestion de mes affaires, me dispenser d'un tel sacrifice. Le journaliste s'était doublé en moi du fonctionnaire. J'étais devenu, par la démission de Méry, le directeur de la Bibliothèque publique de Marseille, et Dieu sait avec quelle joie je m'étais vu placé à la tête des soixante mille volumes qui la composent. La première fois que j'entrai, que je me promenai, à titre de seigneur et maître dans ces vastes salles, dans ces longues galeries toutes tapissées d'histoire, de philosophie, de science, de poésie, il me sembla que l'avenir m'appartenait, que j'allais puiser à pleines mains aux sources du génie, que j'allais faire des chefs-d'œuvre. Je ne me doutais pas alors qu'un regard jeté d'une fenêtre sur la campagne, qu'une promenade dans les bois, qu'une heure de rêverie dans une chambre vide nous donnent

souvent plus d'idées que tous les livres du monde.

Si je ne dus pas à la Bibliothèque d'écrire un seul chef-d'œuvre, je lui dus, ce qui valait peut-être tout autant, des rencontres, d'aimables visites, des entretiens, des amitiés dont le souvenir me sera toujours précieux.

C'est là que venait me dire bonjour, presque chaque matin, un cher enfant de la Gironde, Justin Dupuy, venu de Bordeaux à Marseille pour y collaborer à la *Gazette du Midi*. Intelligence toujours éveillée, esprit mobile et fureteur, il allait, interrogeant tous les rayons, montant aux échelons, cherchant un livre de théologie ou un livre de botanique, à la poursuite d'un Confucius ou des *Contes de ma Mère l'Oie*. Puis, au moment de s'en aller, il s'arrêtait parfois à la porte de mon cabinet :

— Le temps est beau, me disait-il, si nous allions ce soir dîner aux *Chartreux?*

Les *Chartreux*, vous le savez, madame, sont un quartier solitaire et à demi champêtre où les cabarets ne manquent pas. On y dîne à peu de frais sous des tonnelles éclairées par les rayons du soir. Tout y est bon, excepté le vin; mais le vin, c'était mon camarade qui se chargeait de l'apporter. En sa qualité de Bordelais, il recevait de son pays, de temps à autre, des envois de ses amis; souvenirs en bouteilles qu'il aimait à me

faire goûter. L'œil étincelant, — je n'ai jamais vu des yeux comme les siens, — il entamait alors les plus étranges causeries, il touchait à tout, il confondait tout, la folie et la sagesse, le rire et les larmes, le commencement et la fin. Hélas! qui m'aurait dit que ce spirituel compagnon allait sitôt s'éloigner de la table pour n'y plus revenir?

Au banquet de la vie, infortuné convive.
J'apparus un jour, et je meurs!

C'est à la Bibliothèque que je vis pour la première fois un personnage bien autrement célèbre que ce pauvre Dupuy. Je veux parler de l'homme du siècle dont le nom a été le plus souvent imprimé sur les affiches de théâtre, non-seulement à Paris, mais à Londres, à Saint-Pétersbourg, à Berlin, à Madrid, dans toute l'Europe en un mot, et un peu dans les deux Amériques. J'ai nommé M. Scribe. Vous savez qu'il avait écrit pour le compositeur Xavier Boisselot, notre compatriote et ami, le libretto de l'Opéra : *Ne touchez pas à la Reine*. Un jour donc, Boisselot entra dans mon cabinet suivi d'un homme d'une cinquantaine d'années, dont l'air fin, mais un peu bourgeois, faisait songer à un notaire de comédie.

— M. Scribe, qui traverse Marseille, me dit-il, désire

jeter un coup d'œil sur vos richesses bibliographiques, permettez-moi de vous le présenter.

M. Scribe, je dois le dire, ne jeta auxdites richesses qu'un coup d'œil assez superficiel ; puis, comme il sortait, Boisselot, me prenant à part, me convia à un banquet qu'il offrait, le soir même, à son illustre collaborateur, au restaurant de *la Réserve ;* il n'y aurait que quelques convives choisis. J'acceptai. Les convives furent plus nombreux qu'on ne m'avait dit. Un d'eux qui avait l'habitude de parler en toute occasion, dans les festins comme aux enterrements, porta, au dessert. un toast au héros de la fête, ne manquant pas de dire que sa carrière dramatique comptait autant de succès que de pièces.

— Pardon, monsieur, vous vous trompez, dit M. Scribe l'interrompant, j'ai débuté par sept chutes successives. Je dis cela pour ne pas décourager ceux d'entre vous qui rêvent peut-être de théâtre.

Ce fut encore à la Bibliothèque que je reçus la visite d'une femme non moins célèbre alors que M. Scribe lui-même, d'une femme qui a été l'interprète la plus instinctive, la plus passionnée, la plus éloquente du génie romantique au théâtre. Vous devinez qu'il s'agit de madame Dorval. Je la reconnus tout de suite à ce

masque étrange, irrégulier, à cette pâleur tragique, que n'oubliaient jamais tous ceux qui l'avaient une fois vue sur la scène. Si ce n'est pas elle qui a dit ce mot : « Je ne suis pas belle, je suis pire, » c'est elle qui aurait pu le dire, d'autant plus qu'elle avait en parlant de ces trouvailles d'expression où se révèle toute l'originalité d'un esprit. De sa belle voix harmonieuse quoiqu'un peu fatiguée, elle me demanda si je voulais bien lui faire remettre la *Marie Stuart* de M. Lebrun. Elle ne désirait pas l'emporter, elle voulait seulement y jeter un coup d'œil. Je la fis asseoir sur le meilleur fauteuil de mon cabinet ; je mis sous ses pieds, en guise de tabouret, un in-folio, les *Hommes illustres* de Plutarque, — elle en avait vu d'autres à ses pieds, — et j'allai moi-même lui chercher la pièce qu'elle se mit à parcourir. Ce ne fut pas long. Elle se leva bientôt d'un brusque mouvement, referma le volume, le jeta sur la table voisine, et se mit à parler d'autre chose. C'était un jugement qui en valait bien un autre.

A quelque temps de là, je faisais un de mes premiers voyages à Paris. C'était au lendemain des fêtes de Noël. Je me présentai chez la grande actrice avec une lettre et une petite boîte mystérieuse qu'un de ses amis m'avait confiées pour elle.

— Madame n'est pas rentrée, me dit la caméristе dans l'antichambre.

— Eh bien, veuillez lui remettre cet envoi qui vient de Marseille.

A ces mots, une porte s'ouvrit.

— Qu'est-ce que j'entends ? s'écria la belle voix sonore ; on parle de Marseille, je suis chez moi. Entrez, monsieur. Ah ! je vous reconnais ! Parlez-moi de tous nos amis.

— Mais, madame, vous étiez à table, je vous dérange, lui dis-je en désignant de la main un gros monsieur coiffé d'un bonnet de nuit, la serviette nouée autour du cou. C'était son mari, M. Merle, un homme de beaucoup d'esprit et de philosophie.

— Mais non, mais non, vous ne me dérangez pas, vous venez de Marseille, et il faut bien que je vous dise toute l'affection que j'ai pour cette ville qui m'a si bien accueillie. Tenez, voulez-vous la preuve de cette affection ? Entrez dans ma chambre.

Elle m'y poussa ; elle me montra une de ces petites crèches que l'on fait chez nous pour les enfants aux environs des fêtes de Noël ; rien n'y manquait, ni le bœuf, ni l'âne, ni les mages agenouillés, ni les petites collines de papier gris, ni le ruisseau fait d'un débris de miroir

cassé, ni enfin les bouteilles enveloppées d'un linge mouillé le long desquelles ont germé, ont poussé les grains de blé, les grains de lentille.

— Les Parisiens ne connaissent pas cela, disait-elle. Oh! ces Parisiens! Il n'y a que les Marseillais, il n'y a que les habitants de votre ville, de ma chère ville, pour avoir de ces idées-là.

Et, tout en parlant ainsi, elle ouvrait la boîte que je lui avais apportée, et il se trouva que cette boîte, à mon grand étonnement, contenait dix ou douze de ces petits personnages que nous appelons des *santons*. Cela mit le comble à son enthousiasme.

Pendant plus d'une heure encore, elle me fit parler de la Provence, de ses collines qui sentent si bon, des cabarets de ses rivages où l'on mange des coquillages si exquis. Elle était Bretonne, elle; mais, après la Bretagne, il n'y avait au monde que la Provence. Je ne pus me retirer qu'à grand'peine, et, en traversant la salle à manger, je revis le philosophe Merle, qui, la serviette toujours nouée autour du cou, le bonnet de nuit de plus en plus rabaissé, s'était décidément endormi sur sa chaise.

Vous le voyez, cette bonne bibliothèque de Marseille me valait bien des rencontres, bien des relations inattendues.

Après madame Dorval, ce fut Ligier qui vint m'y voir, Ligier le grand acteur tragique, un de ceux qui ont fait la gloire du Théâtre-Français. Par une singulière coïncidence, ce fut encore *Marie Stuart* qui l'amena vers moi. Il traversait Marseille, il connaissait mon nom, il avait lu dans les *Débats* mes vers au 17e léger, il avait lu je ne sais où d'autres vers que j'avais écrits en l'honneur de Molière, le jour même où Paris lui élevait une statue à deux pas de sa maison; tout cela lui avait gagné le cœur : il avait voulu me connaître en passant, il avait voulu me demander si je n'aimerais pas à travailler pour le théâtre. Pourquoi ne ferais-je pas, par exemple, une *Marie Stuart?*

— Une *Marie Stuart!* mais il en existe une, la *Marie Stuart* de M. Lebrun, où vous avez un des premiers rôles.

— C'est justement pour cela que j'en demande une autre. Voyons, jeune homme, courage! et mettez-vous à l'œuvre!

Et il sortit de ce pas d'un homme accoutumé à arpenter les planches.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'en effet je me mis à l'œuvre. Je connaissais en ce temps-là un professeur d'allemand par lequel je me fis faire un mot à mot

scrupuleux de la tragédie de Schiller. Je brochai là-dessus la pièce demandée par Ligier ; puis, au lieu de la lui envoyer, je la jetai dans un tiroir. Je l'ai brûlée depuis, pour ne pas faire trop de peine à ce bon monsieur Lebrun. C'est là, du moins, le prétexte que je me suis donné à moi-même, pour détruire un ouvrage qui ne valait peut-être pas mieux que le sien.

Que d'autres choses d'ailleurs n'ai-je pas brûlées! J'ai jeté au feu le manuscrit d'un volume de vers intitulé *Plumes blanches et Plumes noires,* j'y ai jeté *les Joueurs de cornemuse,* j'y ai jeté *les Trois Sœurs,* gros roman en prose qui eût fourni la matière de deux ou trois volumes, un volume par sœur. En littérature, brûler, c'est presque sauver. Le feu ne vaut-il pas mieux que l'oubli!

Passons à une autre silhouette.

Comme je me promenais un matin dans la longue galerie de mon éternelle bibliothèque, j'y aperçus une figure qui ne ressemblait à aucune de celles de nos habitués. Un homme aux longs cheveux, à l'expression de visage légèrement rabelaisienne, se promenait comme moi, ne jetant par intervalle aux volumes alignés sur les rayons qu'un regard assez indifférent. Il portait un chapeau mou, et, sous son épais menton, en guise de cravate, une espèce de ficelle. Je ne sais pourquoi cette

figure me préoccupa. J'étais invité pour le jour même à un dîner qu'une société de jeunes gens, amis des lettres, donnait à M. de Balzac, de passage à Marseille.

J'arrivai, je fus présenté au héros de la fête; c'était, vous l'avez compris, mon mystérieux promeneur du matin. Je lui fis mes humbles excuses; car j'avais vu ses portraits, j'aurais dû le reconnaître et mettre à son service toute l'armée de mes livres.

— Soyez sans regrets, me dit-il en riant; il fait un tel soleil dans votre ville, qu'on y a, par moment, besoin d'un abri : d'autres cherchent la lumière dans les bibliothèques; moi, j'y cherche l'ombre.

On dîna. Naturellement on parla des femmes. Ne sont-elles pas le sujet de la conversation dans toutes les réunions où elles ne figurent pas? Et, d'ailleurs, le romancier qui en avait fait tant de portraits savants et variés, ne devait-il pas, par sa seule présence, amener l'entretien sur elles? Je ne vous répéterai pas tout ce qu'on en dit : je vous sais chatouilleuse sur ce point et prompte aux représailles. Je remarquai seulement tout ce qu'il y avait d'idées imprévues, d'aperçus profonds et nouveaux dans cette tête puissante, tout ce qu'il y avait d'éclairs, d'images, d'horizons entr'ouverts dans cette parole qui ne tarissait pas. Il me sembla que l'au-

teur de *la Peau de chagrin* et de tant d'autres beaux livres n'était ni assez connu ni assez loué comme improvisateur éloquent.

Vers onze heures, il me prit sous le bras et m'entraîna avec lui dans une promenade nocturne le long des trottoirs déserts. Je me souviens qu'une lune superbe illuminait les façades des maisons. Chemin faisant, je lui disais mon sentiment sur quelques-uns des héros de ses romans. A propos du père d'Eugénie Grandet, je vins à lui parler d'un certain parent à moi, vieux capitaine de vaisseau en retraite, vieux chevalier de Saint-Louis, qui, à l'âge de soixante ans, venait d'épouser une pauvre fille de vingt ans, et avait déployé à l'occasion de ce mariage un caractère de lésinerie dont je lui racontai quelques traits. Il éclatait de rire dans la rue silencieuse :

— Allez toujours, allez toujours ! me disait-il ; il n'est pas sûr que tout cela ne me serve, un jour, à quelque chose. Je fais comme Molière : je prends mon bien où je le trouve.

Je passai plusieurs années sans revoir cet illustre Balzac. Je ne le revis, détail mémorable ! que le 24 février, en pleine révolution, sur le boulevard des Italiens. J'y passais à grand'peine à travers les débris des

arbres renversés et formant barricade, quand je vis s'avancer du côté de la rue Royale toute une bande de héros qui venaient de saccager et de piller les Tuileries. Défilé tragique et burlesque! La plupart étaient vêtus de costumes dérobés à des vestiaires de théâtre : cuirasses ou pourpoints, casques ou chapeaux à plumes, et ils portaient au bout de leurs piques et de leurs lances artificielles de vrais faisans, de vrais coqs de bruyère, d'authentiques gibiers qu'ils venaient de voler et de se partager dans la basse-cour du palais. Toute cette mascarade, à la lumière du grand jour, faisait à la fois horreur et pitié. A la suite, parmi la foule des curieux, marchait M. de Balzac, un lambeau de velours rouge à la main.

— Quoi! vous ici? lui dis-je avec étonnement.

— Eh, mon Dieu, oui! me répondit-il; le spectacle est assez instructif pour qu'on le contemple et qu'on le suive.

— Et ce morceau de velours?

— C'est un lambeau du trône de Louis-Philippe. J'avais déjà un débris du trône de Charles X. Nous vivons dans un temps qui favorise ce nouveau genre de collection.

Outre les passants plus ou moins célèbres, outre les

grandes figures fugitives qui ne faisaient que traverser ma studieuse demeure, il y avait les visiteurs de tous les jours, les amis arrivant et s'en allant à l'heure accoutumée. De ce nombre était Barthélemy, ce même Barthélemy qui naguère avait fait trembler le monde sous les foudres de sa *Némésis,* et qui maintenant, retiré du combat, vivait dans une retraite mélancolique.

Je crois, ma parole d'honneur! que l'opinion a été bien sévère pour cet homme. Ce qu'il avait fait, je ne veux ni le savoir ni l'en disculper, mais bien d'autres, dans nos malheureux temps, ont eu sur la conscience des péchés du même genre, qui ont pu continuer à marcher la tête haute au milieu de l'indulgence universelle. Si jamais bouc émissaire a payé pour tous les autres, c'est bien ce pauvre Barthélemy. Il est vrai que celui-là avait égratigné tant d'épidermes, froissé tant d'amours-propres sur son chemin, qu'il devait s'attendre à toutes les rancunes, à tous les ressentiments le jour où les blessés auraient l'occasion de la revanche.

Quoi qu'il en soit, cet homme terrible était devenu l'être le plus débonnaire, le plus pacifique, le plus serviable. Il menait chaque matin à l'école, en la tenant par la main, une petite fille de huit ou dix ans. Arrivé sur le seuil du pensionnat, il lui faisait mille recom-

mandations de prudence et de sagesse, puis revenait la prendre, le soir, toujours avec la même sollicitude. Il n'eût pas fait autrement pour sa propre fille. Cette fillette n'était cependant que l'enfant d'une de ses sœurs. Je corrigeais, en ce temps-là, les épreuves de mon poëme de *Milianah :* il voulut m'épargner cette peine : il fit la chasse aux coquilles avec une vigilance qu'aucun *prote* n'eût déployée. Si, par intervalle, un vers lui semblait mal venu, il prenait pour m'en faire la remarque toute sorte de timides circonlocutions. Un jour, cette besogne achevée, il était parti pour la campagne. A peine arrivé, il se souvint d'une construction qui lui parut douteuse. Que fit-il? Il revint subitement me communiquer son inquiétude. Il avait fait quatre lieues à pied pour revoir un vers dont, après tout, j'étais seul responsable.

J'ai revu Barthélemy peu de temps après la grande élection où les noms de Lamartine, de Cavaignac et de Louis-Napoléon se sont présentés au suffrage populaire pour la présidence de la République. Il m'a conté une assez curieuse histoire.

Barthélemy, dans cette élection, penchait naturellement pour Lamartine. — Les deux poëtes, réconciliés depuis longtemps de leur querelle poétique d'autrefois,

vivaient maintenant les meilleurs amis du monde. Barthélemy avait donc composé, pour la faire placarder sur tous les murs de Paris, une pièce de vers dans laquelle il passait en revue les divers titres de son illustre ami au suffrage populaire. Faisant allusion à cette formidable lutte que le poëte citoyen soutint sur la place de l'Hôtel-de-Ville contre l'invasion de la populace, il disait :

Pendant trois jours cruels et trois nuits non meilleures,
C'est le Boissy d'Anglas de soixante et dix heures.

Avant de faire afficher sa pièce, il voulut la soumettre au candidat qu'elle intéressait. Il va chez Lamartine, il met le poëme sous ses yeux. Arrivé aux vers que je viens de transcrire, Lamartine se gratte l'oreille.

— Voilà deux vers, dit-il, qui ne se ressemblent guère; le second est superbe; que pensez-vous du premier?

— Je pense comme vous, dit Barthélemy, qu'il est détestable, mais je m'y suis en vain cassé la tête, je n'ai pu trouver autre chose ; si vous veniez à mon secours ?

Alors, Lamartine leva les yeux, regarda quelques instants le plafond, puis proposa le vers suivant :

Le sein nu, cuirassé d'armes supérieures,
C'est le Boissy d'Anglas de soixante-dix heures.

— A merveille ! fit Barthélemy.

— Non, dit Lamartine, il y a mieux que cela ; mettez :

Le sein nu, cuirassé d'armes intérieures.

— Bravo ! s'écria Barthélemy ; vous m'avez fait le plus beau de mes vers. Et c'est ainsi que la chose fut imprimée.

De Barthélemy à Méry, la transition n'est pas difficile. Je n'en abuserai pas pour vous parler trop longtemps de lui. Vous l'avez connu ; il a, un soir, à votre piano, chanté de sa voix édentée, quelques airs de cette *Sémiramis* qu'il savait, disait-il, par cœur de la première à la dernière note. Vous savez qu'il affichait la double prétention d'être frileux comme un habitant des régions équatoriales, et non moins improvisateur que M. de Pradel en personne. Vous savez aussi que, joueur autant que poëte, il avait l'habitude, quand il rentrait du cercle au point du jour, après un lansquenet trop prolongé, de s'arrêter sous sa propre fenêtre, de s'y faire une voix de crieur de nuit et de crier : « Il est minuit ! » afin de donner le change à sa femme qui comptait les heures dans la solitude.

Vers 1845, il était venu, de Paris à Marseille, passer quelques semaines, non auprès de sa patiente épouse, mais auprès de cette lady G..., aux pieds de laquelle il brûlait un encens que j'ai toujours soupçonné d'être parfaitement platonique. Il payait, en vers de toutes les mesures, quelques œillades d'un œil merveilleusement beau, je l'avoue. L'idole habitait alors cette *Villa de la Méditerranée* qui penchait ses bois de pins sur la vague et dominait un paysage favorable à l'inspiration.

La belle Anglaise avait, un soir, réuni à sa table un certain nombre d'admirateurs, parmi lesquels figuraient Théophile Gautier et Noël Parfait, de retour tous les deux d'un voyage en Algérie. Tous les convives étaient censés appartenir plus ou moins au monde littéraire. Lady G... ne manqua pas une occasion aussi belle de parler de son album et de demander à chacun son tribut. — Je ne vous ai pas dit que j'étais du nombre des convives, mais vous l'avez deviné. — Donc, après le dessert, on alla fumer un cigare sur la terrasse et demander aux étoiles l'inspiration nécessaire. Je fis mon quatrain sans trop de peine; après quoi, je sentis ma manche tirée successivement par trois ou quatre solliciteurs qui trouvaient la muse rebelle. Il me serait si facile, disaient-ils, de les tirer chacun d'embarras.

J'étais bon enfant, je m'en chargeai. Nous rentrâmes au salon, et tous, processionnellement, Méry en tête, nous vînmes déposer notre hommage sur les larges feuilles de vélin de l'opulent volume. J'ai dit tous, je me trompe; il n'y eut que Théophile Gautier qui resta en arrière et s'en tira comme il put. Il était trop poëte, celui-là, pour se contenter de la première banalité venue; il cherchait une perle, et les perles sont rares. Ce qu'il y a de charmant, c'est que ce cher Gautier, qui est la bonhomie en personne, ne s'était pas douté du stratagème. Peu de temps après, rendant compte dans *la Presse*, de son voyage, il faisait allusion à cette soirée, et disait naïvement de Marseille que tous les enfants de cette ville naissaient avec le don de poésie.

Ceci me remet en mémoire une aventure par laquelle je demande à terminer aujourd'hui la série.

J'avais en ce temps-là deux amis qui passaient pour deux espèces de beaux esprits. Nous les appellerons, s'il vous plaît, Pierre et Paul. Pierre vint un jour me relancer dans ma solitude :

— Je me suis sottement chargé, me dit-il, d'une besogne dont je ne viens pas à bout. Paul m'a demandé de lui faire quelques vers qu'il veut lire au mariage de la fille de M. P..., personnage important dont il voudrait ga-

gner les bonnes grâces. J'ai cherché, je n'ai rien trouvé. Vous me rendriez un grand service, si vous vouliez vous acquitter vous-même de la tâche; une vingtaine de vers suffiraient, je pense; seulement vous auriez la bonté de n'en rien dire à Paul.

— Soyez tranquille, lui dis-je ; et, le lendemain, Pierre recevait l'épithalame demandé. Quelques jours se passent et je rencontre Paul. Il vient à moi d'un air satisfait :

— J'ai fait quelques vers, me dit-il, et serais bien aise de vous les montrer.

Il me les montre.

— Comment trouvez-vous cela? me demande-t-il.

— Mais, mais... lui dis-je avec un certain embarras, je trouve cela... très-bien !

— Eh bien, reprend-il, votre réponse m'enchante; quant à moi, je n'en étais pas très-content.

— Vous êtes difficile.

— Non pas; mais il me semble que j'aurais pu faire mieux. Ce qui me console, c'est que la chose ne m'a pas coûté grand'peine.

— Je le crois, lui dis-je; on y sent toute cette merveilleuse facilité qui vous distingue.

Il me quitta et courut montrer à d'autres son petit chef-d'œuvre.

Telles sont, madame, quelques-unes des principales figures qui traversaient de temps en temps ma bibliothèque. Je ne vous dis rien de la plus aimable. Vous y êtes venue vous-même, un jour de printemps, suivie d'un bel enfant qui jouait à la balle dans la galerie. Vous souvient-il de sa terreur, quand, d'un coup de cette balle, il eut brisé la glace qui couvrait un magnifique plan de Marseille, vaste travail en relief où toutes les rues, toutes les maisons étaient fidèlement reproduites? Je vois encore son air penaud devant la catastrophe; j'entends encore le beau discours que vous lui fîtes, ce discours qui commença par une réprimande et qui finit par un baiser.

LETTRE XVI

Il paraît, ma chère amie, que je ne me suis pas très-clairement expliqué, à propos du Marseillais Méry, sur cette *frilosité* qui a été un des traits particuliers de sa légende. « Était-elle réelle ou feinte? » me demandez-vous. J'incline à croire qu'elle était plus feinte que réelle. Vous allez en juger.

En 1843, à la fin de février, nous étions venus ensemble à Paris, et nous avions pris un logement en commun, à l'hôtel d'*Europe*, rue Le Peletier, non loin du boulevard. Il se disposait, un matin, à sortir, vers huit heures, par un temps brumeux, quand je m'aperçus que son vêtement était des plus légers ; une simple redingote, boutonnée jusqu'au menton, et pas de gilet.

Moi qui souvent l'avais vu s'envelopper d'un manteau en plein midi et en plein été, cela m'étonna :

— Vous avez sans doute une distraction, lui dis-je ; il fait froid, ce matin, mettez votre manteau.

— Non, me répondit-il, les manteaux ne garantissent que du chaud.

— Mettez au moins un gilet.

— Je n'ai pas de gilet ; du moins, je n'en ai qu'un pour aller le soir dans le monde, et celui-là d'une étoffe si légère, qu'il ne garantit de rien.

— J'en ai peut-être deux dans mon armoire, permettez-moi de vous en offrir un.

— Merci, je ne veux pas prendre une mauvaise habitude.

Et il sortit, courant vers le bureau de la Grand'Poste, rue Jean-Jacques-Rousseau. — Car un autre de ses paradoxes était que, quand on tient à recevoir ses lettres, il faut se les faire adresser poste restante et aller les y chercher soi-même. Les autres lettres ne parviennent jamais.

Le même jour, comme j'entrais vers midi dans un restaurant du boulevard, passage de l'Opéra, je vis mon Méry déjeunant à une table, et ayant devant lui une de ces bouteilles de vin précieux que le garçon

vous sert dûment couchées dans un berceau de paille.

— Que buvez-vous là? lui demandai-je.

— Un gilet!... me répondit-il; j'aime mieux les boire.

Puisque j'en suis au chapitre de notre communauté de gîte à Paris, laissez-moi vous conter deux souvenirs qui s'y rattachent.

Un soir, nous étions allés au Théâtre-Français voir jouer *les Burgraves,* qui en étaient à leurs premières représentations et rencontraient quelques difficultés sur leur chemin. La pièce était commencée quand nous arrivâmes, et nous traversions un couloir, à la recherche de deux places, quand nous nous trouvâmes face à face avec un personnage que je n'avais jamais vu, mais qui, aux salutations profondes et aux paroles admiratives que lui adressait Méry, était évidemment Victor Hugo en personne. Quelques-uns de ces stupides sifflets qui signalèrent l'œuvre nouvelle se faisaient entendre à ce moment-là. Ma présentation au maître ne pouvait avoir lieu sous de plus fâcheux auspices. Méry la fit cependant, et, pour amener peut-être une heureuse diversion, il ajouta que j'arrivais, le soir même, de Marseille, uniquement pour assister à la représentation du chef-d'œuvre. Le grand poëte me ten-

dit la main et m'invita à dejeuner pour le jour suivant. La bonne fortune était si grande que je fus bien tenté d'accepter; je n'osai pourtant pas; il me sembla que je n'avais pas le droit de bénéficier d'une faveur que je devais probablement à l'intervention de mon ami. Je refusai, donnant pour prétexte que je repartais le lendemain : ce qui, par parenthèse, me rendait involontairement, mais fort à propos, complice du mensonge. Après tout, était-ce bien un mensonge ? Si je n'étais pas venu à Paris tout exprès pour voir *les Burgraves,* j'en étais du moins bien capable.

Voici maintenant ma seconde histoire, qui se rattache, celle-ci, à la pièce dont le camp des « classiques » se fit une arme contre ces mêmes *Burgraves.* Je parle de la *Lucrèce* de Ponsard.

Vous savez tout le bruit qui se fit par anticipation au sujet de cette œuvre d'un poëte inconnu qui arrivait à peine de sa province. Autant elle était prônée, glorifiée, exaltée d'avance par les uns, autant les autres la dénigraient, la persiflaient, la condamnaient préventivement. Méry était de ceux-ci.

Un soir, déjà couché, je commençais à m'endormir, quand je l'entendis rentrer. Comme il passait par ma chambre, — il avait à la traverser pour gagner la

sienne, — je fis un de ces mouvements qui signifient : « Ne vous gênez pas, vous pouvez parler. »

— Je reviens, me dit-il, d'une soirée chez madame de Girardin; je m'y suis mis sur les bras une singulière besogne : figurez-vous qu'il faut que je porte demain matin à *la Presse* le premier acte de la *Lucrèce* de Ponsard.

— Qu'entendez-vous par là? lui dis-je.

— Que je me suis engagé à improviser un acte qui sera donné à titre de primeur de cette fameuse pièce.

Je lui fis là-dessus quelques observations tendant à le détourner d'une malice qui pouvait ne pas être du goût de tout le monde. Il ne voulut rien entendre. Il se mit au travail, et, le matin venu, il avait écrit, sinon un acte tout entier, du moins deux ou trois scènes où la couleur locale ne faisait pas défaut; *vestales, flamines, augures,* y jetaient de la poudre aux yeux des gens qui se contentent de peu. Il me lut ses vers, je les trouvai charmants; ils étaient, en effet, d'une certaine grâce superficielle; mais, quand il arriva, sa copie en main, dans les bureaux de *la Presse,* la réflexion avait eu le temps de se produire : mille objections, du genre de celles que je lui avais soumises moi-même, lui firent comprendre que la nuit avait porté conseil, et que *la*

Presse refusait maintenant de se prêter à la plaisanterie. Les vers parurent cependant le lendemain, et plusieurs des meilleurs juges, Charles Nodier entre autres, en conçurent l'opinion la plus favorable au véritable auteur de *Lucrèce*. Méry, sans s'en douter, avait servi la cause de Ponsard. Ce qui n'empêcha pas les amis de Ponsard, le tour une fois connu, d'en témoigner à Méry plus de ressentiment que de reconnaissance.

Je laisse là mon compagnon de chambre, et j'en viens à l'événement de 1843, à ce succès de *Lucrèce* que ne purent empêcher ni les bouffonneries ni les cabales. Ce qu'il y eut de particulier dans ce triomphe, c'est qu'il fut fait par les classiques, qui n'avaient, ce me semble, guère plus de raisons pour le favoriser que pour le combattre. Il est certain que le jeune poëte dauphinois ne s'était pas dit : « Je vais écrire une tragédie conforme aux traditions. » Il avait fait une œuvre indécise ou impartiale, comme vous voudrez, qui n'était ni classique ni romantique, quelque chose d'approprié à son talent et à son tempérament. La fortune fit le reste. Heureux les poëtes dont un parti s'empare comme d'un drapeau ! Ils passent tout de suite à la tête du régiment.

Le succès fut immense. On sentait courir dans la salle ce vent de la faveur publique qui annonce les

grandes victoires. Tel vers, telle tirade qui, sous une autre impression, auraient pu être sifflés, étaient applaudis à outrance. Il y a toujours un peu de démence et de frénésie dans les explosions de l'enthousiasme populaire. On sent que le jugement porté par la foule n'est pas très-sûr; on laisse au lendemain le soin de le reviser. Je ne fais ici, bien entendu, aucune allusion à l'œuvre de Ponsard, pour laquelle je professe une grande estime.

Pendant un entr'acte, au milieu de cette foule, aux yeux ardents, aux gestes désordonnés, qui s'entassait au foyer, qui se pressait dans les couloirs où elle échangeait les opinions les plus contradictoires, je fis la rencontre d'un personnage à qui ses fonctions donnaient une grande influence sur les théâtres de Paris. Nous le nommerons, si vous voulez, M. Louis. Je l'avais vu mainte fois dans un salon de la rive gauche, et j'avais reçu de lui des témoignages de sympathie. Du plus loin qu'il m'aperçut, ce soir-là, il vint à moi, et, à la joie qui rayonnait dans toute sa personne, je reconnus un classique.

— Eh bien, me dit-il, quel succès! Dites-moi, jeune homme, cela ne vous donne-t-il pas quelque envie de vous essayer dans le genre tragique? Un homme était

hier inconnu, le voilà ce soir illustre, le voilà glorieux. Pour peu que cette ambition vous prenne, laissez-moi me dire tout à votre service. Faites donc une pièce, apportez-la-moi, et, comme je ne puis douter qu'elle n'ait une valeur quelconque, je m'engage à lui trouver un théâtre. Me promettez-vous d'y songer?

— Je ne promets rien, lui répondis-je; je pars demain pour ma province, ne sachant pas trop ce que je vais y faire. Comptez seulement que, si ma pensée se tourne vers le théâtre, je ne rechercherai pas d'autre appui que le vôtre.

Et là-dessus nous nous quittâmes.

LETTRE XVII

Un ou deux mois après, je ne pensais plus ni à *Lucrèce,* ni à Ponsard, ni à M. Louis. Je me promenais, un soir, au bord de la mer, laissant errer mes yeux du bleu de l'eau au bleu du ciel, quand une idée soudaine me traversa l'esprit : faire une tragédie! J'avais lu la veille dans une biographie d'Eschyle comme quoi, sur ses vieux jours, il fut vaincu dans les fêtes de Bacchus par son jeune rival Sophocle. Il n'en fallut pas davantage.

Je rentrai chez moi avec l'empressement d'un homme qui ne veut pas laisser à sa pensée le temps de s'évaporer en plein air, j'allumai une bougie, et, m'asseyant entre ma cheminée et ma fenêtre, je me mis à écrire sur mes genoux le scénario de ma tragédie. J'étais là,

plongé dans cette besogne, quand je vis une grande clarté pâle pénétrer dans ma chambre par la croisée. J'eus un frisson : quel pouvait être ce phénomène? C'était tout simplement le jour qui reparaissait. Je m'étais tellement absorbé dans mon travail, que j'avais perdu toute notion de temps, et qu'il m'eût été tout à fait impossible de dire si j'étais là depuis un quart d'heure ou depuis un siècle. Cela me sembla de bon augure. L'infini ne m'avait jamais englouti à de pareilles profondeurs. Du reste, le canevas de mon poëme était entièrement terminé. J'en avais non-seulement fixé les grandes lignes, mais encore arrêté toutes les scènes, et pour ainsi dire écrit le mot à mot, et je pouvais, comme Racine en pareil cas, dire : « Ma pièce est faite, il ne me reste plus que les vers à écrire. » A ce moment-là je m'arrêtai; je me dis que, avant de reprendre la plume, j'avais besoin de faire quelques lectures préalables, de revoir les chefs-d'œuvre des classiques grecs, en un mot, de faire ma palette, comme disent les peintres. La résolution était bonne, mais comment la tenir? — Je crois à la liberté de l'homme en toute chose, je me crois libre d'accomplir une bonne action ou de commettre un crime, mais je ne le suis pas de faire des vers ou de n'en pas faire. Il

y a là quelque chose de surnaturel, une sorte de possession dont tous les exorcismes du monde ne sauraient venir à bout.

Il se trouva donc qu'au moment où je prenais le chemin de la Bibliothèque pour aller y chercher les matériaux de mes lectures, j'étais déjà en train de versifier mon dialogue, de sorte qu'il me fallut remonter en hâte dans ma petite chambre pour ne rien laisser perdre du flot débordant.

Le lendemain soir, j'avais écrit mon premier acte. Le second le suivit de près, et, au bout de douze jours, il ne me restait plus qu'à jeter ma plume en m'étirant les bras.

Je me souvins alors de M. Louis; le malheur fut que j'y songeai trop tôt : il eût été au moins prudent de laisser s'écouler sinon sept ans, — c'était, disait-on, ce qu'avait mis Ponsard à écrire *Lucrèce,* — au moins sept mois. Venez dire à un homme : « Vous m'avez demandé une tragédie; la voici : je l'ai faite hier soir avant de me coucher! » C'était provoquer volontairement la défiance, surtout chez un classique. C'est pourtant à peu près ce que je fis.

J'envoyai mon œuvre; mais, si j'avais improvisé ma tragédie, mon protecteur, lui, n'improvisa pas sa

réponse. Un mois, deux mois s'écoulèrent, toujours même silence. J'en vins à me demander si mon manuscrit n'avait pas, par hasard, voyagé dans une caisse de patates. Je reçus, enfin, un jour, un billet dont voici la substance :

« Vous êtes un homme de trop d'esprit pour qu'on hésite à vous dire la vérité : vous vous êtes trompé en croyant faire une œuvre dramatique. Vous prendrez votre revanche quand vous voudrez et me trouverez toujours prêt à vous servir de toute mon influence. »

Quand cette lettre arriva, Dieu sait si je songeais à prendre une revanche : ma mère était depuis quelques jours gravement malade, elle pouvait nous être enlevée d'un moment à l'autre, et dans de pareilles circonstances l'homme apprécie à leur véritable valeur les choses de l'ambition et de la vanité. Je répondis immédiatement à M. Louis :

« Pardonnez-moi de vous avoir dérobé une heure de votre temps. Je n'ai plus aujourd'hui qu'un service à réclamer de vous, c'est de vouloir bien brûler ma pièce de la première à la dernière page. Je tiens à ce qu'il ne reste aucune trace d'un travail où j'ai pris, paraît-il, l'égarement pour l'inspiration. »

Plusieurs mois se passèrent, ma mère était rétablie;

je ne songeais pas plus à ma tragédie que si elle n'eût jamais existé, quand, longeant un trottoir, je me trouvai nez à nez avec l'aimable avocat parisien Flayol, neveu de mon voisin le grand vicaire dont je crois vous avoir dit un mot.

— Quoi! vous ici? lui dis-je en lui prenant les mains.

— Moi-même, débarqué de ce matin. Une grosse affaire de procédure m'amène. Je n'attendais qu'un premier moment de loisir pour aller vous dire bonjour, et vous offrir, en outre, un compliment fort sincère.

— Un compliment de quoi?

— Ne faites pas le mystérieux; vous savez bien qu'il s'agit d'une tragédie. Elle nous a été lue dans un salon que vous connaissez par M. Louis, votre ami et le nôtre.

— Quand vous l'a-t-il lue?

— Mais, s'il m'en souvient bien, il y a une quinzaine de jours.

— Ah! c'est trop fort! m'écriai-je avec colère; je vous quitte pour aller lui écrire.

Et je le laissai dans l'attitude d'un homme qui craint d'avoir commis quelque sottise.

Ce que je demandais cette fois, ce n'était plus qu'on détruisît le manuscrit, c'était qu'on me le renvoyât immédiatement. Je ne confiais plus à d'autres mains que les miennes le soin de le jeter au feu.

Cette seconde lettre ne fut pas plus heureuse que la première. J'en étais là, pestant de loin contre les protecteurs, songeant à prendre la diligence pour aller ressaisir moi-même mon manuscrit, quand le poëte Barthélemy, de cet air indolent et mélancolique qui était le sien, entra chez moi pour me dire adieu : il partait pour Paris et venait me demander si je n'avais pas, par hasard, une commission à lui confier.

— Une commission, je crois bien! lui dis-je.

Et je lui contai toute mon histoire.

— Soyez tranquille, me répondit-il; d'ici à quinze jours, la brebis égarée sera rentrée au bercail.

J'ai su depuis ce qui s'était passé. Arrivé à Paris, Barthélemy s'était présenté dans les bureaux de M. Louis; il avait, de la part de l'auteur, poliment réclamé le manuscrit; on lui avait fait répondre par l'intermédiaire d'un commis qu'on le rechercherait et qu'on le lui rendrait la semaine suivante. La semaine suivante, il était revenu; il avait vu, cette fois, M. Louis en personne; mais le fonctionnaire affairé n'avait pu lui

donner qu'une courte audience, et lui avait demandé un nouveau délai pour continuer ses recherches. Barthélemy alors se nomma, pensant que ce nom, qui en avait fait trembler bien d'autres, pourrait avoir quelque effet. M. Louis se contenta de se confondre en excuses, mais Barthélemy n'était pas homme à se payer de cette monnaie-là ; il tira gravement de sa poche deux pistolets qu'il déposa sur une table :

— Vous allez prendre, dit-il, un de vos commis pour témoin, j'en prendrai un autre, et nous en finirons avec cette affaire.

Le manuscrit fut immédiatement retrouvé.

LETTRE XVIII

Dans les premiers jours de 1847, le plus aimable, le plus charmant, le plus spirituel, le plus attrayant des vovageurs était arrivé à Marseille, ou plutôt il y était revenu, ce qui valait mieux : la sympathie et l'amitié se trouvant toutes faites.

Qui n'a pas connu Dumas fils à vingt ans ne sait pas ce que peuvent être les qualités les plus séduisantes de la jeunesse ; s'il a fait des victimes en ce temps-là, je n'en veux rien savoir, mais je crois que le Père éternel leur aura pardonné, car la séduction était vraiment trop forte. Toutes les facultés qui, plus tard, se sont produites chez lui avec tant d'éclat s'y faisaient dès lors pressentir. Ce n'était pas encore les fruits, c'était la plus précoce et la plus riche des floraisons.

Dans ce gamin de génie, dans ce glorieux héritier d'un nom illustre, il y avait déjà un poëte, un philosophe, un moraliste, et par-dessus tout un causeur étincelant. Il avait des mots qui partaient comme d'éblouissantes fusées ; il avait des pensées qui ouvraient sur le monde moral les horizons les plus inattendus. Je ne dis rien de sa personne, une vraie figure de héros de roman, comme en rêve toute jeune femme penchée à son balcon.

Dès la première fois que je le vis, je fus pris par sa gaieté, comme il le fut un peu, je crois, par ma mélancolie. Non pas qu'il n'eût ses heures de tristesse, ni que je n'eusse mes heures de folie ; mais à nous deux nous formions le plus parfait des contrastes, et c'est de là, dit-on, que naissent les durables amitiés.

Que de causeries au coin du feu! que de promenades sous les beaux soleils d'hiver! que de dîners en tête-à-tête dans les cabarets économiques de la banlieue! Quoique plus âgé que lui de dix à douze ans, je n'étais guère moins enfant. Nous avions contracté cette manie de ne nous parler qu'en vers.

— Si vous voulez, ami, nous irons au musée
Distraire d'un roman notre âme *inamusée*,

me disait-il un jour en m'abordant (vous savez que la

bibliothèque fait partie du musée et qu'elle en porte le nom.

Une autre fois, c'était moi qui l'accostais à la promenade par un distique du genre de celui-ci :

— Cette température a quelque chose en elle
Qui me produit l'effet d'un gilet de flanelle.

Vous voyez que ce n'était pas précisément la note triste qui dominait dans le dialogue des deux bergers.

Il vint un jour et me dit :

— Mon père est à la veille d'ouvrir un théâtre qui s'appellera le *Théâtre-Historique:* ne voudriez-vous pas faire quelque chose pour lui?

— Non, lui répondis-je, pour rien au monde!

— Eh quoi! reprit-il, n'avez-vous jamais songé à écrire une pièce?

— J'y ai songé une fois, mais j'ai bien juré qu'on ne m'y reprendrait plus.

— Expliquez-vous.

Je lui contai l'histoire.

— Maintenant, me dit-il, montrez-moi votre pièce.

— Je l'ai brûlée.

— Alors, vous en avez une copie.

— Pourquoi?

— Parce qu'on ne brûle jamais tout à fait ces choses-là.

— Tenez, lui dis-je, je crois bien que cette maudite pièce qui a failli causer la mort d'un homme est là, au fin fond de ce tiroir, mais j'ai juré de ne jamais le rouvrir et je compte bien me tenir parole.

— Eh bien, me dit-il, tenez votre serment et donnez-moi la clef.

Il ouvrit le tiroir, il en exhuma l'horrible manuscrit, et, sans plus tarder, en commença silencieusement la lecture. Il était installé dans un fauteuil, à droite de la cheminée; j'étais assis en face, et, les yeux fixés sur son visage, j'épiais les impressions que mon œuvre pouvait produire en lui; rien n'apparaissait sous son masque de sphinx. Pendant plus d'une heure, les yeux baissés, il lut, sans autre mouvement que celui de la main qui tourne les pages. J'étais consterné. Un tel silence ne pouvait être que de mauvais augure. Tout à coup, se levant de toute sa taille, il roula le manuscrit, le rhabilla de son enveloppe et le mit sous son bras.

— Adieu, me dit-il, je pars ce soir même pour Paris; je porte cela à mon père. C'est lui qui va être content.

Il partit, et dix jours s'étaient à peine écoulés, — il fallait alors dix jours au courrier pour aller à Paris et en revenir, — que je reçus la lettre suivante, dont le

texte, vous le comprendrez, est resté gravé dans ma mémoire :

« Mon cher ami,

» Alexandre m'a apporté une œuvre tout à fait charmante. Venez immédiatement à Paris. Votre pièce va être mise en répétition. Je vous garantis le succès, cinquante représentations au bas mot.

« A vous,

» DUMAS. »

Je n'ai pas l'âme noire, j'aurais pourtant donné quelque chose pour tenir M. Louis, et lui mettre cette lettre sous les yeux.

Huit jours après, j'arrivais à Paris, et j'acceptais bravement l'hospitalité de Dumas fils, qui voulait bien exiger que je vinsse partager l'appartement qu'il occupait rue Neuve-de-Luxembourg. Je passai auprès de lui quelques semaines charmantes. Il faisait chaque jour une invention nouvelle pour m'égayer, pour me distraire des obstacles que je pressentais déjà dans la mise en répétition de ma pièce.

Entre autres talents, il avait celui d'exécuter ma caricature d'un trait de plume. Soit debout, soit assis ou en

buste, elle était toujours admirablement réussie. Un jour que j'étais sorti, il en fit une d'un format colossal, qu'il eut soin de coller avec quatre pains à cacheter sur la glace de la cheminée du salon, juste en face de la porte d'entrée. J'étais là représenté de pied en cap avec mon air le plus élégiaque et le plus tragique, l'air d'un poëte qui médite sur les vicissitudes de la carrière dramatique. Ce chef-d'œuvre était une surprise qu'il ménageait à mon retour. Ce ne fut pas moi qui en eus la primeur. Pendant ma promenade, un visiteur illustre, Lamartine, vint me demander. Le concierge, naturellement, répondit que j'y étais ; il monta, il poussa la porte, que Dumas, sortant après moi, avait oublié de refermer, et se trouva tout de suite en face de cette immense drôlerie. Quelle figure fit-il? je n'en sais rien. Le fait est qu'en rentrant, quelques instants après, je trouvai sur le marbre de la cheminée, au-dessous de mon image, la carte du grand poëte avec ces quatre vers écrits au crayon :

Le portrait n'a rien de banal;
J'en ris un peu, tant il est triste.
Quel est ici l'original?
Est-ce le modèle ou l'artiste?

C'est du Lamartine familier; ceux qui ne le con-

naissent que par les *Méditations* ou les *Harmonies* ne le connaissent pas tout entier. Du reste, quand il dit :

— J'en ris un peu, — je crois qu'il se vante : c'est peut-être le seul homme que je n'aie jamais vu rire.

J'avais été l'hôte du fils, je fus celui du père. Sous prétexte de causer tranquillement avec moi de projets et de combinaisons littéraires, le grand Dumas m'invita un jour à venir le trouver à la campagne. Il habitait alors à Saint-Germain, non loin de la forêt, un pavillon provisoire, en face de ce fameux château de *Monte-Cristo* qu'il se faisait bâtir, et de cette tour dont chaque pierre devait porter le titre d'un de ses ouvrages. J'arrivai le soir; il vivait là absolument seul : il me fit l'accueil le plus empressé, m'installa dans une chambre d'une élégance toute féminine où se voyait, entre autres merveilles, un portrait de femme admirable, pastel du peintre Giraud; je m'endormis dans un parfum de patchouli, et je fis un long rêve des *Mille et une Nuits*.

Le lendemain, comme mon esprit flottait entre le sommeil et la veille, je vis entrer dans ma chambre un petit nègre vêtu de velours. C'était, je crois, celui que son maître appelait *Fleur de benjoin*.

— M. Dumas, me dit-il, demande ce que monsieur désire manger à son déjeuner.

— Parbleu! lui dis-je, va dire à M. Dumas que cela m'est bien égal.

Il reparut un instant après.

— M. Dumas, dit-il, devant faire la cuisine lui-même, demande que monsieur donne le menu, sinon monsieur pourrait croire que M. Dumas a fait les seuls plats qu'il sache faire.

Je ris beaucoup de cette prétention d'un homme illustre qui, rival de Shakspeare, voulait être aussi l'émule de Carême, et je donnai au hasard deux ou trois noms de plats que le jeune messager courut porter au maître.

Je ne tardai pas, d'ailleurs, à le rejoindre moi-même. Je le trouvai établi dans sa cuisine, en face d'une grande table de chêne, et tenant en main les instruments du métier, vêtu d'un pantalon de velours noir, en bras de chemise, la chevelure ébouriffée. Quelle admirable figure c'eût été pour le pinceau d'un des maîtres de l'école flamande! Je ne vois que Rembrandt qui eût été digne de la peindre.

Tout en cassant ses œufs et en troussant son poulet, il se mit à me parler d'art; il m'en parla avec cette

nouveauté et cette hardiesse de vues qui lui étaient propres. Les chefs-d'œuvre consacrés ne lui en imposaient pas toujours. S'il cognait et faisait chanceler sur son passage les gloires les mieux assises, c'était tant pis pour elles. Figurez-vous qu'il en vint, dans le courant de l'entretien, à me dire cette parole : « J'ai envie de refaire *le Cid!* » Puis, après un silence : « Pourquoi ne referiez-vous pas *Phèdre?* » Cette fois-ci, comme bien vous pensez, je me récriai : mais non, il me démontra qu'il y avait encore, soit dans la légende espagnole, soit dans le drame d'Euripide, de quoi rajeunir, transformer et renouveler les deux chefs-d'œuvre de notre théâtre classique. Telle était la verve de ce diable d'homme que je me sentis presque persuadé. Au sortir de là, je courus prendre le volume d'Euripide, et, ma foi!... Achevez si vous l'osez.

Je menais là une vie de bienheureux, sans souci, ne songeant à rien, pas même à ma tragédie. Quand, par hasard, je m'éveillais la nuit, ma rêverie était bercée par un bruit léger, continu, monotone, qui s'arrêtait par intervalle et recommençait de plus belle. La première fois que je l'entendis, ce bruit m'intrigua. C'était tout bonnement celui de la plume du grand romancier qui habitait la chambre voisine. Il écrivait en ce temps-

là un de ses deux chefs-d'œuvre, les *Mousquetaires* ou *Monte-Cristo*, je ne sais lequel. Réveillé toutes les nuits, vers deux heures du matin, par une douleur à l'estomac, il n'était pas homme à perdre son temps. Pour utiliser les heures de la souffrance, il se levait, il prenait la plume, cette plume infatigable, et, par intervalle, de sa grande voix de bonhomme poussait dans la nuit un bruyant éclat de rire : il venait d'écrire, au courant du dialogue, quelque chose de spirituel, et il était le premier à s'en amuser. Quelle bonne et naïve et robuste nature que la sienne!

Le jour venu, je le voyais quelquefois, à travers mes vitres, se promener dans son jardin, la tête nue, la chemise entr'ouverte sur la poitrine. La neige de février tombait à flocons, la bise soufflait, peu importe ; il allait et venait, songeant à son œuvre, entrant par intervalle dans un des deux petits pavillons qui s'élevaient au bout du jardin, l'un contenant sa bibliothèque, l'autre une collection de singes qu'il appelait l'Académie française. Étaient-ils quarante? je n'en sais rien ; je sais seulement qu'un de ces quadrumanes s'appelait Raynouard, l'autre Kératry ; celui-là Étienne, celui-ci Jouy, ou Tissot, etc. Après quoi, il rentrait dans sa chambre et se remettait au travail, laissant les flocons de neige

fondre dans ses cheveux crépus et sur ses épaules puissantes. Parlez-moi de ces hommes-là!

Quelques jours après l'avoir quitté à la campagne, je le rencontrai un matin, à la ville.

— Où allez-vous de ce pas? me cria-t-il d'un trottoir à l'autre.

Et, sans attendre ma réponse :

— Vous venez sans doute aux funérailles de mademoiselle Mars que nous enterrons ce matin?

— Moi! répondis-je; à quel titre?

— A titre d'auteur dramatique.

— Je le suis si peu!

— Peu ou prou, cela n'y fait rien, venez toujours; cela vous portera bonheur; on ne se frotte pas vainement à la gloire.

Il me prit par le bras, et nous allâmes. Arrivés sous le péristyle de la Madeleine, nous rencontrâmes Victor Hugo. C'était la seconde fois que je le voyais. Le cortége se formait et se mettait en marche. Hugo, Dumas et moi chétif, nous nous trouvâmes réunis sur la même ligne, de la Madeleine au Père-Lachaise; les deux trottoirs des boulevards étaient encombrés de cette foule énorme qu'attirent, à Paris, toutes les funérailles illustres; à gauche et à droite, des milliers de curieux

qui se désignaient les uns aux autres, qui se montraient du doigt les grandes figures du défilé : « Voilà Dumas! voilà Dumas! » disait-on de toutes parts, et je n'entendais jamais dire : « Voilà Hugo! » A la hauteur de la rue Laffitte, Hugo se dissimula, fendit la foule et remonta la rue déserte. Si je vous conte ce fait, c'est qu'il prouve à quel point la popularité de Dumas était grande à cette époque. Hugo n'avait encore rien fait pour la conquérir, rien que des chefs-d'œuvre; aussi son nom représentait-il bien plus un pur génie qu'une de ces figures que l'on se montre du doigt dans la rue.

Me voilà bien loin, n'est-ce pas? de ma tragédie. Pas si loin pourtant que j'en ai l'air. Au retour du Père-Lachaise, Dumas eut à ce sujet un entretien avec moi : Il n'était pas l'unique directeur du *Théâtre-Historique;* il avait, dans l'entreprise, un associé qui, disposant de l'argent, y exerçait peut-être plus d'autorité que lui qui ne disposait que du talent et de la gloire. Cet associé témoignait le désir que le principal rôle de femme fût donné à une personne qui jouissait de sa faveur; il aurait mieux aimé lui, Dumas, qu'il fût confié à une actrice dont le talent lui paraissait plus capable de le faire valoir. Si je voulais que ma pièce fût immédiatement représentée, je n'avais qu'à porter le rôle à la

protégée de son voisin; sinon je courais grand risque de subir des ajournements, de rencontrer des obstacles qui m'obligeraient à chercher asile ailleurs.

— Advienne que pourra, lui répondis-je, je vous dois trop pour ne pas rester de votre côté dans la querelle. S'il faut attendre, j'attendrai. Voici bientôt le terme du congé que m'a donné la bonne ville de Marseille, je retourne à mon poste. Plus tard, si je dois frapper à d'autres portes, je sais que je pourrai toujours compter sur votre assistance.

Je ne m'étais pas trompé; avant la fin de l'année, il s'offrait à porter la pièce à l'Odéon et à en faire lui-même lecture au comité.

J'accepte, la lecture est faite; la pièce, avec un tel patron et un tel lecteur, est accueillie à l'unanimité; il est décidé qu'elle sera mise à l'étude dès les premiers jours de 1848 et qu'elle pourra passer vers la fin de février.

Je n'ai pas besoin de vous conter le reste en détail; vous voyez venir la catastrophe. En même temps que ma tragédie, il s'en préparait une qui devait lui faire une terrible concurrence. On entendait gronder d'un bout à l'autre de Paris ces grands tumultes orageux qui annoncent les crises et les bouleversements. Ce fut vers ce temps-là que je reçus ce billet de Lamartine m'in-

vitant à un dîner qui devait être suivi d'une lecture confidentielle de *Raphaël*. Il ne manqua pas, quand je pris congé de lui, de me demander un billet pour la première représentation de mon drame.

Le 23 février, il y avait eu à l'Odéon une dernière répétition. Il avait été convenu que certains vers de ma pièce seraient légèrement modifiés, pour ne pas contrarier ce grand courant d'idées qui emportait tous les esprits; après quoi, on s'était séparé en se donnant rendez-vous pour le lendemain.

Rentré, le soir, à mon hôtel voisin du boulevard, je m'étais mis au lit, et je songeais à mes petits changements quand un bruit sinistre vint me surprendre dans mon travail. C'était la fusillade du boulevard des Capucines.

Le lendemain tout Paris était barricadé, et les rares passants qui circulaient à grand'peine le long des murailles pouvaient y voir, çà et là, au milieu des proclamations incendiaires, une malheureuse affiche de théâtre annonçant pour le soir même la première représentation de :

LA FILLE D'ESCHYLE

ÉTUDE ANTIQUE EN CINQ ACTES, EN VERS.

LETTRE XIX

La première impression que nous ressentîmes à Paris d'une révolution si soudaine et si imprévue fut celle d'un immense naufrage. Il sembla que l'on venait d'échouer brusquement sur une terre inconnue et que les sauvages n'allaient pas tarder à se montrer, peut-être les bêtes féroces. Personne ne pouvait croire à l'événement. Pendant plusieurs jours, les uns annonçaient que le roi Louis-Philippe allait rentrer dans Paris à la tête de son armée; les autres, moins confiants, prophétisaient pour le lendemain l'incendie et le pillage.

Représenter une pièce nouvelle en un pareil moment, c'était à coup sûr de toutes les idées la plus folle. Toutes les voix de la prudence conseillaient de la reti-

rer du théâtre et d'attendre des temps meilleurs; mais, à de certains jours, ce que la prudence conseille, la générosité le contredit. N'était-il pas du devoir de chacun de travailler au salut de tous? Qu'allions-nous devenir si l'industriel fermait son usine, si le banquier fermait sa banque, si le poëte fermait son théâtre? Jouer la pièce, c'était certainement la sacrifier; n'importe, on n'est pas seulement poëte, on est citoyen et l'on fait son devoir.

Il fut donc résolu que *la Fille d'Eschyle* serait représentée aussitôt que la voie publique déblayée permettrait à la circulation de reprendre son cours. Ce fut le 9 mars que l'Odéon l'afficha de nouveau. Il restait encore bien des barricades sur le pavé; bien des rues étaient encore à peine éclairées par quelques lanternes éparses (vous savez que l'émeute avait partout brisé les becs de gaz); n'importe, on pouvait passer.

Il va sans dire que je croyais en arrivant au théâtre trouver la salle déserte. O surprise! elle était aussi peuplée, aussi brillante, aussi fourmillante que jamais. Quelques diamants de moins sur les épaules, c'était la seule différence. En revanche, une agitation, un frémissement, qui n'étaient guère habituels, même dans cette enceinte de l'Odéon où la jeunesse des écoles

avait fait jadis tant de bruit. Dans les loges comme au parterre, les yeux brillaient partout de cette sorte de fièvre que donnent les grandes crises sociales.

J'étais dans la coulisse, le cœur assez palpitant, je l'avoue. Le rideau levé, la Muse, qui avait son petit prologue à débiter, dut attendre longtemps avant d'obtenir assez de silence pour élever la voix. Enfin la pièce était lancée. Vers par vers, tirade par tirade, elle se déroulait au milieu d'une attention qui semblait devenir favorable. Au moment où Laferrière, qui jouait le rôle de *Sophocle,* achevait sa déclaration d'amour, il y eut une explosion d'applaudissements qui parut à tous du meilleur augure.

J'ai oublié de vous dire qu'il n'y avait, ce soir-là, aucune claque dans la salle : le directeur, qui probablement avait déjà ses vues ultérieures, n'avait distribué et ne m'avait remis à moi-même qu'un nombre très-restreint de billets de faveur. Il donnait pour prétexte que le règne du peuple souverain étant venu, on devait en finir avec les priviléges. Les applaudissements qui venaient d'éclater étaient donc des applaudissements de bon aloi. Le monstre semblait dompté. Il luttait encore cependant.

La fin du premier acte amène une scène dans la-

quelle le vieil Eschyle est arrêté comme blasphémateur par les soldats de cette garde qu'on appelait à Athènes « la garde scythe »; à cette vue, tout le parterre de s'écrier : « Vive la garde nationale! » et la salle entière d'accompagner ce cri de ses éclats de rire. La garde nationale venait de jouer dans les événements un rôle si déplorable, qu'aucun cri ne pouvait sembler plus désastreux. Le rideau tomba là-dessus, et je vis arriver dans la coulisse un certain nombre d'amis m'apportant des consolations qui me parurent un peu prématurées. Il y avait là, entre autres, un certain auteur dramatique, boiteux comme Byron, et Provençal comme moi, qui ne cessait de me répéter que ma chute était des plus honorables, tous les gens sensés l'ayant d'ailleurs prévue.

Le deuxième et le troisième acte réussirent merveilleusement. Le quatrième commence par une cérémonie religieuse et civile. Le retour des cendres de Thésée où le plus grand luxe était déployé. Il y avait même un char et des chevaux blancs. — Au diable soient les chevaux sur les planches! Un des deux, qu'un jeune écuyer aux jambes nues tenait vainement par le mors, s'effraya tellement du bruit qu'il faisait avec ses sabots sur le plancher retentissant, qu'il se précipita dans l'or-

chestre où il éventra une contre-basse. Il y eut là un moment de terreur générale. La salle se vida comme par enchantement. Personne heureusement n'était blessé, pas même le cheval ; il n'y avait à l'Odéon qu'une contre-basse de moins. La foule rassurée se rapprocha peu à peu et reprit ses places. Les érudits racontaient qu'à une représentation d'une pièce d'*Eschyle*, à Athènes, le théâtre s'était écroulé, ce qui était bien une autre affaire. Le quatrième acte put donc se continuer sans autre incident. Enfin le cinquième acte porta à son comble la faveur publique. Il est vrai que madame Marie Laurent, cette grande actrice qui n'aurait jamais dû déserter le drame pour le mélodrame, dit les adieux de Méganyre à Sophocle avec une éloquence d'attendrissement et de passion qui aurait suffi pour assurer le succès. On poussa des cris, on rappela Méganire, on rappela Sophocle, on rappela Eschyle, on finit par appeler l'auteur lui-même avec une telle persistance que j'en fus effrayé. J'étais venu à l'Odéon à pied, par un temps pluvieux ; je portais un horrible pantalon à carreaux et j'avais de la crotte jusqu'à l'échine. Comment oser se montrer dans un pareil accoutrement? J'allais, cherchant un abri contre les poursuites de quelques amis; mais le bruit redoublait

dans la salle. J'avais à mes trousses le directeur, ce directeur qui n'aimait pas à plaisanter avec le peuple souverain; survint Alexandre Dumas qui lui prêta main-forte; j'eus beau me débattre dans les bras du géant, il m'emporta par les couloirs obscurs et me jeta au beau milieu de la scène, tout crotté que j'étais, ébloui, haletant, à moitié évanoui.

Telle fut, ma chère amie, cette mémorable soirée, dont je n'oserais guère vous parler ainsi moi-même, si toute la presse de Paris n'avait conté la chose en son temps.

Le lendemain, vers dix heures, je dormais encore dans ma petite chambre d'hôtel du faubourg Montmartre, je dormais du sommeil des héros après les victoires, quand un bruit fait à ma porte me réveilla: c'était une députation des dames de la Halle qui m'apportait un gros bouquet de fleurs; il paraît que c'est l'usage. Ces dames représentent probablement le chœur des muses auprès de tous les triomphateurs. Elles sortaient à peine qu'un petit homme à grosse tête profita de la porte ouverte pour pénétrer dans le sanctuaire. Se croyant sans doute trop connu de moi pour avoir besoin de se nommer, il débuta par les paroles les plus flatteuses sur l'événement de la veille,

et passa ensuite de l'éloge à une espèce d'interrogatoire sur ma jeunesse, sur mes goûts, sur mes études, où se sentait un esprit aussi curieux que perspicace. A chaque instant j'avais envie de l'interrompre pour lui faire moi-même cette simple question : « Qui êtes-vous, monsieur? » Mais, quand on a commencé par une maladresse, on continue. Ce personnage n'était autre que Sainte-Beuve. Je crois qu'il m'en a toujours un peu voulu de n'avoir pas su du premier coup à qui j'avais l'honneur de parler. Après lui, ce fut un Italien de ma connaissance, ancien secrétaire de Listz, qui entra, me salua profondément, et me présenta une jeune femme d'une merveilleuse beauté; c'était sa propre sœur qui se destinait à la scène, et qui venait se placer sous mon très-haut et très-puissant patronage : si je daignais faire un rôle pour elle, je mettrais le comble à sa reconnaissance. Et la procession des complimenteurs, des solliciteurs, de ceux qui vous demandent une recette générale et de ceux qui se contentent de vingt sous, se continua ainsi, sans parler des tas de lettres auxquelles on voudrait bien répondre pour alimenter sa popularité naissante, mais dont le flot toujours croissant vous a bientôt débordé.

Hélas! j'avais eu beau faire acte de bon citoyen, et

sacrifier ma pièce pour assurer le repos public, l'ordre ne s'en rétablissait pas mieux ; au contraire, l'inquiétude, l'angoisse générale allaient croissant de jour en jour, et de toutes les industries, celle qui était le plus en souffrance, c'était naturellement le théâtre. On n'y va pas volontiers quand on n'est pas sûr d'en revenir vivant. L'Odéon eut le sort commun, il ferma ses portes. Le directeur, ayant fait assez d'économies sur les billets de faveur et ne comptant guère sur les largesses futures du peuple souverain, partit pour Londres par l'escalier dérobé de son théâtre. Il emportait la caisse sous le bras. La troupe sans chef essaya de se mettre en république, elle ne s'en trouva pas mieux pour cela. Que faire ? que devenir ? Avec ou sans caisse, tout le monde partait de Paris ; je voulus faire comme tout le monde. Ce qui manquait, c'était le nerf du voyage.

— Avez-vous de l'argent? me dit le père Dumas me rencontrant.

— Voilà une question qui ne saurait venir plus à propos.

— Eh bien, allons chez Porcher.

— Qu'est-ce que Porcher ?

— C'est un homme qui avance de l'argent à ceux qui n'en ont pas.

— Il doit y avoir en ce moment bien du monde chez lui.

— Je le suppose ; seulement, pour s'y présenter avec succès, il faut être auteur dramatique.

— Le suis-je suffisamment ?

— Je l'espère.

Nous allâmes. M. Porcher était un marchand de billets de théâtre qui se chargeait de la vente pour le compte des auteurs ; il leur avançait quelquefois des sommes, suivant le degré de confiance. Dumas fit la présentation.

— Combien désirez-vous ? me demanda le magnifique Porcher.

— Vingt-cinq louis ! répondis-je bravement.

— C'est bien ! fit-il en ouvrant sa caisse.

J'eus aussitôt le regret de ne pas en avoir demandé cinquante. Il me compta la somme, il me la compta en belles pièces d'or, ce qui était le comble de la magnificence : l'or en ce moment-là étant devenu introuvable chez les changeurs du boulevard ; puis, en retour de sa courtoisie, il me demanda de vouloir bien écrire quatre vers sur l'album de madame Porcher ; par esprit de délicatesse, il voulait avoir l'air de rester lui-même mon obligé. J'écrivis :

L'or est une chimère
Qu'il ne faut plus chercher,
De ventôse à brumaire,
Que chez monsieur Porcher.

Au sortir de là, je me rendis chez Étienne Arago. Étienne Arago venait de prendre possession de l'hôtel des Postes, où il régnait à titre de directeur. Je lui avais été recommandé par mon ami Pierre Battle, qui était pour lui non-seulement un ami, mais un compatriote des Pyrénées, et il avait bien voulu, comme poëte et comme ancien directeur de théâtre, m'aider de son expérience dans une des dernières répétitions de ma pièce. Le 23 février, je l'avais trouvé, vers onze heures, encore couché et lisant sur son oreiller le *Traité de la sagesse* de Charron.

J'allai donc chez lui ; il me fit déjeuner à une longue table où s'étaient assis un grand nombre de convives improvisés, aux longs cheveux pendants, à l'accent pyrénéen plus ou moins prononcé. Ils se félicitaient entre eux, en mangeant et en se versant à boire, de l'avénement de cette république si longtemps attendue. « Nous l'avons enfin! disaient-ils, nous l'avons enfin ! » Le déjeuner fini, j'allai droit à Étienne Arago, qui est bien un des hommes les plus aimables, les plus

obligeants, les plus spirituels que je connaisse.

— Tout le monde, lui dis-je, vient ici vous demander des places, je viens moi aussi, en solliciter une, une place à la malle-poste.

Il sourit, en étant quitte à meilleur marché qu'il ne pensait.

— Pour quel jour? demanda-t-il.

— Pour demain, si c'est possible.

Il tira de sa poche un petit livret qu'il consulta.

— Demain, demain? fit-il; il faut alors que je vous donne un tour de faveur; mais je vous le donne. J'avais un commissaire de la République à expédier dans la Drôme; je lui donnerai une commission pour Tonnerre qui le forcera de s'y arrêter et vous prendrez sa place.

On allait alors de Paris à Tonnerre par le chemin de fer. A Tonnerre, on trouvait la malle-poste, qui vous conduisait jusqu'à Avignon, où l'on remontait en wagon.

Quand, le lendemain soir, je partis de Paris, la lanterne qui éclairait le wagon permettait à peine d'entrevoir les visages des voyageurs. J'avais en face de moi une figure qui ne m'était pourtant pas tout à fait inconnue : elle ressemblait du moins singulièrement à celle d'un pauvre diable de professeur que j'avais laissé à Marseille donnant des leçons à quelques jeunes gens

qui, sous le couvert de la philosophie, lui faisaient tout simplement la charité. C'était lui-même, et c'était en même temps ce commissaire de la République dont Étienne Arago contrariait un peu le voyage pour me faire plaisir. Ce qui m'avait empêché tout d'abord de le reconnaître, c'était la profusion de bijoux dont il était couvert; il avait au cou une chaîne d'or plus épaisse que celle d'un doge ; il avait sur le ventre des breloques comme un banquier napolitain ; il avait des bagues à tous les doigts, y compris à l'index de la main droite un anneau semblable à celui d'un évêque. Pour moi qui l'avais vu, la dernière fois, sous l'habit modeste des sages, la métamorphose me semblait trop forte. Il paraît qu'en apprenant la nouvelle de l'établissement de la République, ce Platon d'estaminet s'était empressé d'accourir à Paris, comme tant d'autres, pour y faire son petit butin, et que, nanti d'un emploi, son premier soin avait été d'aller chez l'orfévre se faire une parure digne de sa fonction nouvelle. O philosophie, voilà de tes tours! Je ne pus m'empêcher de rire un peu du personnage quand nous arrivâmes à Tonnerre et que je pris sa place dans la malle-poste.

J'étais enfin à Marseille. La première figure que je vis en mettant pied à terre, dans la cour des message-

ries, fut celle d'un parent, d'un vieil oncle dont je ne vous ai pas encore parlé. Si je ne l'ai pas fait, c'est que, dans ma première jeunesse, je ne le voyais qu'à de rares intervalles. Il était riche, j'étais pauvre; cela met toujours une certaine distance entre les gens. Je le vis donc avec surprise. Il ne m'avait pas accoutumé à tant d'empressement. Les bras tendus, les yeux mouillés d'une larme, il vint à moi et me serra sur sa poitrine, avec une émotion dont je fus au moins aussi étonné que touché. Je ne devais en avoir l'explication que plus tard.

LETTRE XX

La joie que j'avais ressentie à revoir ma mère après tant d'épreuves et d'émotions diverses ne devait malheureusement pas tarder à être troublée par l'affaiblissement de sa santé. Elle s'alita vers le milieu d'octobre 1848. Le médecin qui la soignait avait beau répéter que le mal n'offrait aucune espèce de gravité, je n'en étais pas moins cruellement alarmé. La souffrance paraissant empirer, nous appelâmes Cauvière, qui, vous le savez, passait pour le docteur le plus habile. Il vint, il vit la malade, il déclara qu'il ne lui restait pas trois jours à vivre. Ce fut un coup de foudre pour la pauvre famille éperdue. La nuit du surlendemain, je veillais dans ma chambre, enveloppé d'un manteau, plongé dans une sombre angoisse, toujours prêt à courir auprès

de la malade ; j'entendais au dehors, dans un des jardins voisins, un chien poussant un aboiement plaintif, continu, lamentable. La nature, cette grande indifférente, semble pourtant parfois s'associer à nos douleurs. Tout à coup j'entendis retentir dans mon plancher ces trois coups mystérieux dont Chateaubriand a parlé. Je me précipitai par l'escalier dans la chambre de ma mère, située au-dessous de la mienne, elle rendait le dernier soupir. Je n'eus que le temps de le recueillir et de tomber immobile sur le parquet, comme frappé de mort moi-même.

La douleur qu'éprouve un fils en perdant sa mère se complique souvent de craintes plus ou moins légitimes, de regrets, de remords. Il se demande si par ses absences, si par les mille sujets d'inquiétude qu'il lui a donnés, il n'a peut-être pas appauvri chez elle les sources de la vie ; il se demande surtout s'il a eu pour cette chère morte toute l'affection qu'elle méritait. Il l'aimait sans doute, oui, il l'aimait de toute son âme ; mais le lui témoignait-il assez ? lui donnait-il de ses tendresses des preuves assez délicates et assez multipliées ?

Pendant plus de six mois, je restai plongé dans ma douleur. L'idée de reprendre une plume, de chercher

dans mon cerveau des fictions et des chimères, me semblait une impiété. Je ne sortis enfin de ce long silence qu'en écrivant, pour les *Poëmes de la Mer,* ce morceau des *Naufragés* qui a bien été, je crois, un des épanchements les plus douloureux et les plus pathétiques de ma pensée. Quand on vient d'éprouver un grand malheur, ce n'est pas ce malheur qu'il faut chanter, on ne trouverait pas la note juste ; il faut donner un autre cours au flot surabondant de sa tristesse.

Si violent que soit le chagrin, il se laisse endormir peu à peu par le branle des heures. La vie reprend ses droits, la chaîne brisée se renoue, et le jour vient où, sans s'en être douté, on se trouve de nouveau lancé dans le mouvement des choses accoutumées.

Vous ai-je dit que, dans le naufrage de l'Odéon, la Comédie-Française avait voulu recueillir mon épave? M. Lockroy, son directeur d'alors, m'avait demandé *la Fille d'Eschyle,* je l'avais reconquise non sans peine sur l'Odéon; il était convenu que mademoiselle Judith serait chargée du rôle de Méganyre; on n'attendait plus que le moment favorable pour monter l'ouvrage.

Là-dessus, apparaît mademoiselle Rachel. Le rôle de Méganyre lui convient, elle veut le jouer, elle le réclame par droit de souveraine, et vous jugez si je songe

à le lui refuser. On fait une distribution nouvelle, que je crois définitive; mais non : il conviendrait à la tragédienne omnipotente que le rôle de Sophocle fût donné à son frère Raphaël Félix, et il faut encore tout disloquer pour satisfaire à ce désir.

J'étais un jour dans cette même bibliothèque où vous avez vu défiler de curieuses figures, quand la grande actrice y entra de son pas de déesse. Elle venait me parler, non de ma pièce, qui était censée à l'étude, mais de *la Marseillaise* que le ministre Ledru-Rollin l'avait chargée d'aller déclamer sur tous les théâtres de France. Elle m'apportait aussi une lettre de Janin, qui m'écrivait beaucoup en ce temps-là. Il ne manquait pas de me dire que l'illustre voyageuse venait chanter l'hymne patriotique à l'endroit même qui l'avait vu naître. Le bon Janin a de ces distractions-là; *la Marseillaise* à Marseille, cela semble si naturel! Je crois bien que Rachel, qui n'était pas plus docte qu'il ne faut, partageait un peu la même illusion. On ne s'imagine pas son désappointement devant l'accueil qui fut fait à sa déclamation et à sa pantomime. L'idée démocratique n'avait pas fait encore de grands progrès chez nous. J'étais dans la coulisse quand la tragédienne y entra; elle avait les yeux pleins de larmes. J'eus toutes les

peines du monde à lui persuader que *la Marseillaise* avait été composée à Strasbourg par un poëte musicien qui n'avait rien de commun avec Marseille.

Au moment de nous quitter, elle m'envoya son portrait, une très-belle lithographie, accompagné d'une ligne écrite de sa main. Je lus d'abord : « Inspirez-vous à mon *profil.* » Mais le portrait était de face, et la recommandation me parut bizarre. En y regardant de plus près, je vis qu'il y avait : « Inspirez-vous à mon *profit.* » Était-ce l'instinct de la juive qui se trahissait dans ce mot de profit? C'était au moins la prétention de la femme exclusive qui aurait voulu tout absorber et tout sacrifier à son unique ambition.

Cette personnalité dominatrice avait des exigences dont vous ne vous doutez pas. Pour lui complaire, j'aurais dû abréger tous les autres rôles de ma pièce et amplifier le sien au point de n'en faire qu'une espèce de monologue. Il va sans dire que je m'y refusai absolument. De là un commencement de froideur dont mes intérêts durent se ressentir au théâtre où elle régnait. Puis vint son voyage en Amérique, puis sa maladie, cette cruelle maladie qui fut pour la pauvre femme une expiation surabondante de toutes les fautes qu'elle avait pu commettre.

Comme je passais, un jour, sur le trottoir d'une de de nos principales rues, quelqu'un me dit, m'arrêtant sur une porte : « Vous ne savez pas? Rachel est dans cet hôtel. » Je montai subitement l'escalier, je la demandai ; une femme de chambre à qui je dis mon nom répondit que sa maîtresse était invisible : « Mais non, mais non, pas invisible pour tous ! » cria du fond d'une chambre une voix entrecoupée, douloureuse, lamentable, qui n'avait plus rien de ce superbe accent qui faisait trembler les voûtes des théâtres.

J'entrai, je vis, sur une chaise longue, la pauvre femme brisée, anéantie, plus pâle que le linceul qui l'attendait. Si elle avait eu quelques torts envers moi, pouvais-je m'en souvenir? De cette voix convulsive, toute hachée par la toux, elle me dit qu'elle arrivait d'Égypte, qu'elle avait passé un hiver abominable sur le Nil, dans une cange ; qu'on lui avait dit, à son départ, que ce changement de climat suffirait pour la rétablir ; qu'elle revenait plus malade qu'elle n'était partie ; qu'elle éprouvait cependant un soulagement immense à se sentir revenue en France, — c'était si bon l'air du pays ! Elle allait rapidement reprendre ses forces ; l'hiver prochain, elle le passerait à Montpellier ou à Cannes, et, une fois rétablie, elle ne manquerait

pas de jouer *la Fille d'Eschyle;* il ne fallait certes pas croire qu'elle l'eût jamais oubliée; naguère encore, au milieu de sa solitude du Nil, elle étudiait son rôle dans sa cange; que sais-je encore? que les épreuves, que les douleurs lui auraient sans doute appris des accents nouveaux, et qu'elle rêvait des succès plus grands que tous ses triomphes passés. Là-dessus, elle mit dans ma main sa main sèche, brûlante, décharnée; je la portai à mes lèvres, et je sentis que c'était bien la main de la mort.

A peu de temps de là, je faisais avec Edmond Texier une promenade de printemps sur les rivages de Cannes. On nous montra le petit jardin où elle avait passé son dernier hiver; on nous montra l'étroite chambre tournée au midi qui avait entendu le dernier hoquet de la tragédienne; on nous montra — détail horrible! — le tombereau qui avait servi à transporter son cercueil au chemin de fer quand on expédia ce colis funèbre à Paris, où l'attendait un dernier triomphe. Ce tombereau, je ne sais comment la chose a pu se faire, était un de ceux qui servaient au balayage de la petite ville. Qu'aurait dit Bossuet, s'il eût été là?

Si, depuis Rachel, *la Fille d'Eschyle* a semblé partager sa tombe, ça n'a pas toujours été la faute des directeurs

de théâtre : c'est bien aussi un peu celle de l'auteur. Un jour, le plus aimable des romanciers — ne devrais-je pas dire aussi le plus habile, puisqu'il s'agit de Jules Sandeau ? — m'annonça que son confrère à l'Académie française, M. Empis, alors directeur du Théâtre-Français, avait l'intention de réveiller la pièce endormie.

— Il y a longtemps que j'y songeais, me dit le lendemain M. Empis en personne, je n'attendais qu'une occasion et une actrice qui parût convenir au rôle. Avez-vous vu jouer mademoiselle Favart?

— Rarement, je vais si peu au théâtre.

— Eh bien, voulez-vous que je lui fasse jouer le rôle de Chimène dans *le Cid?* Vous jugerez de son talent. Ce sera, si vous voulez, pour jeudi.

— Va pour jeudi !

Le vendredi matin, en m'éveillant, je me frappai le front de la main ; j'avais oublié la veille que la Comédie-Française voulait bien jouer *le Cid* tout exprès pour moi.

Plus tard, ce fut le frère de Rachel devenu directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, ce même Raphaël Félix qui avait dû jouer le rôle de Sophocle, qui vint me demander la pièce pour son théâtre. Il s'engageait

à dépenser une grosse somme pour la mise en scène et à faire jouer le principal rôle par cette Lia Félix, digne héritière de l'illustre sœur. La reprise aurait eu lieu dès le retour de l'hiver. J'avais compté passer cet hiver-là en Italie ; je ne voulus pas sacrifier le voyage. Si l'on vous dit jamais que je suis un ambitieux, vous avez de quoi répondre.

Je ne sais, ma chère amie, quel triste cours a pris aujourd'hui ma pensée. J'ai commencé cette lettre par la mort, je l'ai continuée par la mort, et c'est par la mort que je la termine.

Un matin du mois de mars 1851, j'appris fort inopinément que je venais d'hériter d'une fortune qui passait pour considérable. Ce vieil oncle que je vous ai montré venant m'attendre dans la cour de la malle-poste, à mon retour de Paris, et m'y témoignant une émotion inaccoutumée, était mort me laissant tout son bien. Le testament portait la date du jour où la nouvelle de mon succès dramatique était parvenue en province. Cet homme évidemment aimait la tragédie. Celle que j'avais faite me rapportait ainsi, à elle seule, et quoique interrompue par une révolution, plus que les théâtres réunis de Corneille et de Racine n'avaient pu rendre à leurs auteurs. Il y a de ces jeux dans la destinée. Je

dois dire que j'accueillis la nouvelle de mon changement de soit sans une palpitation de plus. J'ai toujours été un peu philosophe. Je ne mis aucun empressement à me transvaser d'une vie dans l'autre. Pendant plusieurs semaines, je continuai à faire mon va-et-vient de la maison paternelle à la bibliothèque. J'avais tant de peine à me séparer de ces chers livres!

La première fois que je sortis pour me promener dans une voiture à moi, je vous rencontrai sur mon chemin; dans quel pitoyable état, vous en souvenez-vous? Je ne sais quel maladroit chariot vous avait accrochée : votre calèche, une roue brisée, était naufragée sur le bord de la route. Comment faire pour vous rendre à la villa où vous étiez attendue à dîner? Je vous offris une place dans mon véhicule; vous daignâtes l'accepter; et je reconnus, ce jour-là, chemin faisant, qu'il pouvait être agréable d'avoir des chevaux et des voitures à soi. Je crois que, sans cela, j'aurais continué d'aller à pied.

LETTRE XXI

J'en étais là de mon récit, c'est-à-dire au moment où je dus quitter la chère maison de ma jeunesse, quand, par une singulière coïncidence, on est venu ce matin m'avertir qu'il fallait en sortir une dernière fois, et cette fois pour n'y plus rentrer : la démolition commence aujourd'hui même.

Hélas! mon amie, quel triste temps que le nôtre, où une maison ne compte plus pour rien! La maison! sait-on bien ce qu'elle fut autrefois? C'était le lieu sacré par excellence, c'était l'inviolable foyer de toutes les affections les plus saintes. A Rome, une religion spéciale la protégeait; des dieux veillaient à sa porte, de bons génies que l'on couronnait de violettes, au printemps, et devant qui des lampes brûlaient nuit et jour.

Ces dieux, gardiens du toit paternel, n'étaient autres que les âmes mêmes des anciens maîtres de la maison, des ancêtres de la famille. Aujourd'hui encore, toute nation qui se respecte a gardé un culte fidèle pour la maison, et les Anglais, ce peuple fier entre tous, n'y voient pas seulement un sanctuaire, ils y voient une impénétrable forteresse; aucun droit, chez eux, ne prévaut sur le droit du citoyen qui veut vivre et mourir chez lui. Chez nous, la loi vient et vous dit: « Sortez ! »

Au moment où je vous écris, j'entends résonner, dans la toiture, les premiers coups de marteau ; ils semblent me frapper au cœur. Je viens de courir d'étage en étage pour saluer d'un dernier coup d'œil tout ce qui porte une trace de ce passé qui s'en va : la chambre de ma mère, la salle à manger où se réunissait la famille, le cabinet où travaillait mon père, la cellule où j'ai passé moi-même tant d'heures studieuses et bénies. Je me suis accoudé à ma fenêtre, et j'ai contemplé une fois encore cet horizon si connu, qui me semblait nouveau, tant il était empreint d'une splendeur inusitée. Adieu ! adieu ! adieu ! je n'avais que ce mot sur les lèvres.

Et maintenant, chère amie, c'est à vous que je dis adieu ! Je vous avais promis de vous raconter en

quelques pages l'histoire de mes premières années, des années obscures, éprouvées, laborieuses; je crois que ma tâche est finie. Quel que soit mon avenir, je bénis le ciel de m'avoir fait connaître ces épreuves, ces traverses, ces découragements qui sont le partage du plus grand nombre : sans eux, je n'aurais été, peut-être, qu'un de ces êtres inutiles ou funestes qui, nourris au berceau par la fortune, ne se sont jamais relevés de cet allaitement corrupteur.

Où serez-vous dans une quinzaine de jours? Si c'est à la campagne, dans les bois, j'irai peut-être vous y rejoindre, et reprendre dans la causerie ce que la plume a dû quelquefois passer sous silence.

Dieu vous garde la paix du cœur, la sérénité de l'âme, et vous préserve surtout de voir tomber sous le marteau la maison qui fut le doux berceau de votre enfance !

LE

LAC DE CÔME

Eh bien, oui, c'est d'un rivage enchanté de ce beau lac de Côme que je vous envoie ce matin le bonjour. — Vous souvient-il du soir où, sur la terrasse d'un aimable cabaret des bords de la Méditerranée, vous me racontiez les merveilles de ce lac? La soirée, — c'était vers la fin de mai, — était d'une douceur infinie. Nous avions en face de nous le vieux port de Marseille dont les mille fanaux se reflétaient paisiblement dans les eaux sombres. Nous n'entendions, au milieu du vaste silence de la mer, que les douces causeries à voix basse des couples heureux attablés autour de nous et dînant à la clarté d'une bougie dont la flamme ne remuait pas. Cela tenait de l'enchantement! — Vous, le coude sur la nappe, vous me parliez du lac de Côme, tant il est

vrai que le spectacle présent à nos yeux ne vaut jamais celui qu'on admire en souvenir! Vous me disiez ce beau lac italien, et son eau d'une couleur d'aigue-marine, et ses villas de marbre étagées sur les molles pentes, et ses rivages à coulisses qui, pendant que le bateau vous emporte, varient à l'infini leurs changeants décors, vous laissant voir ici une cascade qui tombe dans le lac, là un village perché dans les bois, un couvent dont onentend tinter la cloche, ailleurs une gorge sauvage toute hérissée de sapins qui penchent vers le gouffre, plus loin une de ces perspectives au fond desquelles apparaissent les hautes cimes couronnées de neiges rayonnantes. Vous me faisiez votre peinture d'une façon si engageante, que je me dis en moi-même : « Il faudra bien un jour que j'aille voir cela. »

Je suis donc venu et j'ai vu, et le charme m'a si bien pris moi-même, que me voilà, depuis quelques jours, établi dans une petite villa du côté de Bellagio.

Connaissez-vous la villa Palmyre? Non, n'est-ce pas? De toutes ces maisons, de toutes ces résidences, modestes ou superbes, riantes ou majestueuses, qui entourent la belle nappe d'eau, c'est peut-être la plus inconnue, la plus voilée, la mieux blottie dans son mystère. Je la découvris par grand miracle, un matin que, sorti de

l'hôtel de Bellagio, j'explorais, au soleil levant, toute cette partie de la côte. Peut-être aurais-je passé sans trop la remarquer si je n'avais aperçu au-dessus de son balcon une pancarte qui flottait à la brise avec ces mots : *Maison à louer*. Écrits en français dans un pays italien, ils attirèrent mon attention. Le propriétaire était-il un Français qui ne voulait louer sa maison qu'à des compatriotes? Je frappai à la porte, je tirai le cordon d'une petite sonnette; j'appelai, on ne venait pas. Je pris enfin le parti de tourner le bouton et de pénétrer bravement dans le vestibule. Personne! Enfin, après quelques minutes d'attente, je vis accourir par les jardins une femme d'une cinquantaine d'années, vêtue comme les servantes du pays, qui venait à moi d'un air de bon accueil. J'appris d'elle que le possesseur du logis était, en effet, un Français, homme assez original, ancien professeur de belles-lettres à demi enrichi par un héritage, qui était venu prendre sa retraite dans cette villa, et qui, lorsqu'il la quittait de temps en temps pour faire quelque long voyage, ne consentait à la louer ni à des Russes, ni à des Anglais, ni à des Allemands, ni même à des Italiens, pour toute sorte de raisons trop longues à déduire, mais seulement à des Français. Très-bien, j'avais deviné. Je fus si

flatté de cette perspicacité qui m'avait fait saisir du premier coup d'œil l'intention de l'absent, que le désir me vint tout à coup de devenir son locataire. Il y avait dans cette location un peu de vanité et un peu de patriotisme.

— Peut-on louer cette maison pour un mois? dis-je à la bonne femme.

— Un mois, c'est bien peu, répondit-elle; mais la saison est avancée, il passe peu de Français cette année, et l'on pourrait consentir.

— A quel prix?

Elle eut l'air de faire un petit calcul mental et hasarda timidement ce chiffre :

— *Tre cento scudi.*

— Va pour *tre cento scudi !* mais je vous avertis que je suis seul, n'ayant pas même un domestique, et qu'il me faudrait, en outre, trouver ici au moins une servante.

— Sa Seigneurie pourrait avoir, me répondit-elle, deux serviteurs empressés : Pietro, notre jardinier, qui, à ses moments perdus, serait valet de chambre, et Maria, qui ferait la cuisine, si elle avait la bonne fortune d'agréer.

— Où est cette Maria?

— Devant vous, seigneur, fit-elle en ébauchant une gracieuse révérence.

— Eh bien, bonne Maria, faites venir Pietro. Je l'envoie tout de suite prendre mon bagage et payer ma note à l'hôtel, et je suis pour un mois votre locataire. Visitons maintenant la maison.

Je passe sur les détails de la première soirée. Après une nuit de paisible sommeil, quand je me réveillai avant-hier, — car il n'y a guère que trois jours que cela se passait, — j'eus une première sensation qui ne manquait pas de charme. Les oiseaux chantaient dans le jardin, un brin de liane fleurie se balançait en guirlande à ma fenêtre, un doux silence régnait au loin. J'avais en face de moi, du fond de mon alcôve, une vue merveilleuse sur les eaux du lac; la cime des arbres, les montagnes de l'horizon mêlaient harmonieusement leurs lignes et leurs couleurs. De plus, j'avais devant moi toute une perspective de semblables réveils, un mois entier de repos, de recueillement, de solitude, de contemplation. Quelle âme eût résisté à un pareil enchantement? Un mois cependant, c'est trente jours. Par une de ces insensibles évolutions de la pensée qui dans la minute nous font voir les choses sous des aspects fort variés, j'en vins à me demander si les heures

seraient toutes également bien remplies, et enfin, tout paradis ayant son serpent, si l'ennui ne se glisserait pas quelquefois sous mes fleurs.

L'ennui! bah! ce n'était pas possible. N'avais-je pas vu, la veille, en visitant le mobilier de la villa, trois petits corps de bibliothèque où de beaux livres s'alignaient sur d'élégantes étagères? « Allons voir ces livres, » me dis-je aussitôt. Et j'y fus, et, dans la première bibliothèque dont je m'approchai, je vis, à travers le vitrage bien lavé et parfaitement clair, cinq ou six rangées de poëtes français de divers formats et de reliures plus ou moins riches, suivant le mérite que le propriétaire de ces livres attribuait sans doute à chacun d'eux. Il y avait là, ô merveille! notre Parnasse au grand complet, toute la poésie française chronologiquement alignée depuis ses origines jusqu'à nos jours, depuis le prince Charles d'Orléans, depuis l'aventurier Villon jusqu'à Lamartine et à Baudelaire. Aucune surprise plus agréable ne pouvait être ménagée à un visiteur de ma sorte. On eût dit que le maître de céans m'avait pressenti. Je voulus sans retard ouvrir cet opulent trésor : la clef ne tenait pas à la serrure. J'appelai Maria et lui demandai cette clef. La pauvre femme baissa la tête et m'avoua, non sans hésitation, que, de toutes celles de

la maison la clef des bibliothèques était la seule que le propriétaire ne laissait pas quand il partait. Il l'emportait avec lui.

Vous jugez de mon désappointement.

— Votre propriétaire est un traître! dis-je à la pauvre Maria consternée. Il abuse de la confiance de ses hôtes. Que diable veut-il que je fasse de sa maison sans ses livres? Je ne l'avais louée qu'après avoir vu les bibliothèques ; que vais-je faire maintenant ici, n'ayant pas même un almanach à feuilleter ? Resterai-je planté du matin au soir devant ces vitres fermées comme un passant famélique qui mange des yeux les jambons et les langoustes à l'étalage de Chevet, ou comme un étudiant amoureux qui contemple sans y toucher les bracelets et les bagues de la vitrine d'un joaillier?

Je ne sais si la bonne Maria comprit quelque chose à cette comique éloquence. Je la vis porter le coin de son tablier vers ses yeux où germait une larme, et, sentant alors toute mon absurdité, car ce n'était pas sa faute, à elle, si la clef des livres n'était pas là, je la quittai pour lui laisser le temps de se consoler.

J'avais beau d'ailleurs maugréer contre le professeur jaloux qui emporta cette clef, une secrète voix me disait

qu'à sa place j'en eusse fait peut-être autant. J'en venais même à estimer un homme qui peut bien laisser à un hôte inconnu l'usage de ses fauteuils et de ses écuelles, mais qui, à aucun prix, ne lui permettrait de mettre la main dans ses livres. Pourquoi blâmerais-je en lui une jalousie que j'ai eue moi-même de tout temps? Quand un livre prêté m'est revenu avec une page ternie, n'ai-je pas eu toujours envie de le jeter par la fenêtre?

Telles étaient les réflexions que me suggérait ce profond sentiment de justice qui demeure en chacun de nous et l'emporte sur la passion. J'allais cependant, j'errais au hasard dans la maison, quand mes yeux, dans une pièce retirée, tombèrent sur une table chargée de papiers. Un livre était là, ou du moins un cahier relié. Je l'ouvris, c'était un manuscrit : *Petites notes sur les poëtes de ma bibliothèque*, tel en était le titre. Chose étrange! voilà donc un homme qui, jaloux de ses livres comme un sultan l'est de ses femmes, laissait ses propres écrits traîner à l'aventure. Ma foi, puisqu'il le permettait, j'entrai sans façon dans la confidence de ses pensées. Je lus; je lus une page, puis deux, puis toutes. Vous le dirai-je? cette furtive lecture n'était pas sans quelque attrait pour moi. Il y avait là, bien ou mal

exprimées, des idées et des opinions qui me semblaient singulières, surtout pour un professeur. C'était écrit d'un style familier, parfois un peu brusque, par un homme qui ne songe pas au public, qui ne met pas des manchettes comme M. de Buffon, qui met plutôt des pantoufles, et se dédommage dans l'aparté du ton d'apparat qu'il prenait jadis devant ses élèves. Enfin, une indiscrétion en amenant volontiers une autre, il me vint à l'esprit de prendre une copie de ces pages et de vous l'envoyer. En ai-je bien le droit? Vous me jugerez. Après tout, il faut passer le temps, et l'homme qui, tirant le verrou sur ses livres, abandonne ce qu'il écrit au hasard de toute rencontre, ne me semble pas tenir beaucoup au secret.

Je taille donc ma plume sur son propre bureau, et de ma plus belle écriture je tire pour vous un exemplaire, sinon du manuscrit tout entier, au moins de quelques-unes des pages qui m'ont le plus intéressé.

I

CH. D'ORLÉANS ET FR. VILLON

Il y a en France trois ou quatre siècles au moins de littérature à l'état d'enfance, trois ou quatre siècles de poésie confuse, ténébreuse, incompréhensible; on y barbote dans la nuit. Les professeurs, les commentateurs, les piocheurs, connaissent plus ou moins les écrivains de cette époque; ils se chargent de les lire et de les comprendre. Je n'ai jamais eu, quant à moi, ni cette patience ni cette prétention. L'obscurité m'est importune; je ne commence à me plaire que là ou quelque clarté commence à se produire. Ce qui m'attache uniquement chez les auteurs de ces temps lointains, c'est leur biographie. Leurs aventures me semblent, en

général, beaucoup plus amusantes que leurs œuvres.

Les deux premiers poëtes tant soit peu abordables sur le Parnasse français, comme on disait alors, sont un prince et un voleur. Le prince, né en 1391, se nomme Charles d'Orléans. Il est petit-fils de Charles V et sera père de Louis XII. Le poëte, né en 1431 « à Paris, près Pontoise », comme il le dit lui-même, s'appelle François Villon, ou plutôt son vrai nom est François Corbueil, et il dérobe celui de Villon — c'est son premier larcin — à un bonhomme de professeur chez lequel on l'a mis à l'école.

Il serait facile d'établir un parallèle entre ces deux personnages qui, sur des théâtres différents, l'un courant les champs de bataille, l'autre les cabarets et les tripots du vieux Paris, tentent également les aventures, et qui aboutissent finalement tous deux à une renommée littéraire dans laquelle le voleur l'emporte sur le prince.

Il arrive un jour où les deux destinées se rapprochent et se touchent : le voleur est en prison, il est condamné au dernier supplice pour je ne sais quelle entreprise à main armée sur la grande route; il doit être, dès le lendemain, pendu haut et court. Là-dessus une nouvelle pénètre fort à propos jusqu'à lui : il apprend que son

émule en poésie, Charles d'Orléans, vient d'être père d'une fille qui sera la princesse Marie. Aussitôt la pensée lui vient de célébrer cette naissance. Faire des vers en face de la potence, tout autre que lui serait peut-être gêné dans son inspiration par un tel voisinage; lui, pas du tout. Il a vu trop souvent de près cette sinistre figure, il l'a trop souvent décrite pour ne pas être en familiarité avec elle. D'un esprit aussi libre qu'aux plus beaux jours, il écrit d'aimables stances en l'honneur de ce berceau; il les adresse à l'heureux père; elles arrivent à temps, le cœur de Charles s'émeut et la tête du pauvre Villon est sauvée.

Que dites-vous de cette histoire? Elle me plaît infiniment. Je ne connais pas un plus touchant exempled e bons procédés entre confrères en poésie, et je m'étonne qu'aucun rimeur ne l'ait prise elle-même comme sujet d'un aimable petit poëme.

II

CLÉMENT MAROT

Un page. Il en a l'esprit, la malice, la légèreté. Né en pleine cour d'un poëte domestique, — il y avait en ce temps-là des gens de cette espèce, qui n'étaient bons, je suppose, ni comme poëtes ni comme domestiques, — attaché lui-même à la personne de François Ier, il a respiré dès le berceau l'air de cette cour la plus brillante, la plus enjouée, la plus élégante du monde; il a vu de près les grands chevaliers et les beautés illustres; il a passé son adolescence dans le voisinage, je dirais volontiers dans l'intimité, de Marguerite de Valois. En a-t-il été amoureux? Je le crois; qui pouvait approcher d'elle sans l'aimer? Il a suivi le roi-chevalier dans

ses grandes chevauchées ; il combattit avec lui à Pavie, et c'est peut-être lui qui tint l'écritoire quand le noble vaincu écrivit la fameuse lettre.

Cette vie de Marot est encore tout un roman. Revenu du champ de bataille, il se plonge, pour se distraire de la défaite, dans un tourbillon d'intrigues, de galanteries, de scandales. Ses mœurs ont des relâchements et des égarements à la Villon; il serait Villon s'il était né comme lui dans un bouge. Heureusement, il est de temps en temps rappelé sous l'œil de Marguerite, et retrouve la haute et pure influence qui le domine. C'est, il faut le croire, à un de ces moments-là qu'il songe pour la première fois à quitter la poésie frivole, amoureuse, folâtre, libertine, pour la poésie sévère et religieuse.

Marot a inauguré deux habitudes littéraires qui sont devenues comme des traditions dans les âges suivants : la mendicité et la pénitence. Après lui, tous les poëtes, durant deux ou trois siècles, ont dans leurs rimes demandé l'aumône aux grands; après lui, tous ont, sur le déclin, chanté le repentir des fautes commises, tous ont traduit les *Psaumes*. Et en cela ils n'ont fait que remonter à l'exemple de David lui-même. David fut-il autre chose qu'un sacripant touché de la grâce, qui pleura son péché en larmes immortelles?

III

MELLIN DE SAINT-GELAIS

En même temps que Marot, vivait un autre rimeur de grand renom, le célèbre Mellin de Saint-Gelais. Bibliothécaire du roi et aumônier du dauphin, il écrivit dans sa riche abbaye de Notre-Dame-des-Reclus un grand nombre de ballades, de rondeaux, de sonnets. Il passe même pour avoir importé d'Italie en France la forme de ce dernier poëme. Lié d'étroite amitié avec Marot, il l'imita par la licence de ses mœurs autant que par la légèreté spirituelle de ses écrits. La seule chose dans laquelle il s'abstint de l'imiter fut le repentir de ses péchés. L'ancien page avait traduit les *Psaumes*, le vieil abbé ne les traduisit pas.

IV

RONSARD

Vers 1560, la France entière s'enthousiasme et se passionne pour la tentative de Ronsard, qui a essayé de faire refleurir sur le sol gaulois l'arbre de la poésie antique.

Vers 1610, la France entière s'enthousiasme et se passionne pour l'effort de Malherbe, qui cherche à détruire l'œuvre de Ronsard.

Vers 1830, nouvel enthousiasme pour le génie d'André Chénier, qui est venu recommencer le travail de Ronsard.

Voilà la logique française !

V

JOACHIM DU BELLAY

La Pléiade a compté bien des poëtes qui ne devraient pas être oubliés. Joachim du Bellay, par exemple. Je lisais l'autre jour des vers de lui d'une naïveté, d'un charme, d'une douceur incomparable :

> Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage...

J'aimerais mieux avoir écrit ce simple sonnet que *l'Art poétique* et *Le Lutrin;* le dirai-je même? que ces fameux chœurs d'*Esther* et d'*Athalie,* dont certaine sgens font encore tant de bruit. Je n'aurais jamais dit cela devant mes élèves; mais ici, grâce à Dieu, je ne suis plus dans ma chaire.

VI

MALHERBE

Mettez cette figure à côté de celle de don Quichotte ; les deux font la paire. C'est le même profil et c'est la même humeur. Celui-ci déclara la guerre aux locutions villageoises, aux syllabes roturières ; il poursuivit, en poésie, un idéal de réformes et de redressements tout à fait semblable à la chimère du chevalier de la Manche ; sa Dulcinée, à lui, c'était la prosodie française. Il voulait que sa robe ne fît pas un pli ; il se serait fait pourfendre mille fois plutôt que de souffrir une offense à cette grande dame. On assure qu'il mit sept ans à composer une de ses odes et qu'il usa toute une main de papier à refaire une seule stance. Tâchez de concilier

cela avec l'enthousiasme indispensable au genre lyrique.

Il y avait en lui du grotesque. Les mots, les mots, les mots, leur consonnance et même leur orthographe, c'était là surtout ce qui le passionnait. Un jour, ayant vu le dauphin, fils de Henri IV, signer « Loys », il courut tout furieux se plaindre au roi de ce que le précepteur du jeune prince lui permît d'écrire son nom de cette façon ; il voulait, lui Malherbe, qu'il signât « Louis », et c'est à son caprice que la France a dû cette transformation. Comment ce bonhomme-là n'avait-il pas compris à quel point Loys était pour l'œil et pour l'oreille plus charmant que Louis. Si j'en crois sa biographie, les péchés d'orgueil, de colère, de luxure et d'avarice lui étaient familiers.

Heureusement pour le poëte, il a écrit quatre vers qui suffisent à son absolution :

Elle était de ce monde où les plus belles choses, etc.

Charme et puissance de quatre beaux vers! Ils vivent depuis trois siècles environ, et vivront longtemps encore que bien des chefs-d'œuvre de prose seront oubliés.

VII

PHILIPPE DESPORTES

En sa double qualité de poëte et de chanoine, celui-ci a écrit quantité de poésies successivement amoureuses et religieuses. Il y avait en lui de l'Anacréon et du roi David. Abbé de Thiron, de Josaphat, d'Aurillac, de Bonport, de Vaux de Cernay, chanoine de la Sainte-Chapelle, il eut successivement pour maîtresses Diane de Cossé-Brissac, Hélène de Fonsèques, Henriette de la Châtaigneraie, Louise de l'Hôpital-Vitry, on va jusqu'à dire la reine de Navarre, la licencieuse Margot.

Un jour, Desportes, ayant auprès de lui son neveu Mathurin Régnier, attendait dans sa riche salle à manger Malherbe et son ami Racan, qu'il avait invités à dîner.

Les convives n'arrivaient pas. Le neveu Mathurin avait grand appétit :

— Si nous nous mettions à table? disait-il, de temps en temps.

— Mettons-nous à table, dit enfin l'oncle Desportes.

Ils s'assirent et mangèrent les potages, — on mangeait alors plusieurs potages. Là-dessus Malherbe et Racan arrivent; le maître de la maison s'excuse, et, en manière de diversion, demande à Malherbe s'il a reçu son dernier livre, le livre des *Psaumes*.

— Non! répond l'autre d'un ton bourru.

— Eh bien, je vais vous le chercher, reprend l'abbé.

A quoi l'irascible Malherbe riposte :

— N'en prenez pas la peine; j'aimerais mieux vos potages!

Ce mot jeta un froid. Le repas fut silencieux. Quand le vieux Malherbe et le jeune Racan eurent enfin pris congé :

— Voilà pourtant, dit l'oncle au neveu, ce que m'a valu ton impatience. Ce Malherbe est un homme terrible.

— Pas si terrible que vous croyez. Je vais faire une satire contre lui.

— Y penses-tu? dit le chanoine effrayé.

— J'y pense si bien, qu'elle sera faite demain !

Et il tint parole.

« Cette histoire m'a toujours plu infiniment », comme dirait la Fontaine. Je me représente volontiers ces quatre figures réunies dans le même cadre. Si j'étais peintre, le tableau serait déjà fait.

VIII

MATHURIN RÉGNIER

Le plus grand poëte du XVIe siècle, de même que Montaigne en est le plus grand prosateur. J'ai dit plus haut à quelle occasion il fit une satire contre Malherbe. Je viens de la relire; par la même occasion, j'ai relu tout le livre. Notre poésie n'en a pas un de séve plus riche et de plus haut goût. Je n'ai jamais compris que les poëtes de l'époque suivante n'aient pas mieux profité de son exemple. Je ne vois que Molière et la Fontaine qui viennent dignement après lui.

IX

RACAN ET SEGRAIS

Je me suis souvent demandé comment il pouvait se faire que la nation française, cette nation guerrière et agricole entre toutes, n'ait jamais eu ni une poésie militaire, ni une poésie rustique qui lui appartinssent en propre. Eh quoi ! tant de siècles d'exploits, et pas un distique qui fasse entendre le roulement du tambour ! Des plaines et des collines peuplées de laboureurs, couvertes de vignerons, et jamais un tableau où se retracent les mœurs et les travaux, les joies ou les douleurs de cette immense population rurale ! C'est à n'y rien comprendre. Racan et Segrais, qui représentent à eux seuls toute notre poésie champêtre pendant

le grand siècle, n'ont guère fait autre chose que traduire et amplifier quelques vers d'Horace, quelques passages de Virgile. Sans les anciens, la nature n'eût pas existé pour eux; ils n'ont jamais parlé d'elle que par imitation. O littérature de plagiaires! et cela dure ainsi depuis l'origine de notre langue jusqu'au XIXe siècle.

X

PIERRE CORNEILLE

Sonnez, fanfares! Quelle sublime tête! quel poëte superbe, quoique inégal!

En morale, les plus belles vertus et les plus belles actions du monde ne vous empêchent pas d'être pendu le jour où vous finissez par commettre quelque crime avéré. Il n'en est pas de même en littérature. Les chefs d'œuvre, n'en eussiez-vous fait qu'un, font absoudre et pardonner d'avance tous les crimes que vous pourrez commettre ensuite. Il n'y a que le bon qui compte, le mauvais ne compte pas. Je crois même qu'il ajoute un certain poids à la renommée et à l'autorité de l'homme qui en augmente son bagage.

Pensez-vous que le grand Corneille gagnerait quelque chose à n'avoir pas fait la série de déplorables tragédies qui ont marqué sa longue vieillesse ? Non, il y a, dans cette lutte obstinée du titan vaincu, je ne sais quelle grandeur qui achève et couronne.

XI

THOMAS CORNEILLE

Pierre et Thomas, encore deux frères dont l'un est immolé par l'autre. Seulement ici, c'est Abel qui tue Caïn.

XII

LA FONTAINE

Ce que la France a longtemps le moins estimé en littérature, c'est l'invention. Inventer, le beau mérite! copier, à la bonne heure! Dans le grand siècle, par exemple, l'imitation, la traduction même de tout ce qui est ancien, l'emporte de beaucoup sur l'invention de ce qui est nouveau. Ce que l'on goûte particulièrement dans Racine, c'est ce qu'il a pris à Euripide ; ce que l'on apprécie dans Boileau, c'est ce qu'il tient d'Horace et de Juvénal ; ce que l'on admire le plus dans Molière, ce n'est pas ce qu'il a trouvé dans son propre génie, c'est ce qu'il a grapillé dans Térence ou dans Plaute. Il ne faut donc pas s'étonner qu'à une pareille époque, La

Fontaine ait cru pouvoir faire un livre composé d'une multitude de petits sujets dont pas un ne serait de lui. Il semble qu'une des conditions du génie soit de travailler sur son propre fonds; non, cela n'est pas nécessaire. Quelqu'un a dit qu'en littérature il est permis de voler, pourvu qu'on assassine. La Fontaine a assassiné Ésope.

XIII

MOLIÈRE

Saluons celui-ci. C'est un des génies de ce monde. Je ne vois rien au-dessus de trois ou quatre de ses comédies : *Le Misanthrope, Tartufe, les Femmes savantes, l'École des femmes* sont grandes comme des pyramides. Je reconnais que ses moindres œuvres contiennent des trésors d'esprit et de philosophie. Je ne pousse pourtant pas la dévotion aussi loin que certaines gens. Je lis *Monsieur de Pourceaugnac* et *les Fourberies de Scapin* sans me mettre à genoux.

XIV

MADAME DESHOULIÈRES

Le grand siècle n'a eu que ce poëte du sexe féminin. Il est donc juste d'en dire un mot. Qui ne connaît d'ailleurs les quatre vers fameux :

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.

S'il fallait continuer, je crois bien que beaucoup de mémoires seraient en défaut ; n'importe, quatre vers, c'est déjà quelque chose pour vivre dans le souvenir de la postérité.

Madame Deshoulières fut d'ailleurs une des plus

nobles dames de la cour de Louis XIV. Très-belle, très-vertueuse, très-ennemie de toute licence et de toute galanterie, elle passait pour avoir autant de bon sens que d'esprit. Dans la querelle entre Pradon et Racine, tous deux auteurs d'une *Phèdre,* elle prit hautement le parti de Pradon, et fit contre Racine un sonnet obscène. En ce temps-là l'obscénité n'excluait pas la vertu.

XV

BOILEAU DESPRÉAUX

Ce grand poëte a encore un admirateur en France.

XVI

JEAN RACINE

J'ai passé hier la soirée au coin du feu avec deux de mes voisins, hommes également intelligents et cultivés. Ils ont eu entre eux une discussion sur Racine. Je dois avouer qu'ils n'étaient pas du même avis.

— Racine, disait l'un, est un des beaux génies de la France. Il a porté sa langue poétique à un degré de perfection qu'elle n'avait jamais atteint avant lui. Il en a fait l'expression la plus fidèle du génie solennel et grandiose de notre nation sous Louis XIV.

— Il est vrai, disait l'autre, que sa langue est fort belle ; mais de combien de qualités ne manque-t-elle pas encore ! Son vers, tout correct et irréprochable qu'il

est, n'a pas ce qui constitue la véritable poésie. La poésie, pour être vraie, a besoin du concours de deux autres arts, musique et peinture. Aucun de ces deux arts auxiliaires n'apparaît dans le vers de Racine. Il est harmonieux, si l'on veut, il n'est pas musical; ses rimes sont presque toutes sourdes et monocordes, elles n'ont pas cette variété et cet éclat de son qui charment et amusent l'oreille. Quant au côté pittoresque, il est à peu près nul. Pas une image, pas une comparaison empruntée aux choses de la nature; on dirait que ni le ciel, ni la mer, ni les étoiles, ni les fleurs, n'existent pour lui. Il travaille dans une chambre régulière, carrée, symétrique, qui a peut-être une cheminée, mais qui n'a pas de fenêtres. Comprenez-vous qu'il ait écrit toute sa tragédie d'*Athalie* sans nous montrer ni un palmier, ni une citerne, ni un chameau, en un mot rien de visible et d'extérieur!

— S'il ne regarde pas souvent en dehors, reprenait le premier, en revanche, quelle profondeur d'observation dans ses études du cœur humain! Nul n'a vu plus avant dans les secrets de la passion; aucun n'a mieux connu les tristesses, les ardeurs, les emportements de l'amour.

— J'en conviens, répondait le second; mais quelle

uniformité dans les types! A quelque siècle, à quelque rang, à quelque race qu'ils appartiennent, ses héros parlent tous la même langue, une langue redondante, emphatique, où le discours ne laisse presque aucune place au dialogue, où le personnage, qu'il soit un bandit de l'Épire ou un grand prêtre du temple de Jérusalem, un empereur romain ou un sultan, un ambassadeur ou un précepteur, n'est jamais en réalité qu'un marquis de la cour de Versailles.

— Ah! monsieur, s'écriait celui-ci, quels admirables caractères, que les caractères de femme dans Racine!

— Ah! monsieur, répliquait celui-là, quelles assommantes figures que toutes ces figures de confidents et de confidentes!

— Quelle belle chose que les fureurs d'Hermione!

— Quelle insipide narration que le récit de Théramène!

Quand ils eurent ainsi discuté plus d'une heure, semblables aux bergers de l'églogue qui recourent à l'arbitrage du vieux Palémon, ils me prièrent de trancher le différend; et moi, tout bien pesé, je leur donnai à tous deux également raison.

XVII

CHAULIEU ET LAFARE

Il serait grand temps, ce me semble, d'expulser de toutes les anthologies ces deux compagnons mal élevés qui siégent depuis deux siècles environ au banquet de l'Olympe. Qu'ont-ils fait pour mériter l'honneur d'y être admis et d'y trôner depuis si longtemps?

De Chaulieu, de cette espèce de faux abbé qui vivait si grassement dans les prébendes et les bénéfices, je ne connais que quelques vers imités, mal imités d'Horace, une douzaine de stances dans un genre où il a été depuis dépassé de cent coudées. De Lafare, je ne connais rien. Je sais seulement que ce parvenu de la poésie était une sorte de pourceau d'Épicure, un capitaine en retraite, tombé

de la rimaillerie dans l'ivrognerie, de l'ivrognerie dans la gloutonnerie et dans toute sorte de malpropretés. C'est pourquoi je m'étonne d'une tolérance séculaire qui semble consacrer des titres si mal acquis. Que l'on y songe : il s'est formé tout un groupe de nouveaux poëtes plus dignes d'être admis au festin. Je ne demande pas que, de siècle en siècle, l'on mette des rallonges à la table des dieux; je ne veux pas que l'on finisse par en faire une espèce de table d'hôte comme celle du Grand-Hôtel où les convives ne sont plus qu'une cohue assise et fourmillante. Non, mais je voudrais que, par intervalle, afin d'avoir de nouvelles places à donner, on congédiât les intrus qui s'y sont furtivement faufilés; je voudrais, puisque j'en suis à parler de Lafare et de Chaulieu, que l'on fît de temps en temps justice de tous ces parasites, de tous ces pique-assiette de l'immortalité.

XVIII

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU

Il fut un temps où le poëte lyrique était un personnage à part qui ne ressemblait à aucun autre. Les poëtes, en ce temps-là, étaient eux-mêmes divisés en plusieurs catégories parfaitement distinctes. De même qu'il y a le cheval de selle, le cheval de carrosse, le cheval de course; de même qu'il y a le chien de berger, le chien de garde, le chien de chasse, il y avait le poëte épique, le poëte tragique, le poëte lyrique. Celui-ci se faisait reconnaître à un certain penchant à l'épilepsie. Parmi les meubles de sa chambre, il y en avait un du nom de trépied, sur lequel il courait s'asseoir dès qu'il sentait venir le dieu. Authentique ou fausse, sa

chevelure avait le coup de vent de la tempête. S'il se faisait peindre, c'était le jabot ouvert sur la poitrine et regardant le plafond d'une façon particulière. Son inspiration procédait par soubresauts ou par saccades : « Où suis-je? Que vois-je? Un saint délire m'emporte; j'ai la sensation d'un tremblement de terre! Suis-je à Pontoise ou à Jérusalem? sur la butte Montmartre ou sur le sommet du Pinde? Peuples, écoutez-moi! Firmament, prête-moi un instant l'oreille! » Un peu d'ivrognerie ne nuisait pas à cet état de l'âme : plusieurs s'y préparaient, j'imagine, en avalant quelques bouteilles de ce liquide qu'ils appelaient alors « jus de la treille ».

Tant que l'idéal fut celui-là, Rousseau fut homme à y suffire. Mais le temps passe, le propre de l'erreur est de passer avec lui; un siècle s'en va, un autre arrive, et le monde connaît enfin la véritable poésie lyrique.

Les pédants auront beau dire et beau faire, c'est de notre siècle qu'elle date; et, quand je parle de la poésie lyrique, je parle de la poésie même. Les hommes en général se font volontiers les admirateurs des âges précédents, les flatteurs du passé, *temporis acti*. Moi, je l'avoue sans vergogne, j'aime mon temps. Je n'y tiens aucune place, je n'y suis qu'un modeste professeur; n'importe, j'estime que ce siècle ne le cède à aucun

autre. Je ne puis me persuader que celui de Louis XIV ait porté le génie de la France à sa plus haute expression. Un temps qui a été dans l'erreur sur plusieurs points essentiels de l'art ne peut pas avoir atteint la suprême perfection. Or, le grand siècle subissait encore toutes sortes de préjugés et d'illusions, ne fût-ce que cette absurde loi des trois unités qui a fait de son théâtre un théâtre artificiel et tout de convention.

Quoi qu'on en dise, personne au moins ne contestera que les maîtres de la poésie lyrique ont vécu de nos jours, et qu'il n'est plus désormais permis de prononcer le nom de Jean-Baptiste Rousseau auprès de quatre ou cinq noms que tout le monde a sur les lèvres.

XIX

CRÉBILLON

Terrible, terrible, terrible!... à divers points de vue.

XX

LOUIS RACINE

On a dit que *Bérénice* était le plus faible ouvrage de l'auteur d'*Andromaque* et de *Phèdre*. On oubliait Louis Racine.

XXI

VOLTAIRE

Le plus grand prosateur du XVIII[e] siècle. Sa prose n'a été mauvaise que dans ses vers.

XXII

GRESSET

Je me suis toujours représenté cet aimable rimeur sous les traits de son propre héros, c'est-à-dire d'un perroquet de couvent, dont les boutades moitié dévotes, moitié mondaines, ne semblaient guère devoir franchir la pieuse enceinte. Les siennes pourtant sont allées beaucoup plus loin. Il avait à un haut degré ce que j'appellerai volontiers « la gaieté ecclésiastique ». Il trouva le moyen, je ne sais comment, de la faire goûter et applaudir du siècle de Voltaire.

XXIII

SAINT-LAMBERT

Ne le lisez pas après Delille, pas plus que Delille après Virgile.

XXIV

LEFRANC DE POMPIGNAN

Un brave homme trop bafoué par Voltaire, qui, en poésie, aurait dû se montrer plus indulgent.

On a, pendant plus d'un siècle, admiré comme merveille une strophe de ce Pompignan.

Le Nil a vu sur ses rivages, etc.

. . . .

On a fini par reconnaître que l'on s'était trompé. L'admiration est comme l'amour : elle n'y voit pas toujours clair.

XXV

DUCIS

Il y a trois choses dont il faut lui savoir gré : la première, c'est d'avoir bravé hautement le despotisme de Napoléon Ier; c'est d'être resté la tête haute devant cet homme qui faisait plier toutes les têtes. La seconde, c'est d'avoir affronté l'esprit d'impiété de son temps, c'est-à-dire d'avoir exprimé des sentiments religieux en face du spectre encore railleur de Voltaire. La troisième, c'est de s'être moqué des préjugés classiques d'un siècle qui en était encore à l'art poétique d'Horace; c'est d'avoir cherché, sinon à faire connaître, — on ne fait pas connaître ce qu'on déguise, — du moins à naturaliser le génie de Shakspeare chez une nation

qui venait de l'entendre traiter de « sauvage ivre » par le plus grand de ses écrivains. Il y a là une triple indépendance dont je l'estime et je l'honore. Je voudrais seulement que cet homme si fier n'eût pas accepté, sur ses vieux jours, la tyrannie d'un jupon ; qu'il ne se fût pas, le dirai-je? laissé conduire au bâton par une indigne femme qui était la sienne.

XXVI

DELILLE

Un de ces poëtes qui, je ne sais par quelle bonne volonté de leurs contemporains, passent pour les esprits les plus faciles, les plus féconds, les plus abondants, en un mot les plus riches du monde. Leur apparente richesse n'est que réelle pauvreté. Les châteaux, les palais, les moulins qu'ils élèvent sont des moulins, des palais, des châteaux de papier mâché. S'ils ont des jardins, et celui-là en avait, ils sont plantés de fleurs artificielles. Les pièces d'or qu'ils répandent à flots dans la circulation sont toutes, absolument toutes, des pièces fausses. On devrait les pendre comme faux monnoyeurs. On les vante, on les loue, on les porte au

Capitole, et si, par hasard, ils viennent à mourir, on leur fait des funérailles comme à des demi-dieux. Témoin ce bon « abbé Delille », ainsi qu'on l'appelait de son temps.

XXVII

GILBERT

Le seul vrai poëte du XVIIIe siècle. Que dites-vous d'un siècle qui n'en a qu'un et qui le laisse mourir de faim?

XXVIII

CLARIS DE FLORIAN

Joli comme son nom. Qui dirait que ce berger qui avait peur du loup avait commencé par être officier de cavalerie parmi les dragons ?

XXIX

FONTANES

Un de ces hommes dont l'exemple encourage beaucoup à ne rien faire. Ils ont écrit quatre ou cinq morceaux de peu d'étendue, de peu de valeur, cela leur a suffi pour arriver à la fortune, à tous les honneurs. S'ils avaient produit davantage, ils seraient probablement restés en chemin.

Celui-ci, grand adulateur de Napoléon, fut l'ami intime de Chateaubriand, grand ennemi du même Napoléon. Je suppose qu'ils parlaient plus souvent de littérature que de politique.

Fontanes aida Chateaubriand dans la correction des épreuves du *Génie du Christianisme*. Chateaubriand le

récompensa de ce soin en citant avec éloges *le Jour des morts*. Cette pièce, tirée de Gray, est une des productions les plus brillantes du grand maître de l'Université.

XXX

ÉCOUCHARD LEBRUN DIT PINDARE

Voir ce que j'ai dit de Jean-Baptiste Rousseau.

XXXI

PARNY

Il eut le don de l'harmonie. Il avait donné des leçons de chant à la jeune Éléonore Troussaille, il en donna plus tard au jeune Alphonse de Lamartine. Lamartine imita le poëte Parny avant de continuer le prophète David.

XXXII

ANDRÉ CHÉNIER

Je ne voudrais pas dire une chose abominable; mais il me semble que la guillotine de la Terreur a fait plus de bien que de mal à ce cher et grand poëte pour qui elle fut une sorte de sanglant Capitole. Si on l'avait laissé vivre, il y a longtemps aujourd'hui qu'il serait mort de vieillesse, et il n'aurait autour du front que sa couronne de lauriers, il n'aurait pas cette auréole impérissable que le martyre lui a donnée. Non qu'il me vienne jamais à la pensée de contester le merveilleux talent, le génie dont il a fait preuve dans certaines parties de son œuvre. Où je le trouve incomparable, c'est dans ces fragments si directement inspirés par

la muse grecque qu'on les dirait de pures traductions :

> Accours, jeune Chromis, je t'aime et je suis belle,
> Belle comme Diane et légère comme elle, etc. ;

ou bien :

> Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute.

et vingt autres morceaux qui semblent autant de camées retrouvés dans la poussière des siècles. Mais, quand il quitte la vie antique pour la vie moderne, quand il ne cherche plus à exprimer que ses propres sentiments ou ceux de ses contemporains, il m'est difficile de lui garder la même admiration. Je trouve sa langue souvent vulgaire, pâteuse, alourdie d'épithètes inutiles, surchargée de vains ornements qui, tenant à la fois du génie grec et du génie latin, produisent des dissonances et des disparates dont le goût se trouve blessé. Je ne saurais, par exemple, à le dire franchement, partager le sentiment général au sujet de son élégie *la Jeune Captive* que toutes les anthologies mettent au rang des chefs-d'œuvre de la langue française. Je ne la cite pas, elle est partout. Je demande pourtant s'il est possible de trouver quelque part une série d'images plus banales et plus usées sur la mort précoce d'une jeune femme. Cette femme est dans les cachots de la

Terreur. Elle en sera peut-être tirée demain pour aller à l'échafaud. Qui s'en douterait? A l'entendre parler, ne dirait-on pas qu'il s'agit d'une jeune villageoise se sentant mourir de sa belle mort plutôt que d'une marquise prisonnière menacée d'une fin tragique? L'élégie, à quelques détails près, convient beaucoup mieux à la première qu'à la seconde.

L'épi, la faux, le pressoir, le pampre, le miel, l'oiseleur, Philomène, le chemin bordé d'ormeaux, est-ce bien là, je vous le demande, le langage que peut tenir la jeune victime aristocratique? Vous me direz que c'est là une chicane ; j'en appelle à votre propre témoignage : en lisant cette élégie qui devrait faire verser tant de larmes, avez-vous jamais éprouvé un sincère attendrissement? Le tort, le grand tort d'André Chénier, c'est de s'être abstrait systématiquement du monde où il vivait pour se transporter par l'imagination dans le monde antique, dans le monde païen. Il a dû à ce changement d'optique ce que je trouve d'artificiel dans beaucoup de ses pages. Il est vrai qu'il lui a dû aussi la plupart des beautés qui rendront sa mémoire immortelle.

XXXIII

CHATEAUBRIAND

Il avait la passion des vers. Malheureusement, il en a fait.

XXXIV

BÉRANGER

Beaucoup trop de gloire pendant sa vie, pas assez depuis sa mort. C'est toujours ainsi : quand, du vivant de l'homme, le bruit a dépassé le mérite, il se fait autour de sa tombe un silence qui ressemble à une expiation.

L'expiation est ici méritée. Le poëte avait mis un grand talent au service d'une petite cause. Il combattait un gouvernement en faveur d'une coterie. Aucune grande idée, aucun grand principe, aucun grand intérêt ne l'inspire. Je ne vois chez lui ni logique, ni droiture. A-t-il vraiment l'amour de la liberté, cet homme qui ne cesse de chanter Napoléon Ier, son plus implacable

ennemi? A-t-il vraiment l'amour du peuple, ce chansonnier qui le pousse à l'ivrognerie, à l'impiété, au libertinage? A-t-il vraiment l'amour de la vérité, celui qui se moque de Dieu aussi bien que de son curé? Non, je ne vois en lui que l'instrument d'un groupe d'ambitieux qui s'en servirent comme d'un clairon à qui l'on fait sonner la charge pour escalader la muraille. Cela est si vrai que, le combat fini, l'indifférence s'est faite autour de son nom, et que désormais les vrais républicains ne l'aiment guère plus que les vrais monarchistes.

XXXV

MILLEVOYE

Un doux nom, un doux poëte, un de ceux qui doivent une partie de leur gloire à la précocité de leur mort. Le monde n'aime pas que les poëtes soi-disant poitrinaires fournissent des exemples de longévité. Il a une prédilection pour ceux qui meurent en achevant leur livre. Ceux-là du moins ne l'ont pas trompé.

Millevoye marcha des premiers dans les voies de la mélancolie moderne. Il soupirait ses élégies au moment où Chateaubriand écrivait les siennes. Ce qu'il a fait n'est peut-être pas grand'chose, ce qu'il tenta fut considérable. Sa plainte du *Jeune Malade* ne sera pas oubliée. Ce n'est pas un chef-d'œuvre; n'importe. Elle

est venue à son heure ; elle a touché le cœur de toute une génération. Cela suffit, elle survivra. Longtemps l'œil des rêveurs suivra ce brin de saule jeté au courant du fleuve.

XXXVI

PIERRE LEBRUN

Il vécut en grande faveur sous Napoléon I[er], sous Louis XVIII, sous Charles X, sous Louis-Philippe, sous la république de 48, sous Napoléon III, sous la présidence de M. Thiers. Il fut pair de France, il fut sénateur, il fut membre de l'Académie française, il fut directeur général de l'Imprimerie royale, nationale, impériale; il fut, dans toute la force du terme, ce qu'on appelle un grand de la terre.

Il avait, dans le temps, traduit, en vers médiocres, une tragédie de Schiller. Il est vrai qu'il fut le protecteur d'Hégésippe Moreau; mais la protection, toute puissante qu'elle était, ne fut, hélas! guère efficace : on sait où est mort l'infortuné Moreau.

XXXVII

ALEXANDRE GUIRAUD

Il y eut un moment, vers 1825, où le baron Alexandre Guiraud était aussi célèbre que le vicomte Victor Hugo.

XXXVIII

LAMARTINE

Est-il le premier, est-il le second, est-il le troisième des poëtes de son temps? Je n'en sais rien, et cela m'est bien égal. Il en est de plus amusants, je ne le nie pas: il en est qui parlent à l'imagination avec plus de force et de variété, j'en conviens; mais ce dont il faut bien que tout le monde convienne aussi, c'est que pas un ne s'est adressé avec plus d'éloquence que lui à ce sentiment du divin que nous portons au fond du cœur. Pas un n'a parlé de Dieu dans un langage plus digne de Dieu et de l'âme humaine.

Comme un lys penché par la pluie
Courbe ses rameaux éplorés...

Et ailleurs :

Roulez dans vos sentiers de flamme
Astres, rois de l'immensité ;
. . . .

ou encore :

Tu parles, mon cœur écoute ;
Je soupire, tu m'entends...
Ton œil compte, goutte à goutte,
Les larmes que je répands...

Il y a partout, dans ses œuvres, de ces effusions, de ces traits, de ces cris de l'âme où la sainteté semble égaler le génie. David, le roi-prophète, n'a rien de plus beau. Le tort de notre prophète, à nous, a été de les noyer dans une profusion de pensées et d'images d'un ordre plus terrestre. Je voudrais qu'un esprit intelligent et pieux les recueillît, en fît un livre à part, un livre de psaumes et de cantiques, qui seraient dignes d'être chantés dans les fêtes de l'avenir jusqu'à la fin des siècles.

XXXIX

CASIMIR DELAVIGNE

Le public français a longtemps mis *les Messéniennes* à côté des *Méditations*. Il a de ces façons de voir.

Les Messéniennes, qu'est-ce que cela voulait dire? Je n'ai jamais osé le demander à personne, pas même à M. Delavigne.

XL

ALFRED DE VIGNY

J'ai connu le comte A. de Vigny. C'était un esprit à plusieurs faces qui a touché avec un égal bonheur au roman, au théâtre, à la poésie lyrique. Varié dans le talent, il l'était beaucoup moins dans la conversation. Sa parole était une plainte perpétuelle contre l'indifférence du public français envers la poésie. Il n'avait tort que dans la forme ; quant au fond, je crains qu'il n'ait eu raison. Ironique, sceptique, bruyant et vaniteux, le Français ne connaît guère ce plaisir délicat qui consiste à lire tout seul un beau livre de poésie, en hiver, au coin du feu ; en été, sous un arbre de son jardin. S'agit-il d'aller voir une tragédie au Théâtre-Français

dans un jour de grand apparat, il payera volontiers cent francs d'une stalle; il ne payera pas cent sous le poëme mis en vente chez le libraire. Celui-là même qui dans l'ordinaire de sa vie donne dix francs d'un melon à son déjeuner ne donne pas trois francs d'une primeur littéraire.

J'ai ouï conter qu'un personnage opulent, dînant à côté d'un poëte qu'il avait invité à sa table, lui disait sans vergogne : « Votre dernier livre fait le plus grand bruit ; le précepteur de mon fils doit me le prêter. » J'ai moi-même été témoin l'autre jour d'un fait du même genre. C'était dans un salon où l'on parlait du volume des *Destinées,* dernier livre posthume de ce même Alfred de Vigny, sujet de cette note. Une dame du plus haut monde dont les équipages font sensation au Bois, qui a la prétention d'exercer quelque influence sur l'Académie, avouait sans façon ne l'avoir pas lu. Dame! c'est un livre de six francs. Un jeune homme modeste lui offrit de lui prêter l'exemplaire.

C'est toujours ainsi. Les livres, en France, sont achetés par les pauvres qui les prêtent aux riches. Il arrive même que les riches ne les rendent pas.

XLI

BARTHÉLEMY ET MÉRY

Marseille les avait créés de race latine. Il y avait en eux du Juvénal et du Virgile, à petite dose. La circonstance fut leur muse. Ils vécurent trop de l'à-propos, de l'actualité, de la personnalité, de tout ce qui n'a qu'un jour et qu'une heure. Quiconque s'accroche aux choses qui passent passe avec elles. Ils avaient pourtant plus de qualités natives que beaucoup de ceux qui resteront. Je voudrais qu'un glaneur intelligent revînt sur leurs traces, et, cherchant à droite et à gauche, ramassât quelques-uns des plus beaux épis que ces dissipateurs ont laissés tomber sur leur chemin. Il aurait de quoi faire une gerbe.

XLII

SAINTE-BEUVE

Un critique doublé d'un poëte. Le critique est grand, le poëte petit.

XLIII

THÉOPHILE GAUTIER

Un poëte doublé d'un critique. Tous deux de la même taille.

XLIV

DELPHINE DE GIRARDIN

Une muse couronnée de fleurs artificielles. Elle aurait eu plus de talent si elle avait eu moins d'esprit. Pour arriver jusqu'au génie, il faut un peu de bêtise, et je crois qu'à ce prix-là elle n'en aurait pas voulu.

XLV

BRIZEUX

Il y a des gens qui, en venant au monde, se trompent de berceau. Brizeux aurait bien fait de naître en Angleterre, au lieu de naître en France, à Saint-Brieuc. La Grande-Bretagne lui convenait mieux que la petite. L'Angleterre eût aimé cet esprit sobre, élégant et délicat, ce poëte familier, cordial et champêtre, si semblable par plusieurs points à toute une école de poëtes qu'elle a, depuis un siècle ou deux, comblés de ses faveurs. Elle eût fait pour lui ce qu'elle a fait pour la plupart de ses lakistes, ce qu'elle fait encore en ce moment pour Tennyson, à qui elle donne, dit-on, deux cent mille livres de rente. La France donnait à Brizeux, par

les mains du ministre de l'instruction publique, douze cents francs. On la dit assez riche pour payer sa gloire. Il y paraît. Aussi le malheureux Brizeux menait-il une existence bien triste, bien errante, bien sevrée de tout. Environ dix mois de l'année, il vivait retiré dans un coin de sa Bretagne, chez quelques pauvres paysans dont il devenait l'hôte et le pensionnaire. Moyennant quelques sous par jour, il trouvait là le gîte et la table, c'est-à-dire un grabat et un morceau de pain. Je ne sais quels prodiges d'économie il a dû faire pour amasser de quoi entreprendre un voyage en Italie. C'était là son rêve depuis bien des années. Il put l'accomplir. Que le Dieu des bohémiens en soit béni! J'ai dit qu'il vivait dix mois de l'année en Bretagne. Les deux autres mois, il avait coutume de les passer à Paris, où il ne voyait, du reste, qu'un petit nombre d'amis. Il était trop fier pour rechercher un monde qui lui faisait si peu d'avance. Il est mort tout récemment d'une maladie qu'un peu plus d'aisance aurait certainement prévenue. Il est mort, mais il vivra, je l'espère, car la France a l'habitude de se montrer généreuse envers la mémoire des poëtes qu'elle a laissés mourir de faim. Sa générosité a besoin d'être stimulée par le remords. Voyez Gilbert, voyez Hégésippe Moreau.

XLVI

HÉGÉSIPPE MOREAU

Quand je vois un jeune homme qui se destine à la poésie, je suis toujours tenté de lui dire : « Mon ami, ton père est-il millionnaire? Non; eh bien, fais autre chose. Cherche un métier productif, une industrie qui nourrisse son homme. Sinon, prends-y garde! Songe à Moreau, songe à tant d'autres. La France n'a qu'un goût modéré pour la poésie. Elle a aimé les vers tant qu'on en faisait de mauvais; depuis qu'on en fait de bons, elle les aime moins.

Donc, mon ami, pas de vers; que si tu veux à toute force vivre de ta plume, écris un beau livre en prose, un roman dans le genre honnête; tu pourras peut-être

le vendre cinq cents francs. Te le dirai-je enfin? Écris un roman dans le genre immonde, alors, oh! alors, mon ami, tu n'iras pas à l'hôpital, ta fortune est faite. Quarante éditions en six semaines!

XLVII

ALFRED DE MUSSET

Le jour où Lamartine, à qui l'auteur de *Rolla* venait d'adresser une si modeste et si touchante épître, négligea de lui répondre, il ne put croire qu'il commettait à la fois une grande injustice et une grande maladresse. La distance qui les séparait alors semblait infranchissable. Il ne se doutait pas qu'à dater de ce moment elle se réduirait de jour en jour; que, l'un montant, l'autre descendant, ils arriveraient à se toucher; enfin que le plus humble finirait par l'emporter sur le plus superbe dans l'estime de beaucoup de gens. C'est pourtant ce qui est arrivé. Il se trouve aujourd'hui un grand nombre d'esprits dont l'opinion a sa

valeur, qui mettent le poëte des *Nuits*, l'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie,* au-dessus de l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies*.

A vrai dire, je ne partage pas cette opinion. Musset sans doute est plus sympathique au génie français de tous les temps; il répond mieux à la mobilité de nos impressions, à nos gaietés et à nos tristesses changeantes, le dirai-je même? à certains penchants vicieux de notre nature. Lamartine a un accent plus sérieux, plus profond, plus pathétique; il monte à des hauteurs où l'autre n'atteint pas; il voit tout de si haut, qu'il semble déjà perdu dans l'infini. L'un chante la plus aimable et la plus entraînante des chansons, l'autre le plus sublime des cantiques, et la distance qui demeure entre les deux me semble toujours celle qui sépare la chanson du cantique. Musset en avait bien conscience le jour où il s'adressait à Lamartine comme à un maître à qui l'on doit la déférence et l'admiration. Que si l'on passe d'ailleurs du domaine poétique à d'autres domaines, on voit tout de suite la différence qui existait entre les deux natures. Est-ce bien Musset qui, de sa plume légère, eût écrit cette histoire de la Révolution où l'on retrouve les accents de Tacite? Est-ce bien le dandy parisien à qui l'on doit *le Caprice*

qui, tribun de place publique, eût arrêté par la seule autorité de sa parole le débordement populaire ?

Quoi qu'il en soit, de tout ceci je conclus qu'il faut toujours répondre à l'épître qu'on vous adresse, surtout quand cette épître est un chef-d'œuvre d'éloquence, de passion et de poésie.

XLVI

DE BELLOY

Un poëte qui m'a toujours fait songer à Benserade. Tous deux gentilshommes, tous deux beaux esprits, tous deux aimables et fins railleurs. Les talents se ressemblent. Mais quelle différence dans les destinées! Benserade loué, accueilli, fêté, pensionné, comblé de largesses et d'honneurs par le plus beau monde du plus beau règne; de Belloy vivant et mourant dans la pauvreté et dans l'obscurité, inconnu surtout de cette noblesse qui aurait dû pourtant s'honorer de lui. Il est mort voilà six mois à peine, n'est-il pas mille fois plus oublié que Benserade lui-même?

On dit que la postérité remet tout à sa place; hélas!

je n'en crois rien. La postérité ne fait le plus souvent que confirmer le jugement des contemporains. Elle reçoit toute faite une liste de noms illustres, et n'y touche que pour en retrancher. Il est rare qu'elle tire un nom de la nuit pour le placer dans la gloire. Une réhabilitation tardive est un miracle qui ne se voit guère plus que la résurrection d'un mort.

XLIX

BAUDELAIRE

Ne me parlez pas de ce poëte-là. Je n'ai jamais compris la faveur dont il a joui auprès de certains esprits, je ne l'ai comprise du moins que par ce déplorable attrait de corruption souvent plus fort que l'attrait du talent. Pourquoi n'en pas parler? me dit-on, il a fait son bruit. J'en conviens, il a fait son bruit comme le fou qui ouvre sa fenêtre et adresse aux passants de bizarres apostrophes, comme le débauché qui sort la nuit d'un mauvais lieu, et offense pas ses chansons avinées la majesté des étoiles.

Ici s'arrêtent les notes du bon professeur, qui, paraît-il, s'était fait une loi de ne pas toucher aux poëtes vivants. Je vous les livre telles quelles. Il va sans dire que je n'en suis point le garant. Il en est même quelques-unes qui m'ont semblé d'une témérité quelque peu excessive. Vous m'en direz votre opinion à notre prochain revoir.

Maintenant que vais-je faire ici ? Ce lac de Côme est vraiment bien beau. Cette lumière, ces bois, ces neiges qui brillent à l'horizon, cette nappe d'azur sillonnée par les bateaux qui vont et qui viennent, tout cela est sans doute plein d'enchantements; mais, pour le con-

templer un mois de suite sans autre compagnie qu'un valet de chambre jardinier et une servante qui parle un patois moins savant que celui de nos félibres, il faudrait un courage que je ne me sens pas. Je compte donc, au risque d'étonner beaucoup Maria, partir au premier jour. J'aurai payé à peu près cinquante louis les notes que j'ai prises dans le cahier du professeur, aucun libraire ne lui en eût donné ce prix-là : sur cette pensée qui rend la paix à ma conscience, je mets à vos pieds mon hommage et mes notes.



VOYAGE EN ITALIE

AVERTISSEMENT

On m'a reproché quelque part d'avoir rejeté dans l'ombre un certain livre de prose que j'avais écrit dans ma jeunesse. Je n'avais pourtant pas dérobé ce livre; il s'était plutôt dérobé lui-même par le rapide écoulement d'une première édition. Si je ne permis pas à l'éditeur d'en faire un second tirage, c'est que ma relation, en grande partie consacrée à décrire des fêtes et des cérémonies que tout le monde pouvait aller voir, n'avait à mes propres yeux qu'un assez faible intérêt. Aujourd'hui, tout est bien changé : ce qui était debout est dans la poussière; ce qui brillait au soleil est rentré dans l'ombre, si bien que mon modeste livre semble avoir maintenant ce genre d'attrait qui s'attache aux choses du passé. Je l'exhume donc, j'en retranche çà

et là ce qui me paraît inutile, et je le restitue à ceux de mes lecteurs que de pareils souvenirs peuvent encore intéresser, en les priant seulement de ne pas en oublier la date.

I

PREMIÈRE ÉTAPE

Le 5 avril 1840 fut un des jours heureux de ma jeunesse. Je m'embarquai ce jour-là sur *le Pharamond*, un des plus beaux navires à vapeur qui sillonnaient alors les eaux de la Méditerranée. Je partais pour l'Italie; j'allais visiter les principales villes de la péninsule; j'allais assister à Rome aux cérémonies de la semaine sainte.

Quand les amis qui étaient venus me dire adieu sur le pont eurent redescendu l'échelle du bord et regagné la barque qui les ramenait au rivage, j'allai m'asseoir à l'écart et je m'abandonnai à mes pensées. Ces pensées, qui d'abord avaient été joyeuses comme l'espérance, ne tardèrent pas à devenir tristes comme le regret :

« Il est doux de partir, me disais-je, mais il est amer de laisser au rivage une part de soi-même. Heureux celui qui, possesseur d'un tel navire, en exclurait les étrangers, et y ferait monter avec lui tous les amis de son esprit ou de son cœur. Quel beau voyage on ferait alors! Le plaisir de chacun se décuplerait du plaisir de tous. On descendrait à terre, tous ensemble, on courrait envahir une hôtellerie comme une armée conquérante ; on saluerait en chœur les spectacles qui font l'admiration des hommes! »

J'éprouvais ensuite cet autre sentiment que nous ressentons presque toujours au moment de toucher à la réalisation de nos vœux. Près d'atteindre à la vision qui vole devant nous, nous voudrions nous arrêter un moment; près de saisir la beauté de nos songes, nous voudrions nous agenouiller encore pour baiser la frange de sa robe. « Aujourd'hui, me disais-je, l'Italie n'a pas cessé d'être pour moi la chose inconnue à laquelle on prête, par la pensée, mille charmes mystérieux; que sera-t-elle demain? N'aura-t-elle rien perdu des merveilles rêvées? Dût-elle, d'ailleurs, ne pas tromper mon attente, au bout de quelques jours l'énigme sera connue; ce qui était l'avenir sera le passé; ce qui était l'espérance sera le regret. »

Comme j'écoutais toutes ces confuses voix du cœur, la nuit venait sur les flots, et la côte de France disparaissait dans la brume. Je descendis dans les chambres.

Durant cette nuit, je remontai vingt fois sur le pont, pour voir, à travers les ombres, cette côte qui était déjà l'Italie.

> Procul obscuros colles humilemque videmus
> Italiam...

J'étais heureux de pouvoir enfin murmurer ce nom en face de la chose; je songeais à toutes ces tristes soirées de mon adolescence que j'avais passées à rêver de voyages sur la mer, de nuits aux étoiles, de rivages italiens couverts d'orangers, à nommer cette sainte péninsule où tout ce qui fut grand dans le monde a laissé une immortelle trace.

La dernière fois que je montai sur le pont, ma joie fut complète, le jour se levait :

> Temp' era nel principio del mattino,
> E 'l sol montava 'n sù con quelle stelle
> Ch' eran con lui, quando l'amor divino
> Mosse da prima quelle cose belle.

J'écrivis alors, sur des pages agitées par le vent du matin, quelques strophes improvisées que le lecteur,

s'il en est curieux, retrouvera dans *les Poëmes de la mer.*

Emporté par le rapide attelage de chevaux invisibles que la vapeur attachait à sa proue, notre vaisseau volait sur la mer brillante ; il rasait de si près la côte, que nous pouvions aisément jouir de ses parfums et de ses harmonies. De temps en temps, de légères tartanes aux grandes voiles triangulaires passaient dans nos eaux, et nous entendions, dans la sonorité de l'air matinal, retentir la voix des mariniers qui parlaient la langue de l'Italie. Tous les passagers étaient sortis de leurs cabines, tous bordaient la galerie du vaisseau, et tournaient les yeux vers la terre.

A droite s'étendait la mer, éclairée à la cime de ses vagues des lueurs vives du matin ; à gauche, cette côte merveilleuse qui, de Nice à Gênes, déroule une succession d'admirables paysages que domine la crête de l'Apennin, toute blanche de neige ; enchaînement perpétuel de hautes forêts, de collines au profil abrupt ou arrondi, de villages tantôt assis au niveau de la vague, tantôt juchés sur les escarpements de la montagne : arabesques comme jamais crayon d'artiste n'en a tracé dans ses meilleures inspirations. A chaque élan du navire, la décoration changeait de formes et de cou-

leurs : à peine avions-nous nommé un de ces beaux villages dont la côte est toute parée, groupes de blanches maisons qui apparaissent avec un svelte clocher, au milieu des bois de pins, de chênes et d'oliviers, qu'un autre sortait subitement d'une des coulisses du rivage, et venait à son tour nous inviter à lui dire son nom, et toutes ces appellations étaient charmantes : c'étaient des noms à molles diphthongues, à désinences mélodieuses, comme la lèvre les affectionne, comme une mère en cherche pour le baptême de son nouveau-né : San-Stephano, Albenga, San-Remo, Abbissola. La carte déroulée sur la dunette, on y cherchait le prochain village, et on se hâtait d'aller le saluer au passage. S'il s'en présentait quelqu'un d'inattendu, on entourait le capitaine pour l'interroger.

Quelle originale et bonne figure que celle de ce capitaine ! Représentez-vous un géant imberbe, inaccessible au hâle marin, dominant de sa tête blonde et rose les têtes bronzées de ses matelots. Depuis qu'il promène son navire de Marseille à Gênes, il a déjà nommé tant de fois tous ces hameaux de la côte qu'il aurait peut-être le droit d'être un peu fatigué de ces éternelles questions. Mais non, sa réponse est toujours bienveillante et ne se fait jamais attendre, aussi garde-

t-on de lui le meilleur souvenir. A Londres, à Paris, dans toutes les grandes villes du monde, on cite le nom du capitaine Bonnefoi; il est comme lié à celui de l'Italie, où le brave homme a mené tant de pèlerins.

Parmi les passagers, il en était un coutumier de ces parages qui s'était bénévolement institué mon cicerone. Il était savant, un peu orateur, et donnait volontiers dans l'amplification. A propos d'une de ces délicieuses bourgades qui surgissent de la côte, il me conta une sorte de légende qui est restée gravée dans ma mémoire[1].

« Voilà, me dit-il, San-Remo. C'est le pays des palmiers. Toute cette partie du rivage est couverte de ces arbres, les plus beaux de leur espèce qu'il y ait en Europe. Si nous passions plus près de la terre vous en verriez une forêt tout entière, et vous pourriez croire que nous allons aborder à un rivage d'Afrique.

» Ces palmiers sont ceux dont les rameaux sont portés à Rome pour la cérémonie que vous verrez dimanche prochain. Une seule famille de San-Remo a le privilége de fournir ces palmes aux églises de Rome.

1. Cette histoire n'est plus nouvelle aujourd'hui. M'est-il permis de rappeler qu'en 1840 je fus un des premiers à la mettre en circulation?

Cette faveur remonte à une époque assez reculée, au XVI[e] siècle. Le jour où Dominique Fontana, le puissant architecte qui opéra tant de grandes choses en Italie, devait poser, en face du dôme de Saint-Pierre, l'obélisque égyptien qui décore aujourd'hui la place, un peuple innombrable était accouru, avide d'assister au spectacle de cette opération depuis si longtemps attendue. A cette époque, où tant de merveilles naissaient chaque jour en Italie, le peuple s'intéressait à la naissance et à l'inauguration de chacune d'elles. L'Italie était sa mère bien-aimée, et, chaque fois qu'on la revêtait d'un ornement nouveau, il accourait pour admirer et applaudir. Ce jour-là donc, la foule était immense devant Saint-Pierre.

» L'œuvre qu'on allait entreprendre était difficile entre toutes. En vain plusieurs papes avaient-ils voulu placer devant Saint-Pierre ce magnifique obélisque, bloc de granit qu'un fils de Sésostris fit tailler autrefois dans la haute Égypte, pour orner le temple du Soleil, et que Caligula fit transporter dans sa ville impériale, sur cette galère dont Pline a parlé, l'une des merveilles nautiques du vieux monde. Le monolithe pesait 963,537 livres romaines ; il avait plus de cent pieds de hauteur. Nicolas V eut l'ambition de le planter en face du Vati-

can; la mort le surprit méditant ce projet. Plus tard, Michel-Ange fut invité par Paul III à opérer ce formidable travail. Michel-Ange, qui ne reculait devant aucune audace, recula cette fois. Enfin Sixte V siégeait au Vatican. Sixte V était l'homme des gigantesques entreprises; Sixte V aimait la gloire; il pensa qu'il serait beau que son souvenir, dans les siècles futurs, pût briller sous le ciel au sommet du colosse égyptien; un merveilleux piédestal, en effet, pour y dresser une mémoire. Sixte V convoqua tous les architectes du monde. Il en vint de toute l'Italie, de toute la Grèce. Un concours fut ouvert, un prix proposé pour le meilleur plan. Ce plan fut celui d'un architecte jeune encore, de Dominique Fontana.

» Le 10 septembre 1586, Fontana était donc venu sur la place Saint-Pierre, suivi d'un cortége de huit cents ouvriers, de cent cinquante chevaux et de soixante machines.

» Sixte V assistait en personne aux manœuvres commandées par l'artiste. Il savait qu'un grand silence était nécessaire pour que les ordres du maître fussent subitement et clairement entendus de son armée d'ouvriers, et, afin de l'obtenir d'une façon plus sûre, il avait déclaré que quiconque, durant l'opération, ferait

entendre une parole, serait puni de mort. C'était un peu sévère; mais que voulez-vous! en ce temps-là, les papes eux-mêmes n'y regardaient pas de si près.

» La manœuvre était commencée. Le colosse s'élevait lentement de terre, au milieu du recueillement universel. Jamais cinquième acte d'un drame n'a obtenu de la foule un pareil silence. On sentait que la mort planait sur toutes ces têtes.

» Assis sur un trône élevé, le vieux pontife était là, promenant son regard terrible des soixante machines qui fonctionnaient au peuple qui frémissait d'attente. Fontana, debout sur son estrade, commandait avec l'anxiété d'un homme qui opère une manœuvre presque impossible sous les yeux de son souverain, en face de tout un peuple attentif. Tout à coup, l'obélisque, qui s'élevait lentement du sol et touchait au moment de trouver sa base, s'arrêta. Pour achever l'érection du sublime granit, les cordes n'étaient point assez tendues. Alors, du milieu de toute cette foule muette, une voix vibrante jeta ce cri : *Acqua alle funi! Mouillez les cordes!* C'était la voix d'un marin qui connaissait l'effet que l'eau produit sur les cordages. En même temps, celui qui avait poussé ce cri, sortait de la foule et se dirigeait vers le trône de Sixte V. Enfant de cette côte

de Ligurie, où les types sont si beaux, jeune et fier, les cheveux au vent, il venait chercher la mort qu'il avait encourue.

» Cependant, éclairé par ce conseil d'un inconnu, Fontana l'avait fait exécuter, et le succès avait suivi : l'obélisque était là, debout sur son piédestal, et les canons annonçaient la nouvelle, et les cloches bondissaient au ciel, et la foule battait des mains; au même instant, Fontana courait vers le pontife pour le supplier d'être bon envers l'inconnu qui s'était si généreusement offert à la mort, dans l'intérêt de son œuvre, à lui, artiste, et de sa Rome, à lui, pontife. En arrivant au pied du trône, il rencontra le jeune homme et le serra dans ses bras. Vous pensez si le pape, malgré sa rigidité connue, fut clément cette fois. Il ne fallait pas seulement pardonner, il fallait récompenser; c'est ce qu'il fit. « Mon ami, dit-il, demande ce que tu voudras, je te l'accorderai. » Le pauvre matelot était là comme un enfant à qui une bonne fée aurait dit : « Forme un souhait! » Un pape peut au moins autant qu'une fée. Quel fut le vœu du matelot?

» Il pouvait tout demander, des honneurs, des richesses, un grade de capitaine sur les galères du pontife, une villa de marbre et d'or dans la campagne voisine, une

place dans le Paradis dont le saint père tient les clefs, il ne songea qu'à sa pauvre famille, à ses vieux parents de San-Remo. « Saint Père, dit-il, je sais que les églises de Rome consomment, le jour des Rameaux, une grande multitude de branches vertes. Mon père possède sur la côte de Gênes un bois de palmiers; les rameaux de ces arbres conviennent mieux que d'autres à la sainte cérémonie, car ce sont les rameaux mêmes que les apôtres semèrent devant les pas de Jésus entrant à Jérusalem. Je demande pour unique faveur que mon père, et après lui ses descendants, jouisse exclusivement du droit de vendre les branches de ces arbres aux églises de Rome, pour la solennité du dimanche des Palmes. » La foule admira la demande du jeune homme; Sixte V, étonné lui-même de la modération d'un tel vœu, s'empressa de lui accorder le privilége souhaité. Cette demande n'était pas aussi modeste qu'on pourrait le croire. Quelques années plus tard, on s'en aperçut à la fortune qu'avaient faite les possesseurs des palmiers de San-Remo. Le nombre des palmes qui s'achètent à Rome pour le dimanche des Rameaux est incalculable; et vous jugez des bénéfices qui devaient résulter d'une telle vente renouvelée chaque année. Depuis trois siècles, les descendants du marin de

San-Remo n'ont pas cessé de jouir du privilége; chaque année, aux approches de la fête des Palmes, une troupe de felouques génoises emporte à Civita-Vecchia les dépouilles de ces beaux arbres. Et tenez, je crois bien que ces barques qui passent là-bas font partie de l'expédition. Si la tempête se lève, il suffit, d'après la croyance des peuples de la côte, il suffit, pour apaiser les flots, de leur jeter une des palmes qui vont à Rome. »

Tel était le récit de mon compagnon de route, et il était bien de circonstance à la veille des fêtes que j'allais voir. Comme il achevait de parler, nous approchions de Gênes. L'antique capitale de la Ligurie sortait des eaux du golfe, avec sa *lanterne* prodigieuse, phare sublime, bâti sur un piédestal de rocher, avec ses palais de marbre, ses châteaux forts et ses monastères, avec les dômes qui la couronnent, avec les coteaux qui la dominent, verts coteaux couverts de jardins et de délicieuses villas. C'était un merveilleux tableau. Tous les passagers du *Pharamond*, penchés sur la galerie, le contemplaient avec admiration. Je me trompe : l'un d'eux se tenait à l'écart, incliné sur un livre, dont la lecture l'absorbait depuis notre départ. Ce voyageur était un jeune Anglais au visage sévère et triste, et dont

la tenue était assez celle d'un quaker. Il semblait vivre dans un isolement religieux, et j'aurais craint, en l'abordant, de lui paraître un personnage trop mondain. A ses côtés était un vocabulaire anglo-français auquel il avait souvent recours. Un hasard m'ayant rapproché de lui, je pus voir le titre de ce livre, objet d'une étude si recueillie. C'était un volume de Paul de Kock.

II

GÊNES

Des villes d'un pays, la première où l'on arrive est peut-être celle qui fait sur vous la plus vive impression. Gênes fut pour moi une révélation. Elle fut comme le frontispice du poëme que je venais lire.

Il est vrai qu'on n'y entre pas de plain-pied. Si le frontispice est brillant, la préface est longue et laborieuse. Vous auriez hâte de fouler le sol de cette Italie où vous arrivez. Patience, cette joie ne vous sera donnée que plus tard. Pour le moment, il faut subir les perquisitions d'une foule de visiteurs aiguilletés et galonnés : sergents de la police qui viennent réclamer les passe-ports; employés de l'intendance militaire

qui viennent s'enquérir si parmi les bagages vous n'avez pas à bord quelque fléau. Il importe aussi de reconnaître que le nombre des passagers désignés par le capitaine est rigoureusement exact. A cette fin, on fait défiler, en face des sergents sanitaires, placés à quelque distance, dans une barque, toute la bande des passagers. Personne n'échappe à cette formalité. Tel voyageur qui, arrivant à Gênes pour la vingtième fois, avait préféré au plaisir familier du spectacle de la rive celui d'un sommeil prolongé dans la couchette devenue immobile sur les eaux du port; tel autre qui, songeant à la terre où il doit bientôt descendre, à une ville que l'on dit toute bâtie de palais, que sais-je? à ces femmes italiennes devant lesquelles il va se présenter pour la première fois, vient de commencer à réparer sur sa personne les délabrements de la traversée, sont formellement sommés d'interrompre, celui-ci son sommeil, celui-là sa toilette, pour venir prendre rang dans la procession qui défile sur le pont, procession étrange s'il en fut.

Il y a là, sur une longue file, des Anglais, des artistes, des moines de divers ordres, des matelots qui sentent le goudron, des femmes du monde qui sentent le patchouli, des marmitons qui sentent la casserole,

tous serrés, pressés l'un derrière l'autre, comme une queue aux guichets d'un théâtre. Les artistes ont dans l'accoutrement cette originalité qui ne se montre pas toujours dans leurs autres créations; les Anglais sont rasés de frais, gantés de neuf à huit heures du matin comme ils le seraient à dix heures du soir pour entrer au bal; les femmes, dans la précipitation du lever, ont jeté un peignoir sur leurs épaules et un cachemire sur le peignoir: elles ont, après une nuit de traversée, cette pâleur du réveil hâtif, ces yeux battus qui luttent sans avantage avec les feux de l'aurore; les marmitons sont reconnaissables à cette barrette blanche et plate qui ressemble à une assiette posée sur leur tête; les moines enfin portent la barbe de tous les jours, de toute la vie, et ce rosaire qui fait à leur flanc un perpétuel cliquetis.

Le révérend père Géramb n'a pu garder lui-même toute sa gravité dans une relation de cette arrivée : « L'ancre était à peine jetée, dit-il, que les officiers du service sanitaire vinrent reconnaître le nombre des voyageurs. J'en fus averti dans ma cabine par un mousse napolitain qui me criait de toutes ses forces : *Monsou, arrivez donc vous faire compter ; on n'attend plus que votre nombre*. Je me présentai et je fus compté. »

Ces diverses formalités remplies, c'est-à-dire deux ou trois heures après votre entrée dans le port, il vous est loisible de descendre à terre. Gardez-vous toutefois de croire que toute liberté vous soit enfin rendue. En vain, si vous portez un grain de poésie dans la tête, auriez-vous fantaisie de courir embrasser, suivant l'usage antique, la rive italienne. Il s'agit maintenant de se rendre à la maison de santé pour y passer la visite. Ici nouvelle surprise. On vous avait dit sur tous les tons que Gênes, *Genova la superba, la reale, la nobil citta*, est une ville où le marbre est la moins précieuse des pierres employées dans les constructions, une ville qui contient dans son enceinte plus de palais et d'édifices que la France entière n'en possède ; c'est là du moins ce que dit un historien génois. Vous avez donc quelque droit de penser que cet édifice de la *Santé* va vous offrir un avant-goût de tant de merveilles. Eh bien, non ! l'édifice est une masure ; on gravit un escalier humide, obscur, étroit, et l'on pénètre dans une salle où une meute refuserait d'entrer. Il y a là un moment de consternation. C'est à croire que tout ce qu'on vous a conté de Gênes, et peut-être aussi de l'Italie entière, n'est qu'une fable dont vous commencez à vous reconnaître les dupes. C'est à faire subite-

ment viser les passe-ports pour la France et à repartir sur l'heure même. Heureusement on résiste à la tentation. Une heure plus tard, le supplice est oublié ; vous vous étonnez du coup de théâtre qui s'est fait devant vous? vous êtes entré par la porte basse des cauchemars dans le royaume des rêves d'or.

Une des choses qui me ravirent d'abord, ce fut l'hôtel où nous étions descendus. Nous pûmes nous croire, pour quelques heures, propriétaires d'une résidence royale : portique de marbre, escalier de porphyre ; j'étais presque honteux de le gravir avec ma modeste valise à la main. Il conduisait à des appartements de la plus vaste dimension. Je ne sais rien de plus souhaitable, en fait d'habitations, que ces grandes salles où l'on respire à l'aise, où l'on entend sa voix résonner dans des profondeurs sonores, où l'on peut se donner le plaisir de la promenade sans rencontrer le mur au bout de trois pas : belles et lumineuses salles dont les vastes fenêtres encadrent d'immenses fragments de paysages en nature ; où cinquante grands fauteuils, rangés le long des murs, laissent encore entre eux des intervalles ; où l'homme à qui le Créateur fit le front sublime, *os homini sublime dedit*, ne touche pas de la tête un plafond bas et lourd, où la pensée est naturel-

lement plus haute et plus fière que dans nos pauvres chambres parisiennes.

Après une nuit où je n'avais rêvé que monuments et perrons de marbre d'où je voyais descendre toute une foule d'illustres personnages, Doria, le terrible capitaine du xv[e] siècle, Christophe Colomb, qui venait m'offrir des fruits et des oiseaux d'Amérique, Nicolo Paganini, qui me jouait des airs inouïs avec son féerique archet, je m'éveillai, le 7 avril, dans un de ces lits particuliers aux hôtels de Gênes, sortes de chapelles avec des colonnes cannelées, avec une coupole de mousseline, où pendent une foule sonore de petites clochettes qui rendent, à la moindre secousse, un bruit musical. C'était la première fois que je m'éveillais en Italie. Je fus heureux de pouvoir me l'affirmer à moi-même. Un moment j'en avais douté; mais comment ne pas en croire au témoignage de ce soleil qui pénétrait dans ma chambre par une croisée toute festonnée de fleurs grimpantes ? comment ne pas en croire à cette façade voisine où m'apparaissait, à sa fenêtre, une jeune femme qui, devant son miroir, ajustait les plis de sa mantille ?

En hâte, je sortis de l'hôtel et courus visiter la strada Balbi, la strada Nuova, la strada Nuovissima, ces rues

dont tant de bouches ont raconté les merveilles. Il n'est pas un voyageur qui, devant ces admirables créations de la puissance et de l'orgueil génois, ne se soit récrié d'étonnement. On a chanté l'admiration sur toutes les gammes; on a convoqué le ban et l'arrière-ban de toutes les phrases à effet. On a voulu peut-être exagérer et nul n'y est parvenu; pas une métaphore n'a dépassé la taille de la réalité.

C'est que rien n'est beau comme cette collection de palais, véritable galerie de monuments qui se prolonge à l'infini. Chacun d'eux est une merveille dont l'étude demanderait une semaine; chacun d'eux est couvert sur sa façade des plus gracieux, des plus nobles ornements; chacun d'eux a son péristyle du marbre le plus rare, du plus précieux granit. Presque tous, à travers de spacieux portiques, où l'air et la lumière nagent en liberté, laissent voir, à l'étranger qui passe et s'arrête, des escaliers magnifiques gardés par des statues, défendus par des lions et des animaux mythologiques, inoffensives sentinelles qui n'ont de terrible que la forme. Ces escaliers, en effet, sont ouverts au premier venu. Ils conduisent à des jardins enchantés où les orangers, les grenadiers, les rosiers et les jasmins exhalent leurs parfums, où les bassins, les fontaines

et les cascades font briller toutes leurs couleurs, répandent toute leur fraîcheur et tous leurs murmures. Ces jardins aériens, élevés sur de gracieux portiques, laissent retomber sur la rue la poussière humide de leurs jets d'eau, le superflu de leurs senteurs, le luxe surabondant de leurs feuillages. On se demande si Sémiramis eut rien de pareil à Babylone.

Tous ces édifices portent de beaux noms qui datent des vieux jours. C'est le palais Marcel Durazzo, dont Charles Fontana fit les deux grands escaliers de marbre blanc qui ceignent son vestibule; c'est le palais Philippe Durazzo, dont Bartholomeo Bianco, le Lombard, traça le dessin, et qui fut enrichi des travaux de Tagliafico, le grand architecte génois; c'est le palais Brignole, qui, dans sa galerie, montre le portrait de cette adorable comtesse Brignole, dont Van Dyck amoureux retraça la beauté sur une toile immortelle; c'est le palais Balbi, dont tout artiste admire la nymphée qui conduit à des jardins d'orangers, les plus beaux entre ceux qui fleurissent sous le ciel génois; c'est le palais Tursi Doria, l'un des plus beaux de l'Italie entière et le plus majestueux sans contredit de la strada Nuova; ce sont les palais Grimaldi, Correga, Cercari-Imperiale, tous inventés par le génie de ce Galeas Alessi, l'archi-

tecte pérusien, qui a sculpté son souvenir sur presque toutes les façades de la strada Nuova; c'est le palais Sierra, avec son fabuleux salon où d'incalculables sommes d'or sont venues se transfigurer en merveilles de tout genre, en glaces de Venise, en arabesques étincelantes, en étoffes de brocart. J'en dirais davantage si le bon Dupaty n'eût appelé ce salon le *Palais du Soleil*.

Des palais, il y en a partout à Gênes : entrez dans les ruelles longues et sombres, ainsi bâties pour protéger les passants contre les ardeurs de l'été, si étroites que, d'une maison à l'autre, on peut se toucher la main par-dessus la tête des passants; eh bien, ces ruelles si étroites, si obscures, et, disons le mot, si sales quelquefois, renferment encore de beaux édifices. Il ne manque qu'un peu d'espace pour les admirer. Mais laissons-les dans leurs ténèbres, revenons à la strada Nuova, à la strada Balbi.

De tous ces palais, de toutes ces demeures princières nous n'avons encore vu que la partie extérieure. Franchissons le portique; pénétrons plus avant; ne craignons point d'être arrêtés par la voix d'un huissier au seuil des appartements et des galeries. A peine rencontrerons-nous un gardien qui puisse nous servir de

guide. Introduits par lui, nous irons nous promener en toute liberté dans les vastes salles; nous entrerons dans les chambres; nous visiterons les boudoirs et les chapelles. Tout nous est ouvert; tout nous est ouvert parce que tout est désert. La solitude est dans les lieux qu'habitèrent jadis tant d'opulentes familles de seigneurs, d'amiraux, de guerriers, de doges, de sénateurs, de commerçants armés, d'héroïques marchands. Ces illustres races, en disparaissant de ces demeures, laissèrent, il est vrai, de nombreux descendants. Où sont-ils? On a peine à le savoir. Héritiers de ces édifices, on dirait qu'ils se sont estimés trop petits pour habiter les vastes maisons de leurs ancêtres. Enfants dégénérés, ils ont craint de rencontrer dans les grandes salles les fières ombres de leurs aïeux. Ils se sont retirés dans les hauteurs de ces palais; ils en habitent les combles, tandis que le premier passant venu se promène librement à travers les splendeurs du premier étage.

Vous savez l'histoire de ces personnages des contes de Perrault qui sont introduits par une fée dans des châteaux déserts; ils entrent et ne trouvent personne sur le seuil, personne dans les galeries, personne dans les salons; ils traversent, au milieu du silence, de vastes appartements où ils n'entendent d'autre bruit

que l'écho de leurs pas, où ils ne voient d'autre figure que leur propre visage réfléchi par le cristal des glaces; ils arrivent enfin dans un lieu, toujours désert, où ils trouvent une table richement servie, qui semble les attendre. Il en est de même dans les palais génois, sauf la table qui ne se dresse nulle part, pas même, dit-on, sous les combles.

Les rares propriétaires qui ne se sont pas réfugiés si haut poussent l'obligeance jusqu'à se retirer devant le visiteur. C'est ce que nous vîmes au palais Pallavicini. La noble marquise de ce nom l'habitait au moment où nous nous présentâmes pour le visiter. Le palais Pallavicini, un des plus célèbres de Gênes, mérite à tous égards cette célébrité. C'est un de ceux qui ont le moins perdu de leur premier éclat. Le temps a passé sans ternir ses dorures. Il a même emprunté je ne sais quelle jeunesse aux raffinements de notre luxe moderne. En apprenant que des étrangers étaient à sa porte, curieux de visiter sa demeure, la marquise de Pallavicini se dissimula comme une ombre. Elle ne s'informa ni du nom ni de la qualité de ces voyageurs; c'étaient des Français, cela suffisait; on leur laissait toute liberté d'investigation. Nous entrâmes dans le salon qu'elle venait de quitter. Chaque objet y témoignait encore

de la présence habituelle d'une femme de noble existence. Une table de travail était couverte de fleurs, de livres de poésie, de flacons odorants, d'albums entr'ouverts où nous pûmes voir des pages signées de noms célèbres. Un portrait non encore achevé se dressait sur son chevalet. C'était un type de grâce et de noblesse. Nous devinâmes la marquise de Pallavicini.

Des portraits, des figures peintes sur la toile par de savants pinceaux, ce sont là, à vrai dire, les seuls hôtes de ces somptueuses demeures. « Bonjour! semblent-ils vous dire du haut de leurs cadres d'or. Entrez et circulez à votre aise. Vous pensiez, n'est-ce pas, trouver des êtres vivants? Consolez-vous de leur absence. Ne valons-nous pas les hommes et la plupart des femmes que vous auriez pu trouver ici? Nous sommes les fils et les filles des grands artistes; nous avons été créés par tous les amoureux de l'idéal. Nos pères se nommaient Van Dyck, Guido Reni, Andrea del Sarto, Paul Véronèse, le Titien, tous les Carrache; ils s'appelaient l'Espagnolet, l'Albane, Rubens, Albert Dürer, Perino del Vaga, Raphaël! Saluez et honorez en nous la mémoire de nos pères! »

De l'admiration des belles pages de peinture étalées dans les galeries génoises, il est naturel de descendre

aux souvenirs des annales de l'art à Gênes, dans les diverses époques de son histoire. Quand les vieux Génois, ces belliqueux marchands pour qui la guerre n'était qu'un auxiliaire obligé du commerce, qui ne prenaient l'épée que pour défendre leurs trésors ou pour aller conquérir de nouvelles sources de richesses, eurent entassé l'or par monceaux dans leur ville, ils songèrent à se faire de beaux loisirs, à vivre dans des demeures *dignes* d'eux, à jouir d'une opulence qui était le fruit *des* victoires. Alors ils demandèrent aux Tagliafico, aux Galeas Alessi de leur construire ces palais dont leur ville est encombrée, aux Thadea Carlone, aux Parodi, aux Schiaffino ils demandèrent des statues pour orner leurs péristyles et leurs jardins, et puis ils appelèrent de toutes parts des peintres pour décorer leurs galeries. Les premiers de ces peintres accourus du dehors furent Brea, qui vint de Nice, Sachi, arrivé de Pavie, Perino del Vaga, parti de Rome.

Ce Perino del Vaga, pour le dire en passant, eut une destinée des plus étranges parmi les existences d'artistes, la plupart si bizarres dans leurs contrastes de gloire et de misère, et si fécondes en péripéties imprévues. Perino naît aux environs de Florence, vers la fin du xve siècle. Au berceau, il perd sa mère, qui

meurt de la peste ; il demeure abandonné de tous. Une seule créature lui reste fidèle, c'est une pauvre chèvre de la montagne, devenue sa nourrice. Enfant, il est obligé pour vivre de tenter les plus humbles voies du sort. Il est servant dans la boutique d'un épicier; il y vend des couleurs et des pinceaux aux peintres du voisinage. A cette époque, il se nomme Perino Buonacorsi. Je ne sais quel événement le fait entrer au nombre des élèves de Dominique Guirlandaïo, ce maître qui faisait de si grands disciples; ce maître qui donna les premières notions de l'art à Michel-Ange. Un jour, un peintre florentin du nom de Vaga, emmène le jeune Perino à Rome, et là, pour tout bienfait, lui donne son nom; c'était un nom à peine connu. Perino le fit immortel, peut-être par reconnaissance. Perino del Vaga passe encore plusieurs années dans la misère et l'obscurité; enfin il a le bonheur de se faire connaître de Jules Romain et du Fattore qui parle de lui à Raphaël; ce jour-là, sa fortune est faite. Il est connu de Raphaël, il sera connu du monde. Perino, recommandé par lui, travaille déjà dans les loges du Vatican, sous la conduite de Jean d'Udine. Il fait à cette époque plusieurs ouvrages qui fondent sa renommée. Mais bientôt il est interrompu dans son travail par la peste qui vient

de se déclarer à Rome. Perino court se réfugier à Florence dans un couvent de camaldules qui possédait un saint Pierre de Masaccio. Perino lui donne pour digne pendant un saint André. La peste qui l'avait chassé de Rome le chasse de Florence. Avant de partir, il veut témoigner sa gratitude à son hôte, vieux prêtre qui l'avait gratuitement hébergé. Le lendemain, le vieillard étonné trouve dans sa chambre un *Passage de la mer Rouge*, dessiné dans l'espace d'une nuit.

De retour à Rome, Perino n'y trouve plus Raphaël; Raphaël est mort, il s'est endormi tout jeune au plein soleil de sa gloire, comme un moissonneur à midi se couche sur sa gerbe. Il est allé voir là-haut les vierges et les anges qui avaient posé devant lui dans ses rêves. Rome le pleure à l'arrivée de Perino. Jules Romain et le Fattore accueillent celui-ci comme un ami de cœur qui arrive après la mort d'un ami. Il s'éprend de la sœur du Fattore; il en fait sa femme.

En 1527, il est encore chassé de Rome. Cette fois, ce n'est plus la peste qui le met en fuite, c'est la guerre. Les Allemands sont entrés dans la cité sainte. Fait prisonnier, Perino a dû payer sa rançon. Cette rançon a épuisé sa fortune entière. Au milieu de sa gloire, au plus beau de ses années, quand il vient de prendre

pour compagne la femme aimée, le voilà réduit encore à ce premier état de misère qu'il avait connu dans la boutique de l'épicier florentin. Afin d'en sortir, il tente tous les moyens; il fait pour les grossiers vainqueurs toute sorte de peintures lascives qui lui sont payées au mieux : ce genre pourtant répugne à son talent sévère; il l'abandonne. Invité par un des premiers officiers du prince Doria à venir à Gênes, il monte sur sa galère. Doria l'accueille avec des dons et des honneurs, que l'artiste lui rend en chefs-d'œuvre.

Plus tard, les hasards de sa destinée vagabonde le font courir de nouveau à Rome, où il va chercher sa famille; à Pise, où il commence les grandes fresques du *Duomo;* à Gênes, où il revient rappelé par une fantaisie d'amour; à Rome encore, où, pendant quelque temps, il jouit de ses plus beaux triomphes. Jules Romain et le Fattore sont allés rejoindre au tombeau leur ami Raphaël; Perino demeure le premier peintre de Rome : il y meurt enfin, lui aussi, à quarante-cinq ans, d'une mort soudaine, au milieu de la rue, parmi quelques amis avec lesquels il parlait du projet d'une fête.

Tel est cet artiste, l'un des premiers qui vinrent inaugurer dans les galeries de Gênes le style des grands

maîtres. Homme de vive et féconde imagination, d'exécution rapide et brillante, il fut, de tous ceux qui s'étudièrent à reproduire la manière de Raphaël, celui qui s'approcha le plus du divin type.

La première époque de l'art à Gênes n'est signalée que par des artistes étrangers. Les œuvres de cette primitive période sont faciles à reconnaître ; presque toutes sont des peintures à fond d'or. Le génie du sol ne tarde pas à se révéler. De son apparition date une deuxième époque dont les artistes sont les deux Semini, Luca Cambiaso, qui les surpassa, grâce aux conseils de Galeasso Alessi, son ami, et grâce à une activité prodigieuse qui fit de lui un des peintres les plus féconds ; Bernardo Castello, lié d'une vive amitié avec le Tasse ; enfin Gio Battista Zaggi, le noble enfant dont la vocation d'artiste eut à lutter contre les obstacles suscités par un père gentilhomme, vénérable hobereau qui se désolait de voir ce fils déroger à son blason, comme si l'on dérogeait quand on sort de la noblesse pour entrer dans la gloire.

Ce second âge de l'art génois a produit une multitude de fresques qui décorent les palais et les églises.

Au troisième âge, le génie local eut à rivaliser avec les talents étrangers attirés par la générosité des

illustres patriciens de la république. Pietro Sorri, le Siennois, vint s'établir à Gênes. Il enseigna son art à Gio Carlone, qui, dans une villa de la colline d'Albaro, peignit l'histoire d'Esther, les aventures d'Icare, de Niobé, d'Orphée. Un disciple de Cambiaso, Andrea Ausaldo, fut le chef d'une école dont les œuvres ne furent pas sans mérite. Durant cette troisième époque, l'étude de la manière flamande exerça une influence presque générale sur les artistes de Gênes.

Enfin, le quatrième âge est celui qui produisit le plus de peintres célèbres. Alors paraissent Gio Ferrari, disciple de Bernardo Castello et maître du Benedetto, le Benedetto qui d'abord se soupçonna poëte et qui bientôt se reconnut peintre, qui reçut de si utiles leçons du grand Van Dyck, dont le génie a laissé tant de belles œuvres et tant d'habiles élèves à Gènes. Presque tous les genres étaient familiers au Benedetto; il excellait surtout dans le paysage; aussi courait-il sans cesse l'Italie pour aller chercher des motifs à ses compositions. Il visitait les environs de Florence, de Parme, de Mantoue, de Venise, de Rome, de Naples, et rapportait à Gênes sa moisson. Il vivait pauvre d'argent et riche de nobles sentiments. Sans courir après la fortune, il se contentait de la mériter. Après lui, on cite Guidoboni,

surnommé le Prêtre de Savone, Girolamo Piola, Domenico Parodi, Gio Battista Gauli, surnommé le Baccici, aventureux enfant qui, pour aller faire ses études à Rome, ne trouva pas d'autre moyen que de se cacher dans une galère prête à partir.

La manière des grands maîtres italiens est celle qui distingue les œuvres écloses durant cette quatrième période.

On le voit, Gênes mit en œuvre le pinceau d'une foule de peintres indigènes ou étrangers. Le commerce, dans cette ville, loin de se montrer hostile au génie des arts, lui prêta toujours assistance, et contribua largement à ses progrès. Pour dire la vérité tout entière, il faudrait peut-être ajouter que les arts plastiques sont les seuls qu'il ait favorisés de sa munificence. Le talent des écrivains fut de tout temps fort négligé. Cela s'explique : des marchands enrichis peuvent bien avoir la fantaisie de se faire bâtir des palais ; ils peuvent bien en charger les murs de peintures, en décorer les galeries de statues. Pour eux, c'est un besoin de luxe et de vanité. Mais que leur importent, à ces opulents parvenus, les œuvres de la pensée, les recherches de l'histoire, les travaux de la science, les créations de la poésie ? Ce ne sont point là de ces choses que

l'orgueil du propriétaire puisse étaler aux yeux de la foule. Et puis, pour encourager et soutenir un art, il faut plus ou moins le comprendre, et comment des hommes absorbés par les calculs de la vie mercantile pourraient-ils goûter un art tout immatériel? Aussi voyez ce qui arrive : dans la liste de ses enfants illustres, Gênes ne compte ni un historien, ni un philosophe, ni un poëte. Elle a sculpté sa gloire, elle l'a peinte sur tous ses murs; elle ne l'a écrite nulle part.

Fut-il jamais cependant une ville mieux faite pour inspirer la poésie? Redescendons un moment dans ses rues triomphales. Qu'elles sont belles quand le soleil les inonde de sa lumière, quand la foule, aux jours de fête, défile entre ce double rang de royaux édifices! Le bruit, la couleur, la vie, sont partout; les femmes qui passent ressemblent à des statues qui, s'ennuyant dans leurs palais, ont voulu, elles aussi, jouir du mouvement et de la lumière. Revenons-y le soir, quand la nuit descend le long des façades granitiques, quand les passants deviennent rares au pied des palais. Jetez un regard sous la voûte de leurs portiques, tristement éclairés par de sombres fanaux qui s'y balancent aux premiers souffles de la nuit. Tout maintenant vous reporte vers le passé; tout vous fait songer aux jours

évanouis. Alors involontairement on pense à toutes les scènes de joie et de bonheur, de puissance et d'abaissement, d'orgueil et de misère dont tous ces vieux palais furent témoins! Alors on évoque tous les événements et tous les acteurs de cette vieille république. On voit encore monter et descendre, le long de ces escaliers, ces familles de héros opulents qui avaient coutume de courir sur la mer avec des vêtements où l'or et les pierreries étincelaient, ces *podesta* venus du dehors, et gouvernant des hommes trop envieux pour subir la suprématie d'un de leurs concitoyens; ces fiers capitaines qui avaient battu les Sarrasins, les Espagnols, les Pisans, les Vénitiens, ces doges au front sévère sortis des rangs du peuple; et puis les belles femmes de toutes les époques qui se mêlaient à toutes les intrigues de famille à famille, de guelfes à gibelins, de Fieschi à Doria, de Grimaldi à Spinola, qui jouissaient des fruits de toutes les conquêtes, qui attendaient le retour des galères en course, comptant sur les monceaux d'étoffes et de perles que devaient leur rapporter les aventuriers de la mer.

Un soir, comme je rêvais à toutes ces choses, je m'enfonçai dans les étroites et profondes rues qui descendent vers le port. Là, une autre poésie m'attendait,

c'était celle de la religion italienne, c'était la poésie de la madone.

Tout carrefour possède la sienne. J'en vis un grand nombre placées dans de hautes niches gracieusement sculptées. D'immenses bouquets de fleurs, de ces bouquets comme Gênes seule sait en faire, sont suspendus en offrande devant la sainte effigie. A ses pieds brûlent des lampes d'argent. Pas un homme ne passe devant elles sans se découvrir, pas une femme sans s'incliner.

Devant une de ces madones qu'entourait un grand luxe d'ornements, et qui pourtant ne pouvait appartenir qu'à de bien pauvres gens, puisqu'elle était placée à l'angle d'une masure, je fus témoin d'une scène touchante : de pauvres femmes, des enfants en haillons, étaient agenouillés en cercle sous la niche ; au milieu du groupe, un vieillard chantait les litanies de la Vierge, et la foule pieuse répondait en chœur à chaque verset. Il y avait dans la mélopée ce contraste d'une voix cassée alternant avec des voix fraîches et sonores. Quand l'aïeul eut achevé les litanies, il entonna l'*Ave maris stella*. La pauvre famille était une famille de marins dont le plus jeune fils, un enfant de douze ans, partait le lendemain pour les Grandes Indes.

III

LIVOURNE

J'ai dans les pages précédentes beaucoup parlé des palais de Gênes, je n'ai rien dit de ses églises. Ce n'est pas qu'elles méritent un pareil oubli : chacune d'elles, au contraire, San-Lorenzo, l'Annonciade, San-Ciro, l'Assomption de Carignan, qui possède un chef-d'œuvre de sculpture, le *Saint Sébastien*, de mon compatriote Pierre Puget, mériterait une mention. Mais que faire ? Je vais à Rome, ses basiliques m'attendent, et, si je dépense mon admiration devant tous les temples échelonnés sur la route, que m'en restera-t-il pour Saint-Pierre ?

Je partis donc un soir de Gênes. Penché sur la galerie

du paquebot, je vis la noble cité disparaître avec ses mille feux dans les ombres de la nuit. Le lendemain matin, nous touchions au môle de Livourne.

Livourne est une ville qui ne mérite pas la description que l'on en pourrait faire. C'est une halte dans la prose, un lieu de repos et d'attente. Elle est anglaise si l'on veut, elle pourrait être américaine, il ne serait pas impossible qu'elle fût française. assurément elle n'est pas italienne. Ce qui distingue toute cité d'Italie. ce sont les monuments des arts et les souvenirs de l'histoire : souvenirs et monuments sont également absents de Livourne. Elle ne peut se glorifier ni d'une haute origine, ni de cette consécration que les œuvres du génie donnent aux grandes villes. Livourne est une ville parvenue, une aventurière devenue grande dame.

Ce qui frappe avant tout l'œil du voyageur descendu sur son môle, c'est le courant tumultueux des gens qui s'agitent dans ses rues, et le caractère si étrangement varié de leurs types ; à l'activité de toute cette foule, on voit qu'une pensée unique la préoccupe : la pensée du lucre; au bizarre mélange des physionomies et des costumes, on reconnaît que ce peuple est un composé de tous les peuples. C'est bien à Livourne que l'on pourrait appliquer la pittoresque épithète que

Montaigne, assez mal à propos, donnait à Rome : « une ville rapiécée d'étrangers ». En effet, non-seulement Livourne n'a guère que des étrangers pour habitants, mais ces hommes sont, hormis quelques respectables exceptions, des malheureux qui, repoussés par leur patrie, sont venus ici tenter les chances du négoce.

La ville de Romulus commença par être un lieu d'asile ouvert à tous les vagabonds de la terre. Livourne a commencé comme Rome et s'en est tenue là. Elle a ouvert sa porte à des Anglais qui n'avaient rien à faire en Angleterre, à des Américains dont l'Amérique, qui n'est pourtant pas bien difficile, ne voulait pas, à des Espagnols que l'Espagne avait chassés, à des Français qui faisaient honte à la France, et de tous ces parias elle s'est fait un peuple, et ce peuple est la fleur de toutes les canailles du nouveau et de l'ancien monde.

C'est là ce qui explique comment Livourne est une ville sans souvenirs, sans poésie, sans monuments. Pourquoi chercheraient-ils à l'honorer ou à l'embellir, ces hommes qui ne sont pas ses enfants? Ils ont bien autre chose à faire. Ils ont à ramasser le plus tôt possible, et par tous les moyens, le butin que rêve leur cupidité, pour aller en jouir ailleurs. N'attendez jamais

rien de grand ni de beau d'une ville où les étrangers abondent.

Une synagogue est le seul monument remarquable que Livourne, ville de juifs, présente aux voyageurs. On dirait un monument allégorique. Tous les étrangers vont la visiter, je n'y suis point allé. Si j'avais eu le temps de voir quelque chose à Livourne, j'eusse préféré visiter le Montenero. Le Montenero conserve le souvenir d'un séjour de lord Byron; il aimait à le gravir pour contempler le spectacle que l'œil embrasse de là-haut. On voit, dit-on, d'un côté Livourne, la mer, Capraïa, la Meliora, la Gorgone, l'île d'Elbe, et, par les temps sereins, la Corse; de l'autre côté, les premières campagnes de la Toscane et les montagnes qui dominent Pise. J'ai le regret de n'avoir pu jouir de ce spectacle. Un beau paysage dédommage de bien des déceptions.

Je ne passai donc que quelques heures à Livourne. J'eus le temps toutefois d'apprécier personnellement une de ses industries.

En attendant un ami, je m'étais arrêté devant une affiche qui annonçait je ne sais quoi. Pendant que j'avais l'œil fixé sur le placard, un individu vint se placer à mon côté et en fit la lecture à haute et intel-

ligible voix : c'était un quidam dont la mise n'avait rien de trop déguenillé. Je pensai que ce personnage voulait ainsi me donner une idée de son instruction. Je me trompais. A peine eut-il achevé sa lecture, qu'il ébaucha un sourire et réclama son salaire en termes obséquieux. Jl avait voulu, disait-il, épargner à *mon excellence* la peine de lire elle-même. Il s'était institué lecteur officiel de *ma seigneurie*, et réclamait le payement de sa charge. C'était la scène du *Bourgeois gentilhomme*. M. Jourdain s'y fût laissé prendre : je me contentai de répondre que *mon excellence* n'avait point coutume de payer ses lecteurs, et que cette charge auprès de *ma seigneurie* était purement honoraire.

IV

PISE

En débarquant à Livourne, quiconque n'est pas un marchand s'empresse de courir à Pise. Pise forme avec Livourne la plus merveilleuse des antithèses. Autant la ville brocanteuse des bords de la mer est pauvre de souvenirs et d'ouvrages d'art, autant elle blesse l'œil et l'oreille par l'aspect de sa cohue affairée, par les mille bruits stridents de ses quais, de ses môles, de ses carrefours, autant Pise est riche en glorieuses réminiscences, en immortels chefs-d'œuvre de génie, autant elle ravit le voyageur par la beauté calme de ses enfants, par le silence plein de mystère qui règne dans sa muette enceinte. Pise est assise à cinq lieues de

Livourne pour faire bien vite oublier à l'artiste que Livourne existe en Italie. Quiconque peut aller à Pise et s'arrête à Livourne est un homme perdu dans mon estime.

Une circonstance inattendue devait ajouter pour moi aux charmes du voyage à Pise. En débarquant à Livourne, j'avais été accueilli par une femme artiste, une de ces muses anonymes qui ne font pas de la poésie dans les livres, mais qui, ce qui vaut mieux, en font dans toutes les choses de la vie. Avec une bienveillance dont je fus profondément touché, elle s'offrit de me servir de guide et j'acceptai avec reconnaissance. Elle habitait Pise, elle avait fait de ses monuments et des campagnes qui l'entourent une particulière étude, et, si je ne pouvais rencontrer un plus gracieux cicerone, il m'était également impossible d'en trouver un plus intelligent et plus éclairé.

Ce fut donc un délicieux voyage. Emportés par une rapide calèche, nous courions le long de cette route, déjà si belle, qui est une des avenues de ce paradis de la terre qu'on nomme la Toscane. Là, pas un mouvement de terrain, pas une rencontre, pas un site qui ne soit une révélation. Tout est nouveau, la forme des attelages, la physionomie des grands bœufs à longues

cornes, le type et le costume du laboureur et de la contadine, la structure et la couleur du chariot qui porte une troupe d'hommes étranges, aux yeux brillants, au front bruni, à la longue chevelure, aux chapeaux coniques ; pittoresques passants, sortes de bandits pour la forme, qui sont, au fond, de fort honnêtes gens. On s'en veut de n'être pas Léopold Robert. De distance en distance surgissent des chapelles, des tours isolées, des fermes rustiques dont la porte est décorée d'un écusson à chapeau de cardinal ; à l'horizon, de grands bois aux voûtes arrondies, forêts de chênes, immenses groupes de pins dont un hasard de la nature a tracé les lignes comme jamais crayon d'artiste ne les eût combinées ; et puis, au milieu de cette vaste plaine, si riche, si verte, plantée d'arbres si beaux, on voit apparaître quelque chose de blanc qui vient lentement à travers les prairies comme une vision ; on se demande ce que cela peut être : c'est la voile triangulaire d'une barque. Toute cette campagne est sillonnée de canaux où de légers navires voyagent incessamment. On ne saurait dire le charme que cette invasion du monde maritime ajoute à ce monde terrestre. On voit quelquefois une vingtaine de ces barques venir de divers points de l'horizon et passer à travers la cam-

pagne. Leurs mâts semblent des arbres nomades au milieu des forêts immobiles. Leurs banderoles se déroulent à la même brise qui fait frissonner les peupliers et les saules de la rive. Les chants des matelots répondent aux chants des laboureurs. C'est un tableau d'un aspect unique ; c'est quelque chose qui demande un nom à part, c'est une flotte pastorale, une navigation champêtre.

Pour ajouter à l'enchantement, la route que nous suivons est toute bordée de frênes et d'ormeaux où sont suspendues les guirlandes de la vigne. De temps en temps nous rencontrons de beaux troupeaux conduits par de jeunes pâtres vêtus d'une toison de brebis. L'églogue des vieux jours apparaît, les Géorgiques reviennent en mémoire; on se cite Virgile à soi-même, on pense en latin.

Il n'est pas jusqu'aux mendiants qui n'aient leur charme et leur poésie. Ces malheureux qui, dans les autres contrées de l'Italie, font si souvent le désespoir du voyageur, ont trouvé dans la Toscane le secret de se rendre agréables. On attend leur approche, on la désire même. C'est qu'ils ont inventé une façon délicieuse de solliciter la générosité du passant. Ceux-là ne se contentent pas de tendre le chapeau, de jeter au visage du

touriste les titres ascendants de *signorino*, *d'excellenza*, de *principe;* ils ne s'imposent pas le long du chemin comme des histrions tyranniques qui vous poursuivent de leurs jongleries; ils ne viennent pas étaler des difformités qui vous font détourner la tête; non, ils accourent vous présenter au bout d'un roseau des bouquets de fleurs; ils font pleuvoir sur vous, à travers les rideaux de la berline, un tourbillon de fraîches violettes. Comment résister à une telle requête? C'est le dandysme de la gueuserie, c'est la mendicité devenue séduction.

Pour moi, j'étais si ravi de toutes ces imprévues nouveautés de la route, que, malgré mon désir de connaître Pise, je n'étais nullement pressé d'y arriver. Je recueillais une à une, avec un soin vigilant, toutes ces visions du voyage que je comprenais devoir être plus tard autant de souvenirs pleins d'attraits.

Après une course de deux heures, nous disions : « Voilà Pise ! » A Pise, on entre avec recueillement, on y entre comme dans la chambre d'un malade assoupi, ou comme dans une maison de Dieu. Pise est habitée par une chose sainte entre toutes, la solitude. Ce qui tout d'abord vous étonne, c'est le silence ; silence de monastère, silence de tombeau. Quiconque, malade du corps

ou de l'âme, a besoin de repos ou de recueillement, doit venir ici.

Pise ne fut cependant pas toujours muette. Il fut un temps, bien au contraire, où cette ville fit grand bruit dans le monde. Fière république, elle soutint de terribles luttes avec les plus puissantes villes du moyen âge italien, avec Gênes, avec Venise, avec Florence. Elle prêta main-forte aux gibelins, et le parti papiste la redouta longtemps. Elle se battit contre les Sarrasins: elle leur enleva la Sardaigne, la Corse, les îles Baléares. Alors on l'appelait « la Reine des mers », alors elle épouvantait le Bosphore et tout l'Orient, alors elle envoyait des flottes nombreuses au secours de Jérusalem. Une fois, Gênes, sa terrible rivale, lui porta une atteinte que l'on crut mortelle à sa puissance; elle tomba de toute sa hauteur, mais ce fut pour se relever plus fière que jamais. Vainement les Florentins, ses éternels ennemis, accoururent-ils avec toutes leurs forces. Pise, au passage de Charles VIII, se mit sous la sauvegarde des Français, et demeura, grâce à nos drapeaux, ce qu'elle avait toujours été, une puissante république. La protection française lui porta bonheur. Au départ des soldats de Charles VIII, quand les Florentins revinrent à l'assaut, ils furent énergiquement repoussés. Les

femmes elles-mêmes, excitées sans doute par l'ombre guerrière de Chinzica, l'antique héroïne de Pise, parurent aux remparts pour encourager leurs frères et leurs maris, et doubler le nombre des héros. Plus tard, lorsqu'une armée de Louis XII vint tenter l'assaut de ses murs, elle eut à reconnaître la puissance de leurs défenseurs. Enfin, au XVI[e] siècle, il fallut que la famine se fît l'alliée des Florentins, pour que la vieille Pise succombât. Cette fois, le coup fut terrible et la chute profonde. Pise ne s'en est pas relevée. Dès lors, comme un cadavre laissé sur le champ de bataille, la vieille cité morte est restée sans voix.

Elle n'a perdu cependant que le souffle de la vie. C'est pour elle que Byron, le poëte qui fut son hôte, aurait dû trouver cette image qu'il applique à la Grèce morte. Il compare la patrie des Hellènes à une femme couchée au cercueil, et conservant encore toute sa beauté dans l'immobile attitude de la mort.

Cette adorable trépassée, ce n'est pas la vieille Hellène, si ravagée, si mutilée par les siècles et les tyrans; c'est Pise !

L'aimable *cicerone* commença par me faire visiter le Lung'Arno, cette longue série de quais, si belle et si majestueuse. Sur les deux rives du fleuve qui roule avec

lenteur ses eaux jaunies, s'élèvent de grands et calmes édifices, monuments publics ou privés, empreints des caractères les plus divers. Presque toute l'histoire de l'architecture, depuis le virginal gothique des premiers temps jusqu'à ce genre hybride du XIXe siècle que l'on nomme gréco-romain, se trouve écrite sur les façades de cette double rangée de monuments.

Je saluai le palais Lanfranchi, dont la solennelle architecture est attribuée à Michel-Ange. C'est là que vécut Byron pendant un assez long séjour à Pise. C'est ce palais qui fut témoin du meurtre de Masi, événement qui contraignit le poëte à s'exiler de la Toscane, et dont le monde entier s'est entretenu sans en éclaircir le mystère. Je vis non loin de là le palais Lanfreducci. Lui aussi garde son mystère, le secret d'une histoire qui remonte bien plus loin que celle du palais Lanfranchi. A sa porte pend un fragment de chaîne brisée, et sur une table de pierre on lit ces deux mots : *Alla giornata*. Que signifie ce bout de chaîne? que veut dire cette inscription? C'est une éternelle énigme que le vieux palais propose au passant.

Avant de quitter les bords de l'Arno, je voulus admirer sur sa rive gauche cette délicieuse chapelle de *la Spina,* qui dut son nom à une épine du sanglant dia-

dôme de l'Homme-Dieu; relique sainte apportée à Pise du temps des Croisades. Cette chapelle, dit-on, est la première merveille de l'art gothique élevée en Italie. On a dit également que le dôme de Pise fut le premier monument de ce genre que l'Italie salua dans les airs. Un fait certain, c'est que Pise est la ville du monde où l'art catholique, à son aurore, produisit ses plus beaux chefs-d'œuvre.

Allons les voir, ces chefs-d'œuvre, aux lisières de la ville, dans l'immense place qui les réunit, et forme de l'assemblage de quatre monuments le plus admirable groupe d'édifices que l'œil de l'homme puisse embrasser dans un regard.

Ce fut par un jour de printemps, sous un ciel dont l'azur venait d'être lavé par une pluie du matin, que nous arrivâmes dans cette belle pelouse qu'entourent les quatre monuments de Pise. Comment se fait-il que cette prairie, chaque jour foulée par des caravanes d'étrangers, soit toujours si intacte et si verte qu'on dirait une savane du nouveau monde? C'est là une merveille qui aurait, elle aussi, besoin d'être expliquée par la poésie d'une légende.

A travers les hautes herbes de cette pelouse, où le riche printemps italien avait fait pleuvoir de sa robe

des myriades de fleurs, nous marchions vers les murs sacrés, et je sentais en moi une voix intérieure qui me conseillait le recueillement. J'allais me trouver face à face avec les premières œuvres du génie et de la foi. Je remontais par la pensée aux siècles où cette prairie n'était qu'une vulgaire plaine, avec son tapis de gazon et de marguerites, une plaine sans nom que le voyageur distrait traversait à la hâte sans y recueillir le moindre souvenir; et je comparais la prairie d'alors à celle d'aujourd'hui, à cette prairie qui maintenant est un des lieux du monde les plus sacrés, les plus illustres et assurément l'un des plus précieux espaces de terre éclairés par le soleil.

C'est là qu'un jour, sur la pelouse printanière, arrivèrent des hommes qui possédaient la puissance des anges, parce qu'ils en avaient la foi. Ces hommes étaient Guillaume d'Insprück, Bonnano le Pisan, Dioti Salvi, Thomas et Nicolas et Jean et Ninus de Pise, Baccio Bandinello de Sienne, Buschetti Buschetto, Rainaldo, Lostaggio Stagi de Pietra Santa, Pierre Tacca, Pierre Francavilla. Antonio Susini, Horatio Mocca, grands architectes, grands sculpteurs; ces hommes étaient aussi Buffalmacco, Giotto, le divin pâtre des bords de l'Arno, Orgagna, Simone Memmi, Laurati de Sienne, Benozzo

Gozzoli, le Raphaël du XIVe siècle, Lodoma, Cavalluci de Rome, Tempesti de Pise, tous éclairés du rayon d'en haut, tous aidés par la croyance qui transporte les montagnes. Les uns taillèrent le marbre, un marbre sorti des plus riches carrières du monde, marbre de Paros, marbre de Carrare, marbre d'Égypte, marbre de toutes les îles de la mer italienne, de la Corse, de la Sardaigne, de l'île d'Elbe, de la Sicile. Ils surent lui donner toutes les formes que rêvait leur génie ou leur caprice, le lancer en fusées, le rouler en volutes, le percer en broderies, l'arrondir en voûtes, l'animer en formes vivantes. Les autres prirent leurs pinceaux, et, sur les murs élevés par leurs frères les architectes, ils fixèrent toutes les célestes visions de leur esprit; ils représentèrent tous les grands symboles, toutes les scènes, douces ou terribles, de la Bible ou de l'Évangile.

Et quand ces hommes disparurent de cette prairie inconnue, qui n'avait été jusque-là qu'un champ de gazon où les pâtres de l'Arno menaient paître leurs brebis, quatre monuments y restaient qui la faisaient à jamais sainte, à jamais illustre.

Ces quatre monuments, la Tour penchée ou Campanile, le Baptistère, le Dôme et le Campo-Santo, résument symboliquement, comme on l'a remarqué avant

nous d'une façon fort ingénieuse, la vie entière du chrétien : le Campanile, qui balance sa cloche sous la nue, appelle l'enfant qui vient de naître; le Baptistère lui donne ce premier sacrement qui l'incorpore dans la légion du Christ; le Dôme expose aux yeux du chrétien devenu homme toutes les pompes saintes, et lui révèle tous les mystères du catholicisme; le Campo-Santo lui garde une couche sous le marbre de ses galeries, ou sous la terre fleurie de son enceinte.

Au sujet de la *Torre-Torta,* il n'est pas un voyageur qui n'ait posé cette éternelle question : « La tour fut-elle construite ainsi penchée, ou, par l'effet d'un affaissement du sol, s'est-elle inclinée d'elle-même? » Là-dessus les savants de toutes les académies ont développé des opinions sans nombre, et cela sans parvenir jamais à trouver la clef du mystère; pour nous, si nous l'avions, ce mot de l'énigme, nous nous garderions bien de le dire; il faut avoir pitié de ces pauvres gens qui ne demandent pas mieux que de garder leur thème à dissertations. Dieu lui-même a travaillé pour eux, lorsque, suivant l'expression du sage, il a livré le monde à leurs disputes, *mundum tradidit disputationibus eorum.* J'ai sous les yeux précisément un livre qui traite de la *Torre-Torta.* L'auteur commence par constater que les

colonnes placées du côté où la tour s'incline sont, du quatrième étage au septième, plus minces et partant plus légères que les colonnes du côté opposé. Cela dit, il semble que le mot de l'énigme est trouvé, et qu'il faut nécessairement reconnaître là une intention bien évidente des architectes. Eh bien, non ; l'auteur, après avoir établi le fait, termine en avouant que la cause de l'inclinaison du monument sera toujours un secret pour lui. Brave homme, va !

Pour moi, qui ne puis voir un homme tomber dans la rue sans chanceler moi-même sur ma base, je ne dirai qu'un mot dans la discussion : c'est que si Guillaume d'Insprück et Bonnano de Pise, architectes du Campanile, lui ont volontairement donné cette pose inclinée, ils ont eu là une fâcheuse inspiration. La première impression que l'on éprouve à l'aspect de leur monument est pénible à l'œil comme à la pensée, et l'admiration que l'on ressent ensuite pour la profondeur des calculs exigés par cette téméraire fantaisie, ne compense pas cette impression première. Dans les ouvrages d'art, l'étonnement produit par un tour de force ne vaut jamais la simple et tranquille admiration qu'inspire une belle chose naturellement faite.

On ne peut s'éloigner du Campanile sans donner un

souvenir au sublime enfant de Pise, martyr de la science, à ce Galilée qui, tout jeune encore, était monté tant de fois au sommet de la tour afin d'aller voir de plus près le spectacle du dôme étoilé, ou pour méditer en ce lieu propice sur divers mystères de la science, sur la chute des corps graves, sur la mesure du temps.

La tour penchée s'élève derrière la cathédrale. Devant la façade de l'église, Dioti Salvi plaça le baptistère. Ce monument qui contient tant de richesses d'art, entre autres la fameuse chaire construite par Nicolas de Pise, fait d'autant plus d'honneur aux anciens Pisans, qu'ils s'imposèrent de très-fortes contributions pour le faire achever.

Le dôme, c'est-à dire la cathédrale, date du XIe siècle. C'est un trophée de la victoire. Quand le consul des Pisans, Orlandi, après avoir triomphé des Sarrasins à Palerme, revint à Pise avec les galères victorieuses, il voulut consacrer à la Vierge le souvenir de sa victoire ; à cette fin, le monument incomparable fut élevé. Buschetto et Rainaldo en furent les architectes. Jean de Bologne, Francavilla, Pierre Tucca sculptèrent les portes de bronze du temple, ces portes qu'il faudrait admirer à genoux.

Enfin, de ces édifices, le plus merveilleux, et sans

contredit le plus touchant, est le Campo-Santo. Le Campo-Santo a droit à une épithète inattendue : c'est une nécropole séduisante, un cimetière qui fait aimer la mort. Ses murs extérieurs toutefois n'annoncent pas les merveilles de l'enceinte. A leur simplicité nue, qui contraste si étrangement avec la renommée de l'édifice, on comprend que l'on va, dès le seuil, assister à quelque révélation. Quand la poétique femme qui avait voulu me servir de guide durant cette journée se dirigea vers cette porte, je ne pus me défendre de songer à la Béatrix de Dante ouvrant devant lui la porte des Cieux. Certes, la comparaison était ambitieuse pour la part que j'y avais, mais on se grandit volontiers dans de pareils moments.

Nous entrâmes, et tout d'abord nous reconnûmes en effet que la simplicité des murailles extérieures est un symbole. — Les pieux artistes du XIIIe siècle qui bâtirent le Campo-Santo voulurent sans doute prouver que la mort est une immense révélation, qu'elle cache derrière un voile tous les mystères et tous les trésors d'un autre monde. C'est pourquoi ils laissèrent sans ornements les murs si pauvres du dehors et réservèrent pour l'intérieur toutes les richesses de leur sainte imagination.

Quatre galeries, où le marbre a reçu des mains de Jean de Pise les formes les plus légères et en même temps les plus solennelles, entourent le champ du milieu. Ces galeries protégent des peintures à jamais glorieuses. Ce sont *la Création, le Déluge, le Christ mis en croix,* œuvres de Buffalmacco, le premier de ces vieux artistes qui héritèrent des traditions byzantines; ce sont des pages terribles où le grand Orcagna déploya tout ce que son génie avait de mysticisme : *le Triomphe de la Mort,* qui fauche impitoyablement les heureux et les puissants, et qui laisse les pauvres et les infortunés l'invoquer vainement :

O morte, medicina d'ogni pena...

le Jugement dernier beaucoup supérieur, à notre avis, pour la conception première, à l'œuvre si vantée de Michel-Ange. Orcagna n'a songé qu'à traduire des impressions et des idées ; plus tard, sur les murs de la chapelle Sixtine, Michel-Ange se borna à jeter des formes et des attitudes. — Ensuite c'est *la Vie des Pères du Désert,* douces images où la main de Laurati le Siennois a mis toute la paisible simplicité des églogues bibliques. Ce sont les principales scènes de la *Vie de saint Renier,* patron de Pise, reproduites par le pinceau

de Simone Memmi. Ce sont des peintures de Benozzo Gozzoli, l'imitateur de Massaccio, qui, lui aussi, travaillant sous l'inspiration des livres sacrés, en a retracé les plus antiques scènes. Ce sont enfin les *Infortunes de Job,* où le divin Giotto, cet enfant de génie, qui commença, comme son compatriote Virgile, par garder les brebis, vint révéler toutes les richesses de sa pensée créatrice.

L'œil n'admire pas seulement des peintures dans les quatre galeries du cimetière pisan. Là sont aussi des œuvres de sculpture qui datent de tous les siècles, qui appartiennent à toutes les religions, qui viennent de tous les pays, vestiges de l'art égyptien, monuments grecs, bustes romains, antiquités étrusques, sarcophages revêtus d'emblèmes mythologiques. — C'est bien au Campo-Santo que règne véritablement l'égalité de la mort. La mort a recueilli dans cette enceinte mille témoignages de sa puissance ; les vieilles nations y ont toutes apporté leur hommage lige à cette souveraine. Toutes les gloires de ce monde ont déposé ici un peu de leur poussière. Le Campo-Santo contient les archives universelles du néant.

Autant le spectacle de ces galeries étonne la pensée, autant l'aspect du champ de gazon qu'elles enveloppent

touche et ravit le cœur. Voilà la terre sacrée qui fut apportée de Jérusalem sur les cinquante galères de la vieille république, sainte poussière où les mourants avaient l'espoir de dormir d'un meilleur sommeil, terre miraculeuse qui, disait-on, pleine d'une vertu secrète, dérobait la dépouille humaine au ver du sépulcre. C'est dans cet enclos, dont les quatre angles sont marqués par de verts cyprès, c'est dans ce champ qui s'étoile, au printemps, de mille fleurs aux vives nuances, et qui porte, à son centre, une colonne de marbre où le rosier grimpant suspend ses guirlandes, c'est dans ce parterre fleuri que les morts obscurs, que les trépassés du peuple étaient ensevelis. Un privilége ouvrait les tombes des galeries aux seuls morts illustres, à ceux qui furent grands par les exploits, par la fortune, par le génie, par un nom de haute origine. A l'enclos découvert appartenaient les gens de la foule, ceux qui vécurent inconnus, qui peut-être accomplirent de belles actions, pratiquèrent de hautes vertus, pensèrent de grandes choses, mais à qui la Gloire, cette capricieuse, refusa la faveur d'un regard. Qu'ils ne s'en plaignent pas ; leur place n'est pas la plus mauvaise ; ils ne sont pas couchés sous un marbre couvert des signes de l'orgueil ; mais ils dorment sous un tapis de gazon où

la bonne nature, qui ne reconnaît l'infériorité d'aucun de ses enfants, entretient un éternel blason de fleurs; le pèlerin qui visite l'enceinte ne leur murmure point une épitaphe burinée sur la pierre, mais la brise qui passe dans les hautes herbes leur chante une élégie suave qui berce leur sommeil.

Quand on sort du Campo-Santo on ne s'étonne plus du silence de Pise; on comprend alors que la ville qui touche à ce monument demeure toujours muette. Elle semble se taire pour ne troubler d'aucun bruit profane le repos des tombes voisines.

Un jour, dans un de ses accès d'humeur noire, le vieux Dante, qui passait le temps à maudire toutes les cités d'Italie, jeta sa malédiction sur Pise; mais elle peut s'en consoler : depuis lors, il n'est pas un voyageur qui ne l'ait bénie.

V

LE GOMBO

— Et maintenant allons au Gombo, me dit en sortant de Pise l'aimable cicerone.

— Qu'appelez-vous le Gombo?

— Vous allez voir. Vous venez d'admirer au Campo-Santo les tableaux de la solitude dans les belles fresques de Laurati le Siennois; Benozzo Gozzoli vous y a montré les paysages asiatiques, les mœurs des premiers pasteurs du monde. Venez maintenant revoir tout cela dans sa vivante réalité. J'ai au Gombo une retraite où je viens de temps en temps me réfugier. Permettez à une sœur des anciens anachorètes de vous faire les honneurs de son ermitage.

De Pise au Gombo, le voyage est une extase de deux lieues. Vous commencez par courir dans une large avenue bordée de beaux arbres qui sont tour à tour des ormeaux, des trembles et des peupliers. Dans l'intervalle d'un peuplier à un tremble, d'un tremble à un ormeau, s'élèvent des buissons d'aubépines et de rosiers, et le regard, à travers les arceaux dessinés par le feuillage des grands arbres, s'étend, à gauche, sur des prairies déroulées jusqu'à la mer; à droite, sur de vastes champs qui ne s'arrêtent qu'aux montagnes bleues du pays de Lucques. Aux deux lisières de la route croissent, sous le cintre des verts portiques, de hautes herbes que la roue des voitures effleure en passant, et que foulent, de distance en distance, quelques promeneurs méditatifs, sortis des murs de Pise pour venir aspirer l'air de la campagne. Cette route conduit d'abord à la ferme de San-Rossore, qui fut bâtie par les Médicis pour servir de rendez-vous de chasse. Elle possède plus de deux mille vaches et plus de quinze cents chevaux. Ces chevaux courent en liberté dans les environs. On les rencontre dans les prairies et les bois voisins, galopant, caracolant, la crinière éparse. La ferme de San-Rossore possède également une troupe de quadrupèdes bien autrement

curieux : ce sont des chameaux dont les ancêtres, passez-moi le mot, remontent au temps des croisades, et furent apportés sur cette rive par un grand prieur de l'ordre de Saint-Jean. Bien des familles aristocratiques voudraient avoir une origine aussi reculée. La première tribu de ces animaux du désert transportée aux rivages toscans s'y naturalisa si bien, qu'aujourd'hui ses descendants sont encore au nombre de cent.

Vous ne sauriez concevoir, me disait l'aimable conductrice, le charme que j'éprouve à rencontrer ces animaux sur ma route. Ils donnent à ces lieux, d'ailleurs si peu fréquentés, un tel aspect de solitude primitive, que je crois arriver en pleine Mésopotamie. On en rencontre à chaque pas. Tantôt je les vois se promener lentement à travers les bois de pins ou sur les grèves de la mer; tantôt je les trouve accroupis au milieu des sables où ils viennent jouir, dans l'été, des ardeurs du soleil. A mesure que vous passez, ils se lèvent paresseusement, ou se contentent de tourner la tête et de vous suivre d'un long regard oblique. Pauvres animaux! ils n'ont pas connu la terre de leurs aïeux, mais ils semblent la regretter. Encore, ceux qui restent sur ce rivage ne sont-ils pas à plaindre : ils ont la grève sablonneuse, ils ont le ciel ardent des

étés de la Toscane, ils ont les bois de pins sauvages et la vue de la grande mer qu'ils semblent rechercher. Il en est de plus malheureux. Ce sont ceux que l'on vend à des histrions de passage, et qui sont contraints de suivre leurs maîtres vers d'autres climats. Ceux-là vont promener leur mélancolie de ville en ville, obligés qu'ils sont d'obéir, au milieu d'un cercle d'enfants et de badauds étonnés, aux ordres d'un cornac tyrannique.

Tandis que nous songions avec pitié aux exilés de San-Rossore, nous avions quitté les belles allées ombreuses, et nous traversions un fourré de pins plantés sur une grève aride. Dans les profondeurs des bois passaient des étalons sauvages, et sur les bords de la route gisaient accroupis de grands buffles noirs qui relevaient la tête et nous regardaient d'un œil vague. Quelques chameaux cheminaient chargés de lourds fagots de bois, et conduits par de vieux bûcherons à l'extrémité de la forêt. Nous descendîmes de voiture devant une cabane de bois. Nous étions à vingt pas de la mer, nous entendions distinctement l'âpre frémissement de la plage.

— Avouez, me dit mon interlocutrice, que vous ne vous attendiez pas à quelque chose d'aussi sauvage.

Vous aviez pensé, n'est-ce pas, qu'une résidence où l'on va par une avenue de six rangs d'arbres devait être autre chose qu'un pareil taudis? Vous avez cru peut-être que le Gombo était un gracieux village au bord de la mer, un village avec ses jardins, avec ses maisons blanches et son clocher de marbre? Le Gombo c'est cette grève, c'est cette maison de bois, et cette maison est celle que j'habite. J'y passe souvent des semaines en compagnie d'une famille de pêcheurs qui m'ont cédé une partie de leur cabane. Les voilà sur le seuil de la porte, qui viennent me saluer et qui vous regardent avec étonnement.

Je vis en effet un groupe pittoresque composé d'un vieillard de haute taille, d'une femme déjà sur l'âge, et de quelques beaux adolescents dont la physionomie ouverte et sereine annonçait à la fois l'intelligence et la naïveté. Tous avaient un sourire dans les yeux, ils semblaient heureux de voir arriver l'élégante locataire de leur cabane.

Nous entrâmes : l'intérieur de la maison répondait à ses dehors. Des instruments de pêche, engins et filets, encombraient la première pièce. Un escalier de bois, assez digne du nom d'échelle, conduisait aux appartements de l'aimable étrangère. Là, tout se res-

sentait encore de l'humble état des possesseurs du logis : plancher de solives disjointes, murs dénués de tout revêtement, plafond crevassé, par où le vent et la pluie entraient librement, fenêtres où l'œil comptait dix vitraux brisés sur deux intacts; seuls quelques rares objets trahissaient la présence de la femme du monde : c'étaient, sur le parquet irrégulier, des tapis en peaux de panthères, sur une table boiteuse, des flacons d'essence, des vases d'albâtre garnis de fleurs naturelles, et des livres de religion ou de poésie, une Bible à côté d'un Shakspeare, une Vie des Saints dans le voisinage d'un roman de Balzac.

Comme j'exprimais quelque surprise :

— Mon Dieu, me fut-il répondu, je conçois votre étonnement; la vie que je mène ici a peut-être sa bizarrerie; mais qu'importe, si elle a son charme! Bien des gens dans le monde font de belles phrases sur les douceurs de la retraite, qui n'ont pas le courage d'aller en faire l'épreuve. J'ai voulu, moi, tenter l'aventure. Pour que l'expérience fût complète, j'ai cherché un lieu qui ne fût point une demi-solitude, un de ces déserts hypocrites, où l'on retrouve tous les échos du monde à défaut de ses bruits. Ce lieu, je l'ai trouvé ici. L'expérience du dé-

sert, que j'y fais chaque jour, est toute à son honneur. Dans les premiers temps, je l'avoue, je m'étonnais un peu de moi-même. L'ébahissement qu'éprouvaient à me voir ici les propriétaires de ma cabane et quelques pâtres des bois qui fréquentent cette plage se communiquait à l'objet même de leur surprise. Je ne me comprenais pas encore très-bien. Tout, d'ailleurs, était si nouveau, si insolite autour de moi! Mais quelques jours d'habitude ont suffi pour effacer une première impression. La solitude absolue, pénible dans les commencements, ne tarde pas à nous captiver. Elle est comme les gens d'une apparence farouche pour lesquels l'aversion se change parfois en sympathie; elle est comme ces livres dont la première page nous rebute,. dont la troisième nous captive. Du reste, je ne suis pas la première qui ait connu les séductions de ce désert. Mon compatriote Byron l'habita avant moi. C'est ici qu'il vint souvent, le soir, courir à cheval avec ses deux amis, Shelley et William Smith. C'est sur ce même rivage, quand ils eurent péri dans le golfe voisin, qu'il eut la fantaisie funèbre de leur élever un bûcher et de brûler leurs cadavres à la manière antique.

Comme elle parlait ainsi, je m'aperçus un peu tard

que les heures avaient marché et qu'il ne me restait peut-être plus le temps d'arriver à Livourne pour le départ de mon paquebot.

— Bah! dit-elle, nous arriverons. Les bonnes gens de ce pays ne demandent qu'à faire des miracles pour moi.

En effet, son cocher nous conduisit du Gombo à Livourne d'une course si effrénée, que toute autre héroïne en eût pâli. De la voiture nous sautâmes dans une barque dont les rameurs ne nous servirent pas avec moins de zèle. Le navire était parti; à peine en voyait-on briller le fanal dans les brumes du soir. Nous nous mîmes à sa poursuite, nous le hélâmes, nous l'atteignîmes. La barque qui nous avait amenés la ramena seule, et, quelques instants après, un vent de mauvais présage me rudoyait dans ma cabine. Je compris qu'à une journée charmante allait succéder une nuit moins douce.

VI

L'ILE D'ELBE

Quand vous montez sur un paquebot, on ne manque jamais de vous annoncer d'avance le jour et l'heure où vous arriverez à votre but. L'assurance est sans doute fort agréable : elle n'est malheureusement pas infaillible. Le navire propose et l'ouragan dispose.

C'est ainsi que, le soir du mercredi 8 avril, au moment où nous sortions de Livourne, le pilote nous avait promis de nous déposer, le lendemain matin, sur le quai de Civita-Vecchia. Nous y trouverions des voitures toutes prêtes à nous recevoir, et, dès le même jour, dans la soirée, nous ne manquerions pas d'être rendus à Rome. C'était à merveille. Sur cette promesse, nous

étions allés nous endormir d'un sommeil plein d'espérances. Tout à coup je suis réveillé, *excutior somno*, par de violentes secousses, par des cris pleins de terreur, et des bruits d'une nature inconnue, *fracasso d'un suon pien di spavento*, comme dit Dante.

Au milieu de la nuit, le réveil d'une foule de passagers secoués en sursaut dans leurs couchettes présente un tableau singulier. Grâce à la disposition de ces couchettes, placées les unes sur les autres en plusieurs rangs superposés, comme des cercueils dans les catacombes, on croirait voir, sans un grand effort d'imagination, un épisode de la résurrection universelle. Tous ces voyageurs, étrangers les uns aux autres, se jettent à bas de leurs lits, ouvrent de grands yeux où la stupidité de la peur se joint à la stupidité du sommeil, et adressent les plus étranges questions à leurs voisins qui les leur rendent. Ce spectacle est d'autant plus curieux qu'il n'est qu'à demi éclairé par la lanterne de nuit qui se balance sous le pont : l'illusion funèbre est complète.

La cause de ce brusque réveil, nous ne tardâmes pas à la comprendre, au bruit redoublé du vent et au balancement du navire : c'était une tempête qui fondait sur nous. Ce n'était pas tout, un fracas de lourdes

ferrailles, traînées et retraînées sur le pont, et les confuses clameurs des matelots annonçaient qu'il se passait là-haut quelque chose d'inaccoutumé, même par les plus mauvais temps, sans doute un accident, un malheur peut-être. Je gravis rapidement l'échelle de la chambre.

C'était, en effet, une scène fort étrange dont le pont du navire était à cette heure le théâtre : nous avions à bord, comme il arrive souvent, des voitures appartenant à divers passagers. Bien des gens ont cette coutume d'emporter avec eux leur chaise de poste. Deux de ces voyageurs, embarqués à Livourne, n'ayant pas trouvé sous le pont de chambres disponibles, avaient eu l'idée de s'installer chacun dans sa berline respective. C'était charmant, ils naviguaient en voiture. Ces voyageurs étaient des Anglais. Tant que la mer ne fut pas trop méchante, ils dormirent sans encombre; *mais les destins et les flots sont changeants.* Vers le milieu de la nuit, la mer, qui, malgré le dire des Anglais, ne leur est pas toujours très-dévouée, eut un accès de subite colère, et, par l'effet des convulsions du navire, les deux berlines, assez mal amarrées, eurent bientôt brisé les liens qui les fixaient en place. Alors chacune de ces voitures mises en liberté se prit à courir alter-

nativement de bâbord à tribord, tantôt en avant, tantôt en arrière. C'était quelque chose comme une course olympique sur le pont d'un vaisseau. Les Anglais, surpris que leurs berlines sans chevaux eussent pris le mors aux dents, poussaient dans leur langue des cris inouïs. Pour comble de désastre, ces voitures, plus fougueuses que des chevaux pur sang, allaient, dans leurs courses répétées, heurter, de toute la violence d'une impulsion donnée par le roulis, les cabines du pont, où reposaient des familles russes, hommes, femmes et enfants. Ces malheureux, battus en brèche comme à coups de bélier, dans leur faible cloison, étaient tout simplement menacés d'être jetés à la mer avec leurs cabines. Dans cette crainte, ils poussaient de leur côté des clameurs non moins lamentables que celles de nos Anglais.

— *Messieurs !* criaient à tue-tête les malheureux assiégés aux malheureux assiégeants, *veuillez arrêter vos berlines !*

Ceux-ci n'auraient pas mieux demandé. Ils couraient le risque, si les cabines tombaient à la mer, de suivre leurs débris dans les flots. Une fois la brèche ouverte, ils allaient infailliblement à l'eau, et là, plus d'espoir de salut, à moins que les chevaux marins ne s'attelassent à leur voiture ou que les tritons ne leur vinssent en aide sur cette mer mythologique.

— *Capitaine,* criaient-ils donc, *de grâce, faites arrêter nos voitures!*

Que l'on juge d'une pareille scène sur le pont d'un navire, à minuit, par un vent terrible, par une pluie diluvienne, au milieu d'un tourbillon de matelots effarés, au sein d'une obscurité profonde, où retentissait un charivari de cris russes et de vociférations anglaises. C'était à mourir d'épouvante et de rire.

Enfin, grâce au sang-froid du capitaine, qui avait tout à craindre pour son navire s'il éprouvait une avarie par un pareil temps, on parvint à faire cesser ce désordre. On arrêta les berlines, qui, cette fois, furent amarrées avec de triples chaînes. Les Anglais, heureux d'en être descendus, n'y remontèrent pas; ils préféraient poursuivre la route à pied.

La tempête continuait. Je restai quelque temps encore sur la dunette. Maintenant que je n'étais plus distrait par un épisode dont le ridicule gâtait l'horreur, je pouvais mieux admirer les beautés de l'ouragan.

Oh! qui m'emportera sur des flots sans rivages!
Quand pourrai-je, la nuit, aux clartés des orages,
Sur un vaisseau sans mâts, au gré des aquilons,
Fendre de l'océan les liquides vallons...

Ces vers me revenaient à la mémoire. Voilà cepen-

dant la poésie telle que nous l'aimons aujourd'hui. Autrefois le doux Virgile, séduit par des images bien contraires, s'écriait :

..... O, ubi campi,
Sperchuisque, et virginibus bacchata Lacænis
Taygeta !...

Ce que les poëtes demandaient alors c'était le repos, les vallées ombreuses, le sommeil au bord des fontaines. Ils ne s'avisaient pas de souhaiter les horreurs de la nuit, les périls de la tempête. Les vers de Lamartine que nous venons de citer n'auraient été compris ni des Grecs ni des Latins ; Virgile lui-même, dont l'âme était ouverte à tant de vagues instincts, n'aurait vu là qu'une lettre close. Que s'est-il donc passé pour qu'un tel changement se soit fait dans l'âme humaine?

Comme je faisais ces réflexions, j'aperçus au bord de la dunette une forme blanche qui se dessinait dans l'ombre. J'allai vers elle; c'était une jeune fille que je reconnus pour l'avoir vue les jours précédents et avoir échangé quelques mots avec elle. Fille de la Pologne, elle allait avec son père visiter l'Italie. Cette nuit, elle était furtivement sortie de sa cabine pour venir voir. comme elle le disait elle-même, la mer en colère. Elle était là, penchée sur la galerie, bravant, pour

jouir du terrible spectacle, la pluie qui tombait à flots, le vent qui s'engouffrait avec violence dans les plis frémissants de sa mantille. Ainsi, la frêle et blonde créature, dont l'âme devait être encore toute neuve et toute naïve, trouvait aussi des charmes à l'ouragan. Elle avait reçu de son siècle cette triste curiosité qui, maintenant, germe en nos cœurs dès le sein de nos mères. Elle était sœur des poëtes byroniens ; colombe, elle essayait des fortes voluptés de l'aigle.

Penché sur la mer, à côté de la jeune rêveuse, je lui dédiai mentalement quelques vers qui ont trouvé depuis leur place dans *les Poëmes de la mer.*

Quand elle fut redescendue dans sa cabine, comme la place sur le pont était peu tenable, j'imitai son exemple, et j'allai reprendre le sommeil interrompu. Après le plaisir de contempler une tempête, celui de dormir pendant qu'elle mugit a bien son charme. Aux balancements du navire, aux plaintes criardes de toute sa charpente, au bruit du vent qui gronde avec furie sur les flancs du vaisseau, au bruit incessant de ces vagues dont votre lit n'est séparé que par une planche, et qui passent au niveau de votre oreille avec un fracas de torrent, vous dormez d'un sommeil plein de rêves étranges.

Au point du jour nous étions encore sur la dunette. Bon nombre de passagers vinrent nous y rejoindre. C'était le jour où, d'après les promesses de la veille, nous devions aborder à Civita-Vecchia. Nous apprîmes bientôt que nous en étions encore loin.

Après avoir tenté de tenir la mer, le capitaine déclara qu'il était inutile et dangereux de battre plus longtemps les flots intraitables, et qu'il serait plus sage d'aller chercher asile dans un port voisin. Ce port, vers lequel nous tendîmes aussitôt par une marche rétrograde, c'était Porto-Ferraïo, à l'île d'Elbe.

Le nom de ce rocher produisit sur les passagers l'effet d'un dédommagement. Puisque la tempête nous rejetait en arrière, nous étions heureux que ce fût sur un rivage marqué d'un si grand souvenir. Voilà la gloire !

Entrés dans les eaux de Porto-Ferraïo, il nous fallut d'abord parlementer avec les gens de la police et de la santé publique. Les visites achevées, l'hospitalité que nous venions demander, nous, pauvres pèlerins de la mer, ou pour mieux dire la permission de nous dérober à la tempête, nous fut accordée moyennant une somme de deux cents francs. C'est ainsi partout : partout, si ce n'est dans les ports francs, vous achetez le droit de ne pas faire naufrage.

Cela fait, nous nous jetâmes dans les barques amenées vers nous par les indigènes. Malgré la pluie qui ne cessait pas de tomber, malgré la bourrasque qui nous poursuivait jusque dans le port, nous avions hâte d'aller presser du pied cette rive, dont un souvenir fait la gloire, *si qua est ea gloria!* dirait Virgile, qui était sage comme Salomon.

Ce qui reste à l'île d'Elbe de cet homme qui, pendant quinze ans fut le maître du monde, et pendant dix mois un simple roitelet, est fort peu de chose. J'ai vu la maison qu'il habita. Je ne la décrirai pas pour épargner au lecteur l'impression maussade qu'elle fit sur moi. Elle ressemble d'ailleurs à toutes les maisons qui n'ont aucune physionomie. Nous causâmes avec quelques habitants de l'île; il va sans dire que tous avaient plus ou moins connu *le grand Napoléon.* Ils nous offrirent de nous vendre les dernières tabatières du demi-dieu. Les Anglais les achetèrent. Ces mêmes Anglais, qui firent périr le grand homme à Sainte-Hélène, sont précisément le peuple qui vénère le plus sa mémoire. Si ce n'est pas de la logique, c'est peut-être de l'expiation.

Les tabatières achetées, nous remontâmes à bord. A bord d'un paquebot, par un jour de relâche et de temps pluvieux, on ne s'amuse guère. Ce ciel gris, dont la

lumière louche vous arrive dans les chambres, tamisée par les vitrages épais du tillac, ces ondulations du navire qui, dans les eaux du port où les vagues de la haute mer font invasion, continue à se balancer comme un malade qui se retourne sur sa couche ; cette incertitude du moment où l'on pourra reprendre la route ; cette idée que, sans le mauvais temps, on serait déjà au terme du voyage, tout cela n'a rien de gai. Alors les gens nerveux tombent en des mélancolies dont n'approchent pas les mélancolies de la terre ferme. Les bilio-sanguins sont bien heureux, ils narguent de toute la supériorité d'une robuste nature ces organisations élégiaques qui ne leur inspirent aucune pitié. Pour eux, cette journée d'ennui tumulaire est une journée comme une autre dont il importe de remplir les instants par des soins et des occupations quelconques. Les Anglais surtout sont merveilleux à voir dans de pareilles occurrences. Ce serait pour eux le cas ou jamais d'être pris de ce spleen qu'ils ont inventé, mais non! ils le gardent pour des occasions meilleures. Tout ce qui fait la tristesse et les atonies des autres voyageurs éveille au contraire leur bonne humeur. Eux, d'ordinaire si froids et si moroses, semblent dans ces moments-là accaparer toute la joie de la compagnie.

Ils ont une gaieté rétrospective qui répare tout le temps perdu. Ils se relèvent de toute leur taille, ils se font beaux, ils causent bruyamment, ils font des mots à la Falstaff, et sont les seuls à en rire; ils jouent à toute sorte de jeux, aux cartes, aux dames, aux dominos; les plus modérés écrivent leurs impressions du jour sur un petit carnet de cuir noir, ou savourent en silence la poésie du *Guide en Italie*, qui indique le nombre de postes d'une ville à l'autre, et le chiffre exact des habitants de chaque bourgade.

Il y avait quatorze heures que nous étions là. Le soir venu, — le soir de ce jour où nous devions arriver à Rome! — la mer n'avait guère calmé son effervescence. Que faire? rester à Porto-Ferraïo, ou sortir et aller passer sur les vagues une seconde nuit de tempête? Plusieurs étaient pour le premier parti; à leur avis, le souvenir du glorieux prisonnier de l'île d'Elbe devait nous faire prendre en patience notre captivité. Peu touchés du rapprochement, d'autres votaient pour le départ. Le départ fut décidé, au grand déplaisir des uns, à la grande joie des autres, parmi lesquels je remarquai ma jeune Polonaise.

VII

CIVITA-VECCHIA

Je serais bien tenté de sauter à pieds joints Civita-Vecchia, ne fût-ce que pour être agréable au lecteur qui doit avoir bonne envie d'arriver à Rome. Cependant, ce chapitre omis, je n'aurais plus l'occasion de parler de Gasparone, le fameux brigand des États Romains, captif à Civita-Vecchia [1]; et, si Antonio Gas-

1. Le lecteur s'étonnera peut-être de trouver quelque ressemblance entre cette histoire de Gasparone et celle qu'a racontée l'auteur du *Corricolo*. Voici l'explication : mon récit avait été publié dès 1840. A quelque temps de là, je rencontrai Alexandre Dumas. « Vous avez fait, me dit-il, un chapitre amusant sur le bandit de Civita-Vecchia; voulez-vous me permettre de m'en servir? — Faites, lui répondis-je; mon honneur sera grand d'avoir pu prêter quelque chose au premier des conteurs de ce temps. »

parone, qui s'occupe, comme on le verra, de choses littéraires, venait à savoir qu'il a paru un livre sur les merveilles de l'Italie, où l'auteur ne dit rien de lui, il serait capable de m'en garder rancune. Il ne faut jamais froisser l'amour-propre d'un scélérat. Ainsi, en l'honneur du bandit, nous ferons ici une nouvelle halte.

Commençons par exprimer un regret : à savoir, que les paquebots, au lieu de s'arrêter à Civita-Vecchia, n'aillent pas déposer les pèlerins au rivage d'Ostie. Les amis des souvenirs historiques, les antiquaires, les peintres, les poëtes (et tout voyageur en Italie se flatte d'appartenir plus ou moins à une de ces quatre catégories) y trouveraient incontestablement leur avantage.

Les historiens moissonneraient, à Ostie, depuis l'époque fabuleuse de sa fondation jusqu'au jour où les Français qui l'occupaient en furent chassés par un évêque, assez de souvenirs pour écrire un gros livre.

Aux antiquaires, Ostie offrirait un grand nombre de vieux débris, murs, pilastres, gradins d'un ancien théâtre, restes d'un magnifique temple, collections de ces vieilles inscriptions, dont l'impossible lecture a tant de charmes pour un antiquaire, fragments de l'ancienne voie Severiana. Elle leur présenterait surtout

les ruines de cette célèbre villa de Pline, comprise dans l'enceinte même de la villa nouvelle du prince Chiogi, noble lettré qui a hérité, dans ces lieux fréquentés par l'ombre de Pline, des studieuses habitudes du savant romain.

Les paysagistes dessineraient les beaux pins de Castel-Fusano ; ils traceraient mille croquis d'une tour abandonnée, d'un sarcophage servant de fontaine publique ; ils auraient du bonheur à peindre quelqu'un de ces horribles buffles, derniers possesseurs de l'*Isola-Sacra,* où se célébraient jadis les solennités de Castor et Pollux.

Enfin, pour un poëte, pas n'est besoin de dire quel charme il éprouverait à saluer cette terre virgilienne. Il aurait une heure d'extase à l'embouchure de ce Tibre qui roula tant de grandes choses à la mer, et par où tant de grandes choses montèrent en Italie, à commencer par la flotte troyenne conduite par le pieux Énée.

Cette campagne fut le théâtre où s'accomplirent les belles scènes racontées dans les six derniers livres de l'épopée latine. Comment traverser sans émotion cette antique forêt d'Ostie où moururent Nisus et Euryale, ces deux beaux enfants que nous eûmes tous pour amis au collége ?

Au lieu de tout cela, que trouvez-vous à Civita-Vecchia? un port qui n'a que sa citadelle à vous montrer; — il est vrai qu'elle est de Michel-Ange! — une plage sans poésie, des baraques sans caractère, une histoire sans souvenir, et pas la moindre parcelle d'ancien cirque, de vieux temples, de colonnes antiques. En revanche, Civita-Vecchia vous montre Gasparone, ce brigand dont le nom, comme celui des vieux héros latins, est allé partout, *ad sidera notus*.

Mais, avant de parler de l'homme, parlons un peu de la profession. C'en est une véritable que le brigandage en Italie. Voilà trois siècles environ qu'il s'y exerce avec succès, je dirais presque avec honneur, et qu'il a pour principal théâtre le beau pays qui s'étend d'Aquila à Terracine, entre le Tibre et le Garigliano. Toute hérissée de montagnes et de forêts, toute coupée de ravins et de précipices, cette sauvage contrée est à coup sûr une des plus propices à la vie d'aventures et de coups de main. Elle appelle le bandit, plus encore que le paysagiste. Ce fut là que Spartacus vint jadis camper avec ses bandes; c'est de là que Marco Sciarra, à la tête de sa farouche armée, s'élançait contre Rome, dont les murs tremblaient à son approche, et c'est là encore que viennent d'âge en âge se réfugier et se

former par bandes tous ceux que poursuit la justice.

Ce n'est pas par vocation que l'on devient bandit. Tel homme qui passait pour honnête peut, à son propre étonnement, venir un jour grossir la troupe des scélérats. Dans un pays où le sang a des violences inconnues ailleurs, l'assassinat s'improvise à peu près aussi facilement que la poésie ou l'amour. Un beau matin, on se trouve avoir commis un meurtre. Que faire, sinon se réfugier dans la montagne, et aller prendre rang dans la bande maudite? Ce ne sera pas très-honorable, mais l'on gagnera en sécurité ce que l'on perdra en bonne renommée.

Les opinions, les préjugés du peuple italien favorisent d'ailleurs un tel état de choses. A ses yeux, un bandit est presque un héros. C'est du moins un personnage romanesque digne d'occuper l'imagination. Les belles filles du Tibre en rêvent le soir. Elles ne songent pas aux victimes qu'il a égorgées. Tant pis pour l'imbécile qui se laisse tuer! Tout l'intérêt, toute la sympathie, se porte sur le tueur. C'est lui qui est la vraie victime, puisque c'est lui que le gouvernement va persécuter.

— *Povero, a ammazzato un uomo?* disent-elles.

Et, pour un peu, elles baiseraient ces mains rouges de sang.

Faut-il l'avouer? la religion elle-même, ou du moins la fausse interprétation de certaines croyances, n'est pas étrangère à la perpétuité de ces tristes mœurs. Le peuple compte trop sur le bénéfice de la confession. Toujours prêt à prendre la lettre pour l'esprit, il confond l'absolution qui suit l'aveu, avec le pardon qui n'est donné qu'au repentir; et, sûr de l'absolution, il tue sans remords.

Parmi les hommes qui se sont le plus illustrés dans la carrière du bandit, Antonio Gasparone doit être mis en première ligne. Son nom fait pâlir ceux des Dieci-Nove, des Fra-Diavolo, des Barbone-Giuseppe Mastrillo, qui fit son coup d'essai par le meurtre d'un rival en amour et commit ensuite toute sorte d'atrocités; Pietro Mancino, ce voleur en gros, qui, un jour, enleva un million en or, et courut en Dalmatie mener une royale existence; Gobertinco, sanguinaire assassin qui tua de sa main neuf cent soixante-quatre personnes et six enfants, et qui mourut avec un seul regret, celui de n'avoir pu arriver à mille, comme il en avait fait le vœu, — je ne sais, par exemple, à quel saint; — Oronzo Albegna qui massacra toute sa famille, son père, sa mère, ses deux frères, sa petite sœur encore au berceau; enfin les Rondino, les Maïno, les Francatripa,

les Perella, les Crampono, les Calabrèse, les Mezza-Pinta. Tous ces bandits des époques récentes, dont les exploits sont connus du pâtre de la montagne et racontés par toutes les filles d'auberge, tous ces héros de broussailles, à qui les poëtes du peuple ont consacré de grossières iliades que l'on chante à la veillée dans les fermes des marais Pontins, s'effacent devant la renommée de Gasparone.

Gasparone fut placé en naissant sous la protection de saint Antoine. C'était presque un présage. Ce saint, comme on sait, a l'honneur d'être le patron des bandits italiens. Nous ignorons ce qui lui a valu ce triste privilége. Peut-être est-ce à cause du grand nombre de bandits qui, dans les premiers temps, avaient porté son nom. On se souvient de ce terrible Marc-Antonio qui termina une vie de forfaits dans la citadelle de Civita-Vecchia, et à qui Maria Grazzia, sa femme, écrivait, pendant sa captivité, des lettres qui portaient cette étrange suscription :

A l'illustrissimo signore

MARC-ANTONIO,

Ai Bagni di Civita-Vecchia.

Antonio Gasparone ne tarda pas à faire parler de lui. A seize ans, il accomplit son premier exploit : un jour qu'il se confessait au curé de sa paroisse, le vieux prêtre faisait quelques difficultés à lui accorder l'absolution d'un vol considérable. Le jeune pénitent tenait beaucoup à cette absolution ; il voulait s'en retourner avec une conscience tranquille ; ne pouvant obtenir le pardon de son vol, il assassina le curé dans son confessionnal. Peu de temps après, les carabiniers enveloppèrent la bande dans laquelle il était allé s'enrégimenter. Gasparone voulut signaler son arrivée au corps : il perça d'un double coup de stylet deux soldats qui mettaient la main sur lui ; puis, atteint dans les broussailles d'un *maquis*, il se défendit contre six autres carabiniers qui, tous les six, tombèrent sous ses coups. De ce jour date la gloire du bandit. Le chef de la troupe avait péri dans cette rencontre ; d'une voix unanime Gasparone lui fut donné pour successeur. Dès lors, il marcha suivi d'une sorte d'armée. Plus de deux cents soldats obéissaient à ses commandements.

C'est à la tête de cette terrible bande que, vers 1825, Gasparone courait les États pontificaux et toute la côte de Naples, de Sainte-Agathe à Fondi, de Fondi à Spoletto, commettant plus de vols et de meurtres et de dé-

prédations que jamais héros de son espèce n'en avait accompli. La terreur était partout. Les voyageurs s'arrêtaient quelquefois des mois entiers dans une bourgade sans oser reprendre la route. Ces bourgades elles-mêmes n'étaient point en sûreté. Chaque jour, elles avaient à craindre les invasions de la bande. A la vue d'un feu allumé sur une cime des monts, à l'aspect d'un homme armé d'une carabine, on sonnait le tocsin. Le soir, la cloche de tous les villages conseillait la retraite; quiconque tenait à la vie rentrait sous son toit. Chaque maison était une forteresse disposée pour la défense. Tout homme dormait avec un sabre et deux pistolets à son chevet; toute femme mettait un poignard sous sa couverture; tout enfant aiguisait un couteau.

En vain les puissances italiennes avaient-elles mis à prix la tête du bandit; en vain le pape avait-il envoyé toute une armée de dragons contre la troupe redoutable. Toute mesure repressive échouait, et il n'en résultait pour Gasparone qu'un témoignage de plus de sa force. Hercule, ce premier redresseur des torts, ce précurseur de don Quichotte, Hercule qui, en passant par l'Italie, se donna, un matin, le plaisir d'aller étouffer dans son antre Cacus, ce précurseur de Gasparone, Hercule n'eût pas été plus heureux que les dragons du pape. Gaspa-

rone lui eût volé sa peau de lion de Némée, et, s'il eût fait le récalcitrant, il l'eût assommé avec sa propre massue.

Gasparone et sa troupe vivaient comme des êtres surnaturels. Ils connaissaient toutes les cavernes de la basse Italie, tous les défilés de l'Apennin, tous les pics des Abruzzes; ils allaient changeant chaque jour de demeure, aujourd'hui dans les campagnes de Piperno, demain dans les collines de Frosinone, tantôt vers Montefiascone, tantôt vers Aquila. Les cherchait-on sur le sommet de la montagne, ils venaient d'élire domicile dans quelque caverne inconnue de la gendarmerie papale; forçait-on la porte de la caverne, on les voyait au même instant gravir d'un pas agile les dernières cimes des monts et disparaître comme des ombres de chevreuils. On les eût pris pour de vrais démons, si l'on n'eût su toute leur dévotion à san Antonio, et tout leur respect pour la Madona, dont ils observaient régulièrement les fêtes.

Cette impuissance de la vindicte publique était d'autant plus à déplorer que, de jour en jour, la bande s'augmentait de nouvelles recrues, galériens échappés des fers, ou pâtres de la montagne, séduits par le prestige de terreur qui accompagnait Gasparone. Ajoutez

que, de jour en jour également, les crimes des bandits prenaient un caractère plus atroce. Un exercice quotidien stimulait leur imagination qui leur inspirait sans cesse de nouvelles audaces. Constitués en une sorte d'académie perverse, ils rivalisaient entre eux d'inventions homicides, et il faut dire à leur honneur qu'ils imaginèrent souvent des atrocités d'un genre tout à fait neuf, à une époque où les mélodrames d'une école nouvelle n'existaient point encore.

— Avez-vous appris, disait-on, ce que vient de faire Gasparone? Dernièrement, dans les marais Pontins, il arrête des voyageurs : c'était un père et sa fille. Il s'empare de la fille et déclare qu'il ne la rendra que lorsque le père lui aura fait compter six mille écus : il exige que cette somme lui soit apportée au jour et à l'heure qu'il indique. L'heure passe, le malheureux père, qui n'avait point encore eu le temps de trouver la somme, reçoit un sac de la part de Gasparone : il ouvre le sac et la tête de sa fille en tombe à ses pieds.

— Savez-vous, disait-on encore, la dernière aventure de Gasparone? Écoutez : l'autre soir, sur la route de Capoue à Gaëte, il arrête un Anglais qui voyageait avec sa femme, une jeune femme charmante, la perle du comté de Lancastre. Le bandit prend des mains de l'An-

glais une bourse pleine de guinées et le laisse aller. Le voyageur, qui croit en être quitte pour de l'or, reprend sa route en rassurant de son mieux sa jeune femme tout épouvantée de l'horrible rencontre ; mais il n'avait pas parcouru la distance d'un mille, que Gasparone lui court après et lui demande pardon de l'arrêter une seconde fois : il avait oublié de prendre milady. Gasparone aime assez la facétie avec les Anglais.

Une autre fois, c'était le récit d'une autre aventure, c'était l'arrestation de cinq berlines voyageant en convoi ; c'était une bataille à feu et à sang entre les dragons du pape et la bande ; c'était l'histoire d'une congrégation de moines qui fut arrêtée par les brigands ; l'un des bandits s'affubla de la robe de l'un des moines, et, monté sur un arbre, il improvisa une homélie bouffonne sur les vanités de l'existence et les joies de la mort ; c'était enfin l'enlèvement de vingt religieuses du couvent de *Monte-Commodo,* qui passèrent un mois en servitude dans les cavernes de la bande. On a fait en ce temps-là, dans les États romains, plus d'histoires d'assassinats et de brigandages qu'à aucune époque. Gasparone a concentré sur lui toutes les attentions et toutes les terreurs ; il a même abusé de son rôle, il a blasé la curiosité publique à l'endroit des hauts faits

de la grande route : on ne peut plus désormais s'occuper d'aucun héros de son genre comme on s'est occupé de lui. C'est peut-être pourquoi la race des bandits commence à décliner en Italie.

Tant de forfaits atroces eurent un terme. Le dénoûment de la carrière du chef a été expliqué de diverses façons. D'après un récit assez répandu, Gasparone se lassa lui-même de son aventureuse existence. L'ardeur du premier âge s'était amortie ; comme le loup de la Fontaine, le bandit

Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion profonde,

et le résultat de cette méditation fut une capitulation qu'il signa pour lui et toute sa bande. D'après une autre version, Gasparone aurait été trahi par sa maîtresse. Une nuit, pendant qu'il dormait, cette femme infidèle, après avoir jeté par la fenêtre toutes les armes de son amant, l'aurait livré aux sbires : comme Samson vendu aux Philistins par la perfide Dalila, le brigand des Abruzzes serait une victime des confiances de l'amour.

Quoi qu'il en soit, Gasparone ne se rendit qu'à la

condition qu'on lui laisserait la vie sauve, c'est ce que l'on fit. Aujourd'hui, le bandit et sa troupe vivent paisiblement et retirés du monde. Le diable un jour se fit ermite; — leur ermitage, à eux, c'est le bagne.

C'est là que, muni de la carte d'entrée indispensable pour être admis à la forteresse où ils sont enfermés, j'allai leur faire visite, conjointement avec deux amis, mes compagnons de voyage. Malgré l'horreur bien légitime que nous inspiraient ces êtres odieux, nous éprouvions cette curiosité qui nous pousse vers toute chose célèbre et monstrueuse. Précédés du *custode* qui fait ouvrir les portes, nous entrâmes dans une grande cour, où veillaient parmi des monceaux de boulets, cinq ou six canons placés sur leurs affûts. C'est dans une galerie latérale de cette cour, que sont logés les terribles galériens. Une longue grille de fer en défend l'accès.

A travers les intervalles des barreaux, je voyais vaguement les figures de ces hommes, et mon imagination leur prêtait des formes de bêtes fauves; j'eus besoin, pour pénétrer plus avant, d'invoquer le souvenir de Martin, de Carter et de Van Hamburg. Cette première impression ne devait pas durer longtemps. A peine introduit dans la galerie, je pus me croire dupe d'une illusion. Les bandits de la troupe et Gasparone

lui-même ne répondaient en rien à l'idée que je m'en étais faite. Que l'on se figure une troupe de vieux paysans sous la direction d'un bon et pacifique fermier, et l'on aura une image de cette société.

Les bandits habitent une longue série de chambres étroites qui ressemblent assez aux cellules d'un cloître. Chacun d'eux se tenait sur le seuil de la sienne, et semblait, par un bon sourire, nous offrir l'hospitalité; grand merci! nous passions jetant un rapide coup d'œil dans toutes ces tanières dont l'ameublement est toujours le même, une chaise et un grabat.

Vers l'extrémité de la galerie, Gasparone, lui aussi, se montrait debout sur le seuil de sa porte. Pendant que mes compagnons causaient avec le custode, le chef des bandits, s'apercevant que je jetais un coup d'œil investigateur dans sa cabine, m'offrit, par un geste et un regard bienveillants, la permission d'entrer, si tel était mon désir. J'acceptai l'offre du vieux lion, j'entrai dans sa caverne.

Son ameublement n'était guère plus riche que celui des autres cellules. Il y avait là pourtant un luxe inattendu. Jugez de ma surprise quand je vis, le long du mur, une sorte de bibliothèque informe où s'alignaient un certain nombre de vieux volumes!

— Ah! dis-je au bandit, vous avez des livres! vous aimez la lecture?

— Oui, signor; dans les premiers mois de ma captivité, je passais le temps, comme tous mes compagnons, à tricoter des bonnets de laine, mais cette besogne ne tarda guère à me lasser; et puis c'est vil.

— Pourquoi? lui dis-je; le grand Hercule tint la quenouille chez Omphale.

Le scélérat, qui savait fort bien sa mythologie, parut flatté de la comparaison.

— Me permettez-vous, repris-je, de jeter un regard sur vos livres?

— Bien volontiers, signor; ne vous gênez pas; regardez-vous ici comme chez vous.

Elle était surprenante, cette collection de livres. Le premier qui me tomba sous la main contenait les leçons de morale de l'Italien Soave; je vis ensuite les chroniques de Muratori, divers livres de prières, un gros volume intitulé : *Divina Commedia*, et enfin, tout à côté d'un vocabulaire italien-français, le *Télémaque* de Fénelon.

Émerveillé de cette rencontre :

— Vous avez là, dis-je à Gasparone, l'ouvrage d'un de mes compatriotes. Lisez-vous le français?

— Un peu, répondit-il, et je passe le temps à traduire

quelques passages de ce livre, pour lequel j'ai une grande prédilection.

Ce disant, il m'offrit de me faire voir un morceau de sa traduction. Il avait choisi, devinez quel endroit? Celui où le doux génie de Fénelon raconte en phrases si onctueuses le bonheur attendrissant des vertueux habitants de la Bétique.

Voici quelques-unes des phrases que le bandit avait traduites :

« L'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéissance et l'horreur du vice habitent dans cette heureuse terre. Il semble qu'Astrée, qu'on dit retirée dans le ciel, soit encore ici-bas cachée parmi les hommes; il ne faut point de juges parmi eux, car leur propre conscience les juge. »

Plus loin :

« La fraude, la violence, le parjure ne font jamais entendre leur voix empestée dans ce pays chéri des dieux; jamais le sang humain n'a rougi cette terre; à peine y voit-on couler celui des agneaux, etc. »

Ceci tenait vraiment du prodige.

— Vous aimez l'églogue et l'innocence des vertus patriarcales, dis-je à Gasparone; c'est un goût qui vous honore. En rentrant dans mon pays, je vous enverrai un

exemplaire de *Paul et Virginie*. En attendant, continuez cette traduction si bien commencée, et laissez-moi vous donner un conseil : ce serait de la publier et de la dédier à l'Académie des sciences morales. Cette œuvre d'un saint archevêque traduite par vous ne pourrait manquer de produire une bonne impression ; on serait curieux de voir comment le cygne de Cambrai a été traduit par le vautour des Abruzzes.

J'échangeai encore quelques paroles avec Gasparone. Je lui parlai de divers bandits célèbres qui l'avaient précédé dans la carrière, ou l'avaient courue en même temps que lui : entre autres, du fameux Barbone, lequel, après sa capitulation avec le cardinal Hercule Gonzalvi, fut nommé, par une étrange indulgence, concierge du château Saint-Ange. Gasparone professait un grand mépris pour ce confrère en scélératesses. Un de ses griefs contre Barbone était le peu de respect du brigand pour les femmes. Barbone n'avait jamais manqué une occasion d'outrager la faiblesse et de faire rougir la pudeur, c'était une sorte de Lovelace à main armée, un don Juan de caverne ; tandis que lui, Gasparone, agit toujours d'une façon plus courtoise auprès d'un sexe qu'il savait honorer. Il mit quelque chose de chevaleresque jusque dans ses plus grands forfaits ;

il égorgeait une femme, mais avec bienséance. Je me plus à reconnaître ce mérite; je félicitais ensuite mon hôte de ses habitudes littéraires, lui disant que, du reste, il n'était pas le seul de son espèce qui se fût adonné à la culture des lettres; et que, aujourd'hui même, en France, on voyait peu de brigands et d'assassins qui ne fussent en même temps des littérateurs pleins de mérite. Je lui citai le nom de Lacenaire et de quelques autres qui, comme lui, avaient cultivé l'églogue, et fait même des vers que certains critiques admiraient beaucoup; après quoi, je sortis de ce cloître de bandits parfaitement édifié.

Quand on a vu Gasparone à Civita-Vecchia, il ne reste plus rien à y voir. Dans cette ville située à deux pas de Rome, la civilisation n'est guère plus avancée que dans une île de la mer du Sud. Malheur au touriste qui se voit obligé d'y passer une nuit! Ce fut notre cas.

Pour comble de disgrâce, il tombait une de ces pluies diluviennes particulières au ciel italien, qui dépense quelquefois en un jour les économies de toute une saison. Forcés d'aller nous abriter sous un toit, nous cherchâmes un hôtel. Nous en trouvâmes quelques-uns, mais ils n'avaient pas de toit. On nous conduisit au plus renommé : il paraît que celui-ci n'avait pas de

cuisine, car, au bout de deux heures, nous attendions encore, dans la salle à manger déserte, le repas que nous avions naïvement commandé! « Qui dort dîne », dit le vieux proverbe: je demandai le chemin de ma chambre à coucher.

Le majordome me dit que, fort heureusement pour moi, un voyageur, un Français de Paris, avait quitté l'hôtel dans la matinée. Sans ce départ, je n'aurais pu trouver de place dans la maison, tant l'affluence des voyageurs arrivés avant moi était grande. Qui s'en serait douté? Je bénis en mon cœur le départ du « Français de Paris », et je suivis la *cameriera*. Cette femme, qui avait tout l'air d'une sibylle en retraite, me fit traverser tout un dédale inextricable de couloirs mystérieux, de galeries étroites, de descentes en précipice, de corridors où le pied plongeait dans de petits lacs imprévus formés par la pluie. Elle ouvrit enfin une porte, m'introduisit dans une salle dont tout l'ameublement consistait en un vaste lit de fer, un lit semblable à celui où Virgile couche les Euménides, et, après avoir déposé la lampe par terre, se retira en me disant d'un ton sérieux :

— *Padrone, felicissima notte*. Le vœu n'était pas facile à réaliser.

Je me jetai tout vêtu dans un des vallons du vaste grabat ; j'étais là, repassant dans ma mémoire toutes les histoires de voleurs et de revenants qui m'avaient donné de si belles terreurs dans mon enfance, et qui empruntaient tant de vraisemblance à tout ce que je venais de voir, lorsqu'un pâle rayon de ma lampe me montra, sur le mur gris, un lambeau de papier couvert de caractères typographiques. Je m'en rapprochai, c'était une page détachée d'un petit volume français. Le Parisien, parti le matin, l'avait probablement fixée au mur pour la plus grande instruction de ceux qui lui succéderaient dans cette chambre. Je soulevai la lampe et je lus :

« Si jamais vous avez envie de faire le tour du monde, faites-le sans quitter votre fauteuil.

» Sottise et vanité, qualités dominantes du voyageur.

» Le sage qui part de Paris ne va pas plus loin que Pontoise.

» J'ai connu Athènes et j'ai regretté mon village.

» Les pays qu'on décrit le mieux sont ceux qu'on n'a jamais vus.

» Le voyageur a la fatigue, le lecteur aura le plaisir, et encore pas toujours. »

Telles étaient les maximes d'un philosophe dont le nom m'est resté inconnu. On juge de l'effet qu'elles produisirent sur moi. J'allais regretter d'avoir connu si tard ces aphorismes de la sagesse, j'allais me confesser absurde d'avoir entrepris un voyage déjà plein de fatigues et de vexations, j'allais peut-être songer à revenir sur mes pas, quand je me souvins que je serais le lendemain à Rome.

VIII

APPROCHES DE ROME

De Civita-Vecchia, le chemin qui conduit à Rome est l'ancienne voie Aurélienne : douze ou quatorze lieues de trajet. L'impression produite sur moi par cette route fut moins désagréable que je ne l'attendais. Les livres qui en ont parlé la donnent comme un chemin sans caractère et sans accidents pittoresques. Elle traverse, disent-ils, une plaine d'une aridité monotone. Ces livres ont calomnié l'antique voie Aurélienne.

Pendant plusieurs milles, la diligence suit le bord de la mer. De temps en temps, on quitte le rivage avec la crainte de ne plus le revoir; mais voilà que, par un brusque détour, on revient à la route aimée, à cette

route *amphibie* qui d'un côté longe les sillons, les bois, les prairies, et de l'autre la mer, la mer immense, dont la vague retentissante se déroule jusqu'aux pieds des chevaux, et mêle les bruits de son écume à la sonnerie joyeuse de l'attelage romain.

Une fois cependant il faut dire adieu à cette harmonieuse campagne et s'enfoncer dans les terres. Là, le chemin, quoique moins pittoresque, ne mérite pourtant pas tous les reproches qu'on lui a faits, et la plaine qu'il traverse n'est point, comme on l'a dit, une solitude sauvage et désolée. Nous ne savons sous quelle préoccupation la plupart des voyageurs ont parcouru ce pays. Nous, au lieu d'y voir une terre inculte, nous y avons admiré des champs qui présentaient toutes les riantes apparences de la fertilité, des coteaux couverts de vignes, des collines où croissent de beaux vergers, et, de distance en distance, des hameaux, des châteaux forts, des églises, tout ce qui ferait la joie d'un peintre.

Il est vrai que, si de la contrée on passe aux habitants, la différence est fort sensible. Nous l'avouerons, les êtres humains que nous avons rencontrés au milieu de cette riche nature semblaient appartenir à un tout autre pays. C'étaient pour la plupart des hommes cassés par une précoce décrépitude, des femmes au teint fiévreux,

vêtues de quelques haillons sordides, des enfants maladifs et dressés de bonne heure à la mendicité.

Je me souviens de l'effet que produisit sur moi une troupe de ces enfants qui sortaient, le matin, de leurs misérables huttes. Marchant à la file, chargés de pioches, ils partaient au nombre de trente ou quarante, pour les travaux de la journée. Pauvres enfants! l'un était vêtu d'un habit noir à queue de morue ; l'autre d'une veste de hussard ou de dragon ornée de brandebourgs et de fourrure. Celui-ci portait un tricorne, celui-là un chapeau tromblon qui lui tombait sur le visage. L'un d'eux, habillé d'une soutanelle d'enfant de chœur, était coiffé d'un bonnet à poil. Je ne sais quel marchand de vieux habits, vieux galons, avait passé par là et vidé dans le pays tout le tombereau de Thespis. La mascarade était lugubre, usée, flétrie, couleur de suie ; toutes ces défroques, toutes ces friperies faisaient un horrible contraste avec la fraîche clarté matinale. C'était la hotte du chiffonnier déversant ses haillons et ses souillures dans un rayon de l'aurore.

C'était à la fois touchant et risible. Il faudrait le crayon d'un caricaturiste pour donner le croquis de la bande.

Non loin de là, nous rencontrâmes un berger qui

gardait un troupeau de bœufs magnifiques. Le pauvre homme n'avait pas, lui non plus, des vêtements bien somptueux; mais il se promenait à cheval, brandissant dans sa main une espèce de lance. A la vue de ce pâtre équestre, nous nous souvînmes du berger à qui l'on demandait un jour : « Que ferais-tu si tu étais roi ? » Il répondit : « Je garderais mes moutons à cheval. » Le berger romain, qui trottait à quelque distance de notre voiture, possédait cet objet des convoitises de son confrère et n'en paraissait pas plus heureux. Si nous lui avions demandé : « Que ferais-tu si tu étais roi? » peut-être nous eût-il répondu, lui : « J'achèterais des culottes neuves. »

A mesure que nous approchions de Rome, je devenais moins accessible aux distractions de la route. Je commençais à me recueillir, à me préparer à la grande émotion de l'arrivée. On n'entre à Rome qu'une première fois dans sa vie, et je voulais jouir dans toute sa plénitude d'un moment aussi solennel. D'un rapide coup d'œil rétrospectif, je repassai dans ma mémoire tout ce que ma jeunesse avait appris d'histoire romaine. Je me récitais tout bas des fragments d'Horace et de Tacite, de Tite-Live et de Virgile. L'origine de Rome attirait surtout mon souvenir. J'ai toujours aimé me

reporter aux premiers temps de ces villes qui sont devenues des métropoles d'empires. Il y a dans cette destinée d'une cité qui fut d'abord une bourgade inconnue, fondée souvent par quelques fugitifs, et qui s'éleva plus tard au plus haut degré de la puissance et de la gloire humaines, des contrastes qui saisissent l'imagination et plongent la pensée dans de profondes rêveries. Or, de toutes ces origines, il n'en est pas de plus merveilleuse que celle de Rome. Écolier, j'avais eu, tout comme un autre, l'ambition d'écrire ma tragédie, et c'était le berceau de Rome qui devait m'en fournir le sujet. En est-il un mieux fait pour séduire un esprit de quinze ans? Quels personnages à mettre en scène! C'est une Rhéa Silvia, la fille des rois albins, prêtresse de Vesta, que l'on aime à se représenter comme la plus belle des nobles romaines qui vécurent autour du trépied d'or de la déesse; c'est Amulius, vieux, farouche, jaloux de conserver le trône rustique sur lequel il est monté par le droit de l'assassinat; ce sont deux enfants qu'un pâtre rencontre dans les bois, suspendus à la rude mamelle d'une louve, leur fauve nourrice; deux beaux enfants issus des amours mystérieuses de l'infidèle vestale avec le dieu Mars, célestes bâtards qu'aurait dû nommer en première ligne le

poëte Camoëns, lorsqu'il a dit : « On a vu souvent les enfants de l'amour briller sur la scène du monde; la Grèce en avait peuplé l'Olympe : Mercure, dieu de l'éloquence; Apollon, dieu de la lyre; Hercule, le dompteur de monstres; Bacchus, le vainqueur de l'Inde, n'étaient, comme don Juan, que d'illustres bâtards. »

Du berceau de Rome, je redescendais, de siècle en siècle, le cours de sa prodigieuse histoire. J'évoquais ses rois, ses tribuns, ses consuls, ses généraux, ses empereurs. J'avais vu le fils de Silvia, l'enfant sauvage devenu homme, creuser avec le fer d'une charrue les fondements de la cité où devaient régner les Césars; je voyais le pêcheur galiléen arrivant des lacs de la Judée et entrant inconnu dans Rome avec ce bâton de pèlerin qui devait devenir le sceptre vénéré des peuples de l'avenir.

A la Rome de Romulus succédait la Rome de saint Pierre. Elle m'apparaissait avec ses merveilles sacrées, avec ses premiers chrétiens, hommes simples dont la vie sans tache fut un prodige au milieu des corruptions de l'empire : pieuses familles, qui recommencèrent, dans la vieillesse de Rome dégénérée, une république plus belle que la république des premiers temps. Je songeais aux martyrs dont le sang lava le vieux

monde, comme l'eau du déluge l'avait jadis purifié de ses souillures, et puis aux papes, qui répandaient sur le globe la civilisation nouvelle, et firent plus pour le genre humain, sous les ailes mystiques de la colombe, que n'avaient jamais fait les empereurs sous le vol triomphant de leurs aigles.

Après cette vague et rapide revue des destinées romaines, je me prenais à songer aux hommes que le nom de Rome avait attirés vers elle, aux voyageurs de toutes les époques et de tous les climats, qui, comme moi, étaient venus visiter la métropole éternelle : pèlerins de nature et de condition bien diverses. Les premiers se précipitent par bandes innombrables des confins du monde ; ils accourent du bord des mers boréales, du sein des forêts inconnues, du milieu des montagnes glacées du pôle, pour voir dans sa gloire et conquérir cette cité dont le nom remplissait l'univers. C'étaient de formidables visiteurs, des pèlerins sauvages, à l'œil féroce, à la voix stridente comme le cliquetis du fer, sourde comme les bruits de l'Océan ou les rumeurs des forêts natales ; ils passaient le long des chemins, penchés sur le cou nerveux de leurs cavales, et brandissant dans leurs mains des armes inconnues de Rome elle-même.

Après ces voyageurs de la conquête, féconds en ruines et en bouleversements, d'autres viennent d'âge en âge et se succèdent sans fin dans la cité, qui les accueille sans terreur. Ceux-ci, pieux et pacifiques, cherchent à Rome autre chose que des trésors à piller et des chefs-d'œuvre divins à renverser; ils viennent y conquérir des idées et des souvenirs, des images et des enseignements : ce sont les pèlerins de la science, les pèlerins de l'art, les pèlerins de la religion. — Les uns, à travers la poussière des ruines et la rouille des temps, cherchent à découvrir les vestiges de l'antiquité. Comme des mineurs intrépides allant arracher le filon d'or aux entrailles de la terre, ils sont descendus dans les profondeurs du passé pour y conquérir laborieusement des trésors de science enfouie. Ils en ont rapporté, fragment par fragment, tout ce qui fut la vieille Rome : lambeau par lambeau, ils ont rétabli le livre immortel que la main brutale des conquérants illettrés avait déchiré. Pierre par pierre, ils ont reconstruit tout ce vieil édifice des jours évanouis qui s'écroula dans la grande commotion produite par le passage de la barbarie triomphante. D'autres sont venus s'asseoir sur les débris des vieux monuments, et, la tête dans leurs mains, ils ont médité sur le néant profond des puis-

sances et des gloires de la terre; à l'aspect de ces monceaux de ruines gigantesques qui n'ont plus pour habitants que le peuple des ombres et des souvenirs, ils ont gémi sur la fragilité des choses de ce monde, où tout sort de la poudre et retourne en ruines.

A leur tour, les enthousiastes de l'art, les adeptes fervents de la religion de l'esprit sont accourus voir les mille chefs-d'œuvre du génie, aujourd'hui seule richesse de cette veuve des Césars qui n'a hérité que cendre et poussière des anciens possesseurs du monde, mais à qui les papes, ses nouveaux maîtres, ont fait une parure nouvelle. Dans les nefs de ses églises, dans les galeries de ses palais, dans les jardins et les salons de ses villas, ils sont allés admirer les créations des grands peintres et des grands sculpteurs, et prendre pour types de leurs œuvres futures ces divins ouvrages à jamais dignes d'inspirer tout artiste.

Enfin, les pèlerins de la religion sont venus à Rome, parce que Rome est la cité chrétienne par excellence, parce que ce fut de ses catacombes que la foi de saint Pierre et de saint Paul sortit, comme l'épi sort du sillon, parce que c'est à Rome que tant d'héroïques martyrs, que tant de confesseurs illustres sont morts en niant les dieux du Capitole et en proclamant le Dieu

du Calvaire, parce que c'est de Rome que tant de missionnaires sont partis, une croix à la main, pour aller porter à tous les peuples la parole du crucifié.

Je venais donc, moi aussi, visiter cette ville, but éternel de tous les pèlerinages, et je me demandais à laquelle de ces diverses catégories de voyageurs je pouvais appartenir. Je ne savais, j'aurais voulu que ce fût à toutes en même temps; j'aurais voulu être à la fois l'homme érudit, le philosophe, l'artiste, le croyant, afin d'éprouver à la fois toutes les émotions. Hélas! j'étais loin d'être tout cela. J'étais un simple rêveur, n'ayant d'autre titre à mon admission dans la ville sacrée que l'amour du beau, et la foi de l'enfant dans la religion de sa mère.

J'en étais là de mes rêveries quand elles furent interrompues par un mot prononcé à mes côtés; dans la diligence où j'étais monté à Civita-Vecchia, se trouvaient deux voyageurs que le spectacle de la route m'avait presque empêché de voir jusque-là. L'un était un homme d'une trentaine d'années qu'à l'expression de sa physionomie et à ses cheveux noirs on eût pris pour un Italien. L'autre, jeune femme qui ne comptait pas plus de vingt ans, simple et charmante, ressemblait à l'une de ces madones dont les artistes du moyen âge

trouvèrent les premiers types. Elle était, je ne tardai pas à le savoir, native de Prague, et son compagnon, malgré les apparences, appartenait à la Hongrie. Ils étaient mariés depuis peu. L'époux, qui déjà plus d'une fois avait visité l'Italie, y amenait sa jeune compagne. Chemin faisant, il initiait aux merveilles de la route la jeune femme attentive; il lui faisait admirer tout ce qu'il admirait lui-même, et il admirait beaucoup, en véritable artiste qu'il était. D'un geste et d'un regard où l'intelligence et le bonheur confondaient leurs rayons, il montrait chaque nuage du soir, chaque arbre de la route, chaque chaumière de la campagne à la blonde bohémienne, qui semblait dire par ce langage des yeux qui est le langage de l'amour sur la terre et de l'extase au ciel : « Oui, tout cela est beau, tout cela est divin, parce que tout cela vous charme. »

Au moment dont je parle, l'artiste heureux venait de désigner à l'horizon une montagne azurée dont les neiges devenaient roses aux lueurs du couchant, et il avait dit :

— Voilà le Soracte!

Voilà le Soracte. La fille de Prague regarda la montagne d'un œil assez indifférent; elle entendit ce mot comme un nom qu'on entend pour la première fois :

j'eus, quant à moi, un saisissement. Je me ressouvins tout à coup de la strophe latine :

> Vides ut alta sedet nive candidum
> Soracte...

Cette image d'une montagne lointaine et blanche de neige qu'un ami montre à son ami, en l'invitant à jouir à son foyer des plaisirs tranquilles de l'hiver, m'avait souvent charmé et je n'avais jamais vu de colline blanchie par les frimas sans songer à la montagne d'Horace. Elle était là maintenant, cette cime illustre, elle était devant moi en réalité. Hélas! depuis le soir où le poëte la contemplait dans sa villa de Tibur, combien de jours avaient passé, combien de fois la neige s'était renouvelée sur cette cime; combien de voyageurs, après l'avoir saluée d'un regard, étaient allés mourir ailleurs! Je passais à mon tour, je murmurais son nom, et j'allais bientôt disparaître moi-même, comme un flocon de cette neige sous le soleil du lendemain.

Il est beau pourtant, me disais-je, de songer que, si l'homme est une créature de si courte durée, il peut quelquefois laisser un souvenir impérissable. Depuis le siècle d'Horace, que de grands événements se sont

accomplis dont il ne reste pas le souvenir! que de gloires ont brillé qui se sont à jamais éteintes! que de révolutions ont ébranlé le monde, dont il ne reste pas même un écho! et voilà qu'une ode, une chanson latine voltige encore sur toutes les bouches. Ah! comme Horace avait raison de dire ailleurs :

> Nec dulces Camœnas
> Sperne, puer!...

« Enfant, garde-toi bien de mépriser les muses! » Ce mot renfermait l'espérance de sa gloire future. Oui, mais il vivait à une époque où les Muses avaient un pouvoir. Alors la poésie avait des autels, alors le poëte pouvait considérer comme éternelle, *ære perennius*, la mince feuille de papyrus à laquelle il confiait ses rêves, il pouvait sans vanité s'écrier : « Je ne mourrai point tout entier; la meilleure partie de mon être sera soustraite à la mort, et mon nom, toujours jeune, grandira dans les louanges de la postérité! »

> Non omnis moriar; multaque pars mei
> Vitabit libitinam : usque ego postera
> Crescam laude recens. .

Quel est le poëte de nos jours qui pourrait ainsi se chanter à lui-même sa propre apothéose? Certes,

nous en avons de grands, nous en avons qui valent bien Horace, quel est celui d'entre eux qui oserait se promettre la même immortalité? Croyez-vous que, si l'un d'eux nomme aujourd'hui dans ses vers une montagne, un fleuve, un ruisseau, ce ruisseau, ce fleuve, cette montagne sera célèbre dans deux mille ans parce que la poésie lui aura donné son baptême? Postérité, tu n'es plus qu'un vain mot! Le genre humain, qui n'a pas la mémoire bien longue et qui l'a déjà chargée d'une multitude de noms illustres, ne peut plus désormais en ajouter à sa liste. Heureux les grands hommes qui sont venus les premiers! ils se sont carrés dans la gloire; ils ont écrit chacun leur nom au beau milieu d'une page blanche du livre de l'histoire. Ceux qui viennent aujourd'hui ne peuvent plus tracer le leur que sur la marge du feuillet.

Comme on le voit, le Soracte m'avait mené loin. Fort heureusement le vagabondage de ma pensée devait bientôt trouver un terme : un mot l'avait fait naître, un mot vint le faire cesser.

— *Ecco il Duomo!* dit subitement le conducteur. Et il nous montra vers l'extrémité de la plaine, du bout de son fouet, quelque chose comme une coupole qui s'arrondissait à l'horizon. C'était le dôme de Saint-Pierre!

A une distance de plusieurs lieues, il nous apparaissait comme un phare sublime, indiquant à nos yeux la place où était Rome. La cité des sept collines et des gigantesques édifices était encore cachée par les brumes du soir et par les coteaux qui nous séparaient d'elle. De tous les monuments qu'elle renferme, temples, églises, colonnes, théâtres, portiques, obélisques, un seul se révélait à nous; à peine si nous pouvions le distinguer comme une forme indécise, et cependant nos cœurs battaient et nos yeux se mouillaient de larmes ; alors les vers du Tasse me revinrent en mémoire, ces beaux vers qui racontent le moment où l'armée des croisés voit, du haut des collines de la Judée, surgir les premiers édifices de Jérusalem :

Ecco apparir Gerusalem si vede,
Ecco additar Gerusalem si scorge,
Ecco da mille voci unitamente
Gerusalem salutar si sente.

C'était le soir, le soleil descendait à l'horizon avec une majesté sans pareille et des rayons éblouissants dont toute la campagne était illuminée. Le silence des premières heures du crépuscule planait sur l'immense solitude. Le vent lui-même, qui avait soufflé tout le jour,

s'était subitement apaisé. Tout semblait comprendre et partager notre recueillement.

Nos chevaux, comme s'ils eussent deviné notre impatience, redoublaient de vitesse, et de moment en moment la ville grandissait à nos yeux.

Il faut pourtant que j'avoue ici une circonstance que je voudrais taire pour conserver toute sa dignité à mon récit. Le lecteur y verra du moins une preuve de la sincérité que j'y apporte.

A Civita-Vecchia, je n'avais point trouvé de place dans le coupé de la diligence. J'avais dû, pour ne pas ajourner mon départ, me contenter d'une banquette de devant dans l'intérieur ; de sorte que j'arrivais à Rome en lui tournant le dos, et que j'étais obligé pour jouir du spectacle de m'incliner à la portière par un mouvement de contorsion. Des contrariétés que j'ai éprouvées dans ma vie, celle-ci est peut-être une des plus dures. Entrer à Rome à reculons! c'est là une de ces ironies que le sort devrait réserver aux commis voyageurs. Si j'étais pape, je ferais une bulle sur les diligences. Je voudrais qu'elles eussent, en allant à Rome, toutes les places tournées vers la ville sacrée. Je voudrais qu'au retour, par une contraire disposition des banquettes, les yeux des voyageurs fussent encore

tournés vers la cité dont on ne s'éloigne qu'avec larmes.

Au moment où nous touchions aux portes de la ville, les cloches sonnaient cette heure charmante que l'Italie a baptisée du nom d'*Ave Maria*. Toutes, grandes et petites, voisines ou lointaines, graves ou joyeuses, chantaient dans les régions de l'air cette heure mystérieuse où le jour meurt, où la nuit descend, et où l'âme religieuse s'élève au ciel dans une prière qui termine le jour et qui commence la nuit. En France, nous appelons cette prière l'*Angelus*; en Italie, on la nomme *Ave Maria*. *Ave Maria!* disaient les cloches; nous disions, nous, *Ave Roma !*

IX

ROME

Un voyageur célèbre commence de la façon suivante sa première lettre datée de Rome :

« M'y voilà enfin! toute ma froideur s'est évanouie. Je suis accablé, persécuté par ce que j'ai vu; j'ai vu, je crois, ce que personne n'a vu, ce qu'aucun voyageur n'a peint! les sots! les âmes glacées! les barbares!... Pourquoi ces créatures voyagent-elles? Arrivé comme le soleil se couchait, j'ai trouvé toute la population allant se promener dans l'Arabie déserte à la porte de Rome : quelle ville! quels souvenirs!... »

Dussions-nous être rangé par M. de Chateaubriand au nombre des sots et des âmes glacées, nous avouons

qu'il nous serait difficile d'atteindre tout d'abord à un pareil enthousiasme. L'arrivée dans toute grande ville est toujours accompagnée d'une foule de circonstances vulgaires, et plus la ville où l'on entre doit inspirer de grandes émotions, plus les prosaïques détails de la première heure amènent de désenchantements.

Que les anciens étaient plus heureux que nous! Arrivés au seuil d'une cité, ils secouaient à la porte la poussière du chemin qui blanchissait leurs sandales, et n'avaient à remplir pour être admis aucune formalité. Point de passe-port à exhiber, point de bagages à faire visiter par les argus de l'administration, point de permis de séjour à obtenir de la police, point de marché à conclure avec les courtiers de logements qui attendent le voyageur comme une proie à dépecer. Ils marchaient droit devant eux, et la première porte à laquelle ils frappaient s'ouvrait sans retard, et la sainte hospitalité les accueillait au foyer domestique, sous la protection des dieux Lares. Ils déposaient leur bâton derrière la porte de leur hôte, des serviteurs empressés venaient au-devant d'eux; de belles esclaves leur lavaient les pieds dans des aiguières d'argent. Aujourd'hui, l'accueil est bien différent. Le voyageur qui arrive voudrait en vain se recueillir; un quidam lui demande sa feuille de

route et lui donne en échange un malheureux morceau de papier; il y voit un chiffre et quelque barbare formule qui lui enjoint d'aller, dans les vingt-quatre heures, se faire coucher sur les registres de police, sous peine d'être regardé comme suspect et condamné à l'amende. Après la police, la douane. — Artiste, mon ami, tu songes à la Rome des vieux jours, tu vois passer les ombres des héros de la république, tu frémis à quelque souvenir de l'histoire! Ah! vraiment tu prends bien ton temps! Voyons, ouvre ta malle et ta valise; que ces hommes galonnés voient si tu ne fais pas la contrebande; tu pourrais être un commis voyageur introduisant quelque denrée prohibée. Ta malle, dis-tu, ne contient, parmi tes cravates et tes chemises, qu'une Bible et un Virgile; n'importe, ouvre ta malle, ouvre ton sac de nuit; il faut que la douane fasse son métier.

Après la douane, les portefaix! vois cette horde de crocheteurs et de commissionnaires qui t'entourent et qui se disputent avec des vociférations le droit de porter à l'hôtel ton mince bagage. L'un d'eux vient de s'en emparer et détale à toutes jambes : hâte-toi de courir sur ses pas, et, chemin faisant, ne t'avise pas, mon ami, de jeter un coup d'œil à ce fragment de colonne, à ce morceau de bas-relief; passe sans t'ar-

rêter devant ce majestueux portique ; aie l'œil et le pied sur les talons de ton *fachino*, sinon, dans un instant, tu pourrais bien ne plus savoir où sont tes cravates et ta Bible, ton Virgile et tes chemises.

J'arrive enfin à l'hôtel, mais nous sommes aux approches de la semaine qui fait affluer à Rome tant de curieux de toutes les nations, et dès longtemps toutes les places sont retenues. Je demande au maître du logis une chambre, une cellule si étroite qu'elle soit, et le maître du logis me répond avec une majesté ironique de majordome triomphant, que, depuis huit jours, il a refusé plus de cinq cents voyageurs, tous comtes, marquis ou princes. O malheureux rêveur, cherche plus loin ! fais et refais le tour de la ville toujours sur les pas de ton agile *fachino ;* frappe à la porte de mille auberges, essuie un éternel refus, varié sur tous les tons, et enfin, de guerre lasse, essoufflé, brisé, désenchanté, arrête-toi dans la première maison où l'on voudra bien te céder, à prix d'or, un petit bouge bien étroit, bien sombre, bien puant, bien humide, et dont l'unique lucarne, dans cette ville de grandes perspectives et de divins monuments, donne sur une fétide basse-cour ornée d'une baraque pour les poules.

On comprend donc que les premières heures de mon

arrivée ne furent pas toutes données à l'admiration, et l'on sera peut-être moins scandalisé d'apprendre qu'après une courte installation ma première visite fut pour un café. Il est vrai que ce café n'est pas une des moindres curiosités de Rome.

De quelle époque date le café Greco et d'où lui vient son nom ? c'est ce que nous ne saurions dire. Tout ce que nous savons, c'est que, depuis bien des années, il est, pour les peintres et les sculpteurs de Rome, ce que le fameux café Procope était pour les beaux esprits de Paris au XVIIIe siècle. Placé à l'extrémité de la *via Condotti*, en face de la *Trattoria Lepri*, le restaurant le plus fréquenté, et à deux pas de la place d'Espagne, qui touche par son escalier ; — ce terrible escalier — à la villa Médicis, séjour de l'Académie de France ; c'est probablement à ce double voisinage que le café Greco doit ce privilége d'attirer à lui tout le peuple artiste. Il n'a d'ailleurs aucune distinction particulière. Comme s'il se contentait de sa renommée, et que les gens qui le fréquentent fussent pour lui un ornement suffisant, il a dédaigné toute parure extérieure. Peu d'estaminets de province hantés par un public de petits bourgeois lui seraient comparables pour la pauvreté de l'ameublement ; sombre et arrondi en voûte comme une

espèce de grotte, il se divise en trois compartiments qui ont chacun sa population distincte d'habitués. Dans la première partie, qui sert de vestibule, se tiennent les Allemands ; la seconde appartient aux Italiens, et le dernier cabinet, donnant sur une étroite cour, est le quartier général des Français. Ces différentes pièces sont décorées de peintures ; mais ces fresques, nous en sommes désolés pour ceux qui les ont faites et pour les artistes qui les ont journellement devant les yeux, ne sont pas des chefs-d'œuvre. Il est vrai qu'aux heures où la foule abonde dans ce triple salon, les peintures des murs et de la voûte deviennent parfaitement invisibles, grâce au nuage de fumée qu'une multitude de pipes et de cigares entretiennent dans ce lieu. C'est dans ces heures-là qu'il faut voir le café Greco ; il apparaît alors dans toute sa gloire ; alors tout ce que le monde artiste a de représentants étranges par la figure, étranges par le costume, y vient prendre place, et la bizarrerie des types et des accoutrements est d'autant plus saillante qu'elle se révèle chez des hommes différents d'origine et de nation. Les Germains, les Français et les enfants de l'Italie y luttent d'excentricité dans la forme de la chevelure, qui se modifie depuis la brosse jusqu'à la crinière, et

dans la coupe du vêtement, qui va du justaucorps à la toge, et du frac au pallium. Ajoutez à cette effroyable confusion de formes une confusion non moindre de langages et d'idiomes. La tour de Babel n'entendit rien de pareil. La parole écrite est impuissante à reproduire ce bourdonnement confus et profond où la diphthongue germanique, où la voyelle italienne, où la syllabe française se croisent, se mêlent, s'entre-choquent et produisent l'effet d'une bataille de frelons et d'abeilles dans l'intérieur d'une ruche. Mais dans rien de ce que nous venons de dire n'est la merveille du café Greco. Cette merveille, ce phénomène, c'est le garçon de l'établissement, c'est Pietro.

Pietro est un personnage assurément plus rare dans sa spécialité qu'un ministre, qu'un général d'armée. Chaque soir, il exécute un prodige qui nous semble plus difficile que de diriger la machine d'un gouvernement constitutionnel ou de gagner une bataille : chaque soir, il tient tête à lui seul à tous les habitués du café Greco; seul, sans adjoint, sans auxiliaire aucun, il sert cette foule d'individus qui s'entassent autour des tables du triple salon. Il arrive souvent que trente voix lui donnent leurs ordres en même temps et dans des langues diverses. Eh bien, au milieu de tout ce tumulte,

il entend les trente voix, et, un instant après, il a répondu à toutes les demandes. Il est venu, chargé d'une pyramide de verres, de tasses, de flacons, de carafes, et il a placé devant chacun l'objet commandé ; un punch à ce groupe de Français, une limonade à cet Italien isolé, un pot de bière à ce quatuor allemand, et cela, sans confusion, sans hésitation, sans maladresse, sans quiproquo. Jamais il n'est arrivé une seule fois à Pietro de briser une porcelaine ou de servir un orgeat à celui qui avait commandé une limonade. Il y a mieux : entrez, demandez-lui dans une langue quelconque un de vos amis, habitué du lieu, Pietro vous dira subitement s'il y est, et à quelle table ; s'il n'y est pas, et à quelle heure il est sorti, et même peut-être à quelle heure il y sera. Hélas ! comme a dit notre ami Chénier :

Les dons de Jupiter sont toujours inégaux.

Le Créateur, en douant Pietro de facultés si rares, ne leur a pas donné une enveloppe digne d'elles. Si Pietro est un prodige de sagacité, de mémoire et d'adresse, Pietro est également un prodige de laideur. Bizarre jeu de la nature ! elle crée un homme pour être le Ganymède d'un peuple d'artistes, et elle lui donne pour visage un masque de carnaval ; elle façonne une figure

qui sera reproduite par mille crayons, et cette figure est une grimace dont la reproduction ne pourra jamais être qu'une caricature. C'est ce qui n'a pas manqué d'arriver. La caricature de Pietro est partout; partout à Rome et dans les environs, sur les murs de tous les ateliers; et jusque sur la pierre des monuments les plus vénérables, une main ironique a retracé ce malheureux profil. Le profil de Pietro est plus populaire à Rome que celui de l'Apollon du Belvédère.

Parmi cette foule d'artistes qui, depuis nombre d'années, fréquentent le café Greco, il a dû, comme on pense bien, s'en trouver de grands et d'illustres. Le souvenir de ces nobles visiteurs est resté comme une gloire pour ce pauvre estaminet. On vous montre la place où venait quelquefois s'asseoir M. de Chateaubriand, ce poëte ambassadeur qui tenait plus de l'artiste que du diplomate. On vous fait voir la table où s'accoudait Canova quand, tout jeune encore, à peine arrivé de son village lombard, il venait demander droit de bourgeoisie à la ville des marbres éternels. On vous dit en vous montrant un angle obscur : « C'est ici que se tenait Léopold Robert ! »

Maintenant, si vous me reprochez d'avoir commencé la description de Rome par celle d'un café, voici ma

réponse : En venant tout d'abord au café Greco, je venais chercher un ami, un de ces amis que l'on tient plus à revoir après une longue séparation qu'on ne tient à voir pour la première fois un chef-d'œuvre inconnu. A une table entourée d'artistes français, ses amis et ses émules, je trouvai Dominique Papéty.

Papéty est un de ces artistes que l'on peut louer tout à son aise ; si l'on paraît exagérer aujourd'hui, on peut être sûr que demain vous donnera raison. Dès ses premiers débuts, il était sur la voie des grands succès. Avant de quitter l'école de sa ville natale, il avait déjà tracé sur des cahiers de papier gris mille croquis d'une grâce et d'une pureté qui annonçaient le grand peintre ; mais le signe le plus authentique de sa vocation n'était peut-être pas là. Il était dans cette passion de l'art qui domine toutes les autres passions et qui se révolte contre tous les obstacles. Lorsqu'il eut, à dix-huit ans, après un an de séjour à Paris, remporté le grand prix au concours, il vint à Marseille s'embarquer pour Rome. Le jour du départ, il faisait une tempête. J'étais allé lui dire adieu sur le pont du navire. Tous les passagers entouraient le capitaine, le suppliant d'ajourner le départ ; une seule voix le réclamait : c'était la voix de Papéty. Il s'agissait de partir pour

Rome, et, si le capitaine eût cédé aux vœux des timides, je crois bien que, brûlant d'impatience, Papéty serait parti à la nage.

C'est ce vaillant artiste qui était l'objet de ma première visite ; c'est lui qui, après l'accolade fraternelle et ces premiers entretiens où l'absent demande avec tant d'avidité les nouvelles du pays et de la famille, me dit : « Je me nomme votre cicerone pour tout le temps de votre séjour à Rome : acceptez-vous ? — Dès l'heure même, lui dis-je en lui serrant les deux mains. — Oui, dès l'heure même, reprit-il, car la nuit est magnifique, la lune est au ciel et c'est à sa clarté qu'il faut visiter Rome pour la première fois ; le voyageur qui fait cette course nocturne après avoir déjà vu la ville au soleil, ne jouit que bien incomplétement du prestige. Il sait déjà Rome par cœur, et le monument, la ruine, le paysage qui lui apparaissent modifiés par les accidents de l'ombre, sont présents dans sa mémoire dans leur intacte vérité. Au contraire, celui qui n'a rien vu et qui arrive, et qui jette son premier coup d'œil à travers les ombres douteuses, aux vieux édifices dont la lune éclaire à peine la silhouette indécise, celui-là croit bien réellement contempler la ville du passé à travers les ombres des siècles ; et puis, quand il revient le

lendemain, il jouit de mille surprises inattendues et il voit dans sa vérité la Rome moderne. »

Cela dit, il me prit la main et nous franchîmes le Corso. « Ne regardez ni à droite ni à gauche, me disait-il en courant; il y a là des palais illustres que nous reverrons plus tard. Faites pour le moment des économies d'admiration, réservez-vous pour de plus dignes merveilles. Et tenez, cette colonne est la colonne Trajane. Sur son fût, couvert jadis d'un revêtement d'or, vous pourrez voir, au soleil de demain, les images des guerres de Trajan; vous y verrez des armes, des chevaux et des troupes de Daces fuyant de tous côtés. Cette figure, qui se dresse au sommet de la colonne, n'est plus celle de l'empereur, c'est la statue de Saint-Pierre.

» Allons plus loin, cette hauteur que vous apercevez dans les ténèbres c'est le Capitole. Savez-vous comment se nomme le pavé que nous foulons? La via Sacra, la voie par laquelle passaient les consuls, les tribuns, les empereurs qui, au retour de leurs conquêtes, venaient au Capitole rendre grâce aux dieux. Ce devait être un beau spectacle que celui de ces légions, défilant au son des trompettes, chantant la gloire du vainqueur et traînant après elles des rois captifs. Aujourd'hui, il

n'y a plus ici qu'un vaste silence, et cet homme qui gravit là-haut la montagne des triomphes est un pauvre moine attardé qui retourne à un couvent.

» Nous voici au Forum, nous sommes dans l'enceinte même où l'on entendit la voix de Cicéron. Vous n'entendez, ce soir, que le grelot d'un cheval mis au vert qui erre çà et là en broutant les hautes herbes. Voulez-vous voir ce qui reste du palais de Néron? regardez ces énormes cyprès qui croissent sur le Palatin. Ce portique est le seul débris du temple de la Fortune. Ces trois piliers supportaient le fronton du temple de Jupiter Tonnant. Ceci est la colonne de Phocas. Ces grands murs couverts de lierres et de broussailles qui se dressent sur ce coteau sont les débris du Tabularium. C'est là que le Sénat, aux premiers jours de la République, inscrivait les droits et les devoirs du peuple sur des ablettes d'airain.

» Voici maintenant les grands arcs de triomphe : l'arc de Constantin, le plus majestueux de tous; l'arc de Titus sur lequel on voit encore des figures de Juifs enchaînés et l'image du Chandelier à sept branches, voici dans la poussière des débris sans nombre et sans nom, voici le Colisée ! »

Nous entrâmes ; l'impression restera à jamais gravée

dans ma mémoire. Je crus voir l'immense tombeau en ruines d'un peuple de géants. Le sol était couvert d'un épais gazon qui amortissait le bruit de nos pas. Nous nous dirigeâmes vers la modeste croix de bois qui a été plantée au milieu de l'arène. De là, l'œil embrasse le monument dans toute son étendue; au ras du sol s'ouvrent les sombres cages de pierre d'où les bêtes féroces s'élançaient dans le cirque. Au-dessus, les places des vestales, celles des chevaliers, la loge de l'empereur. Puis d'étages en étages, ces immenses arceaux qui s'ouvrent sur le vide, et, la nuit, ressemblent à des gouffres d'azur tout brillants d'étoiles. Enfin la multitude des gradins où la foule s'entassait quand les Césars la conviaient à leurs fêtes sanglantes, où elle vint plus tard battre des mains au spectacle des vierges chrétiennes déchirées par l'ongle des léopards. A cette heure, tout faisait silence; plus d'acclamations poussées par un peuple en délire, à peine dans le lointain le cri d'un hibou jetant ses notes funèbres au vent de la nuit.

La lune, qui s'était voilée au moment de notre arrivée, reparut tout à coup, et sa lumière glissant de gradins en gradins produisit sur nous une étrange illusion. Nous crûmes voir comme une légion de fan-

tômes blancs envahir tout un côté de l'édifice, et, venus pour assister à quelque nouvelle fête, s'arrêter devant cette croix.

Après quelques heures passées au milieu de ce néant, nous reprîmes la route de mon hôtel. La lune s'était de nouveau dérobée, nous marchions dans les ténèbres, et les quartiers que nous traversions n'étaient plus pour moi qu'un chaos de lignes confuses, de formes indécises, à peine éclairées de temps en temps par un pâle réverbère ou par la lampe qui brillait à quelque fenêtre isolée. J'éprouvais ce sentiment mêlé de curiosité et de vague terreur qu'inspirent les choses vues pour la première fois dans les ténèbres. Aucun bruit ne s'entendait, si ce n'est parfois le bruit des sandales d'un moine qui s'en revenait par les rues désertes. Enfin minuit sonnait au clocher voisin quand nous arrivâmes au seuil de mon auberge, et, pendant que nous échangions les dernières paroles, j'entendis les mille clochers de la ville se transmettre l'heure de distance en distance et sur tous les tons.

X

LA VIE A ROME

J'avais trouvé pour le temps de mon séjour un gîte plus hospitalier que celui de la première heure. C'était une maison au port de Ripetta, sur le Tibre, une maison tranquille et silencieuse, d'apparence presque monastique, que tenait, le plus honnêtement du monde, une femme d'une quarantaine d'années, veuve d'un officier de gendarmerie tué depuis peu par les contrebandiers dans une rencontre près de Velletri. La pauvre femme était restée avec une nombreuse famille à élever, deux garçons et trois filles. C'est alors qu'elle avait ouvert cette maison qui, je le souhaite, aura

prospéré, si j'en juge par les excellents souvenirs qu'on en emportait.

Je ne crois pas qu'il ait existé une meilleure femme que Francesca Dolli, — c'était le nom de mon hôtesse. Touchée de ma pâleur et de mes airs un peu maladifs, elle me témoignait une sollicitude presque maternelle. Elle venait plusieurs fois par jour frapper timidement à ma porte et s'informer si rien ne manquait à mon bien-être. J'habitais, au troisième étage de sa maison, une chambre d'où la vue était fort belle. J'avais sous les yeux le Tibre avec le mouvement de ses barques, et, en face de moi, de l'autre côté du fleuve, les jardins solitaires du Monte-Mario. J'aimais, quand Francesca Dolli montait jusqu'à mon petit balcon, à la retenir quelques instants auprès de moi ; j'aimais à lui entendre parler cette belle langue italienne mille fois plus attrayante, selon moi, dans la bouche des femmes et des pauvres gens, que sous la plume de Tasse et de Pétrarque. L'italien est la langue de la domesticité bien plus que celle du génie.

Francesca me parlait souvent des inquiétudes que lui inspirait l'avenir de ses enfants. L'heure présente était déjà bien difficile. Les filles s'occupaient à des travaux de broderies et de guipures pour les nappes

d'autel des églises. Le plus jeune des garçons, doué d'une voix musicale, était enfant de chœur à Saint-Jean de Latran. L'aîné songeait, à l'exemple du père, à s'enrôler dans la gendarmerie ; mais quelle rude et périlleuse carrière dans un pays où chaque broussaille cache un bandit !

L'entretien n'était pas toujours si mélancolique. Un matin, comme j'étais seul, j'avais eu la visite d'un inconnu, espèce de courtier comme il s'en trouve beaucoup à Rome qui viennent à brûle-pourpoint vous faire les offres de leur mystérieux commerce ; au moment où, d'une façon un peu brusque, je reconduisais mon homme à la porte, la bonne Francesca arrivait sur le palier. Je n'avais jamais parlé l'italien, et voilà que, la colère aidant, j'entamais devant elle une improvisation furieuse dans sa langue, un discours désordonné où la syntaxe, paraît-il, recevait plus d'une atteinte, car la veuve ne put contenir un éclat de rire. Il lui arriva souvent depuis lors de me demander un nouvel essai : *Caro signor, vediamo un poco il vostro italiano.*

Papéty, de son côté, venait chaque matin me retrouver. Nous déjeunions d'une friture de petits poissons et de quelques oranges ; après quoi nous recommencions nos promenades dans Rome. Nous allions, courant et devi-

sant, un jour au théâtre de Marcellus, le lendemain à la basilique de Saint-Paul; tantôt vers l'Aventin, tantôt vers le Quirinal.

Gœthe a dit quelque part : « Plus on avance dans la mer, plus on la trouve profonde : il en est de même de Rome. » On ne saurait mieux dire. Oui, cette ville est un abîme où l'œil découvre des profondeurs toujours nouvelles; c'est un océan dans lequel la sonde descend toujours et dont elle n'a pas encore trouvé le fond. Au point de vue de l'histoire, Rome épuiserait l'existence du savant et du philosophe; au point de vue purement extérieur, c'est-à-dire considérée comme assemblage de ruines, de monuments anciens et modernes, de temples, de palais, où se trouvent réunis en si grand nombre les chefs-d'œuvre de la palette et du ciseau, elle demanderait au voyageur un séjour de plusieurs années.

Heureux ceux qui peuvent planter leur tente sur une des sept collines, et dire : « Nous demeurerons ici jusqu'à ce qu'il ne nous reste plus rien à connaître dans Rome; chaque jour nous descendrons dans le musée de l'univers, et nous irons visiter, étudier, contempler l'une après l'autre toutes les richesses qu'il renferme. Rien ne nous appelle ailleurs, nous avons des années à

notre service, et, si elles sont insuffisantes pour une telle étude, s'il faut mourir avant de l'avoir achevée, eh bien, nous mourrons ici; est-il au monde un plus beau cimetière ! »

Malheureusement, ces loisirs ne sont pas faits pour tous. Ce n'est pas par années, mais par mois, mais par semaines que la plupart des voyageurs mesurent leur séjour à Rome. Les impérieux devoirs de la vie les rappellent ailleurs; en vain voudraient-ils s'arrêter, il faut courir. Il est donc indispensable pour eux de s'aider de tous les documents qui peuvent les diriger dans cette rapide revue des merveilles romaines. Certains touristes, qui ne sont peut-être pas plus malavisés que d'autres, prennent une voiture de place et laissent aller le cocher. Le plus grand nombre préfère à la voiture qui vous porte et vous dirige tant bien que mal, un livre que l'on porte et qui bien souvent ne vous conduit guère mieux. Nous conseillons pourtant ce dernier système à quiconque n'a pas plus d'un mois à séjourner dans Rome. Reste à savoir maintenant si parmi les livres qui ont été écrits pour servir de guides dans la ville sainte, il en est un qui soit ce qu'il devrait être. A notre avis, non; et cela s'explique : jusqu'ici les ouvrages de cette nature ont été faits par une seule

plume. Il faudrait, pour écrire un livre complet, être à la fois un historien, un philosophe, un érudit, un archéologue, un critique doué du sentiment de tous les arts. On ne peut donc pas s'étonner qu'un homme seul ne soit jamais venu à bout d'une semblable tâche; seulement, ce qui doit surprendre, c'est que l'on n'ait point encore appliqué à ce travail un système qui, tant de fois de nos jours, a été mis en usage bien moins à propos, nous voulons dire la collaboration.

En attendant qu'un pareil travail soit fait, et nous avons l'espérance qu'il le sera tôt ou tard, quel est parmi les livres existants celui qui remplit le moins imparfaitement les conditions d'un itinéraire à Rome? C'est celui du professeur Nibby. Nibby était un de ces hommes pour qui l'étude des vieux jours est une véritable passion, un de ces savants laborieux qui passent leur existence à déchiffrer de mystérieux caractères gravés sur le marbre, à compulser de vieux textes conservés sur le papyrus, à diriger des fouilles, à rassembler des pierres ou des médailles rongées et noircies par le temps. La passion de l'antiquaire est une de celles que, pour ma part, je n'ai jamais bien comprise : cet amour de toute décrépitude, cet acharnement d'un homme à la poursuite d'une vieille date,

d'un homme qui demande des rides à la pierre, qui veut de la rouille sur le bronze, et qui devant tout cela éprouve autant et plus de délices que d'autres devant la jeunesse et le sourire et les fraîches couleurs, m'a toujours paru une des plus tristes folies qui puissent affecter la cervelle humaine. Est-il un caillou séculaire qui vaille une rose du matin? Mais ce qui m'étonne ailleurs, me semble à Rome tout naturel. Dans cette ville où le présent n'est qu'une ombre, où c'est le passé qui tient la plus grande place, où c'est lui qui vit, qui respire et qui parle, où l'on ne peut faire un pas sans heurter du pied quelque souvenir, où l'air que l'on respire est chargé de la poussière des illustres morts, la science de l'archéologue devient une des conditions mêmes de l'existence. Il règne là, dans l'atmosphère, une influence à laquelle pas un ne résiste. Au bout d'une semaine de séjour, tous y sont pris de la docte passion, tous jusqu'à l'insoucieux touriste, qui partout ailleurs s'informe seulement des meilleurs hôtels et des réunions les plus joyeuses, tous jusqu'à la jeune femme qui oublie de songer à la mode nouvelle pour se faire une opinion sur cette ruine encore inexpliquée que les uns appellent temple du soleil, les autres temple de Vénus.

Enfin, si l'étranger le plus frivole finit par donner dans la passion de l'antiquité, on conçoit combien cet amour doit être plus vif et plus profond chez ceux qui naquirent à Rome. Quand on eut une cuve de sacrifice pour berceau, quand, tout enfant, votre bonne vous conduisit à la promenade sur le Palatin ou dans les allées du Forum, qui sont les Tuileries de Rome, quand on reçut pour jouets de petits Jupiters tonnants en terre cuite, ou des brouettes dessinées d'après le type du chariot des Volsques, il est tout simple qu'on ait eu de bonne heure l'amour et l'intelligence de l'antiquité. On naît antiquaire à Rome comme on naît marchand à Londres, ou comédien à Paris.

Nibby était le type de l'antiquaire romain. Cette passion avait été celle de sa jeunesse et de son âge mûr; elle fut encore la passion de ses vieux jours. On peut, à soixante ans, ne plus songer aux femmes, au jeu ni aux chevaux; mais ce n'est point alors que l'on se défait de son amour pour les monuments en ruine. Une sorte de conformité s'établit entre l'homme et l'objet de ses études. Ceux qui ont connu Nibby dans ses dernières années parlent encore de l'enthousiasme qui réchauffait son vieux sang lorsqu'il expliquait ses opinions sur quelque point de topographie ancienne.

Le vénérable professeur marchait suivi d'une foule de jeunes gens studieux, assidus à recueillir sa parole savante, et c'était toujours sur les lieux mêmes qu'il exerçait ses doctes fonctions. Il était beau de voir ce vieillard animé de l'amour du passé s'arrêter au milieu d'un nombreux auditoire, tantôt sur les pentes du Palatin, tantôt au pied d'une colonne à demi rongée par les siècles, aujourd'hui dans l'enceinte gazonneuse du Forum, demain sous les voûtes délabrées de la basilique de Constantin, et là, dans ce langage italien où résonnent encore quelques échos de la langue romaine, expliquer la ruine, commenter le monument, rétablir la physionomie du lieu et ressusciter lentement, d'induction en induction, toutes les scènes de l'histoire.

Cette parole, que le professeur jeta tant de fois en plein vent, n'a pas été seulement conservée dans la mémoire de ses auditeurs, elle s'est fixée dans ce livre que l'on recommande à tous les étrangers. Le savant Vasi avait commencé cet utile travail, Nibby s'en est fait le continuateur et le rectificateur. Beaucoup d'erreurs s'étaient glissées dans l'œuvre première, il les a relevées avec une rare sagacité ; bien des lacunes y existaient, il les a remplies en grande partie, et il a mis partout l'ordre et la clarté qui manquaient en bien des endroits.

D'après la méthode adoptée par Vasi, le nouvel archéologue a divisé en huit journées ses promenades dans Rome. Cette méthode, si elle était suivie au pied de la lettre, serait horriblement fatigante et aurait de plus l'inconvénient de faire passer le voyageur devant les monuments avec une rapidité qui ne lui permettrait pas d'en garder le souvenir; mais rien n'oblige à s'astreindre ponctuellement au système des huit journées. Donnez une semaine entière à chacune des séries que Nibby encadre dans un jour, cela vaudra mieux, ou bien changez les huit jours en huit mois, vous n'aurez pas à regretter votre temps; ou mieux encore, faites de la semaine de Nibby une semaine d'années, à la façon du prophète Daniel; passez huit ans à vous promener dans Rome, et je vous estimerai le plus heureux des voyageurs.

Je renvoie donc ici le lecteur au livre du docte Nibby. Mais, quand il le saurait par cœur, quand il aurait appris méthodiquement les noms de tous les vieux débris, de tous les palais, de tous les temples, de toutes les églises de cette ville où l'histoire et la religion ont entassé leurs monuments, il ne connaîtrait point encore la vraie physionomie de Rome. Là, comme partout et plus que partout, il y a la part de la foule et

la part du petit nombre. Seuls, ils savent bien tout ce que Rome recèle de mystérieuses jouissances, ceux qui souvent sont sortis de chez eux au hasard, sans but prémédité, sans s'être dit : « Il faut aujourd'hui que nous allions voir ceci ou cela », qui ont marché devant eux, tantôt dans les larges rues toutes bordées de palais aux sombres façades, tantôt dans les étroites ruelles dont les indigents quartiers de la ville sont sillonnés; qui se sont mêlés avec complaisance à cette population romaine si variée dans ses types et ses costumes. Voilà du moins ce que je fais tous les jours. Je sors, je vais, je m'égare, je suis à l'aventure une de ces longues rues de faubourgs qui débouchent ordinairement sur la campagne. Chemin faisant, tout me demande un regard, tout m'intéresse, tout me charme : le moine blanc ou noir, qui s'en va traînant la sandale et faisant la quête de porte en porte; le mendiant vêtu de haillons qui dort accroupi sur les marches d'une église; la charrette rustique conduite par un paysan debout sur le timon, dans une attitude simplement grandiose, qui fait songer à ces héroïques laboureurs de la jeune Rome, sortis de leurs cabanes pour aller battre les Volsques et les Samnites.

D'autres fois, je m'arrête non loin des fontaines qui

remplissent les carrefours de leur éternel murmure. Ces fontaines de Rome en sont un des plus grands ornements et à coup sûr un des plus grands charmes. Hier soir, j'avais passé une heure à entendre gronder les chutes de l'Eau Pauline qui font un bruit de cataracte. J'étais dans le voisinage de Saint-Onuphre ; j'ai gravi la pente raide qui mène au monastère; j'ai demandé à voir la pierre qui recouvre les restes du Tasse : *Hic Torquati Tassi ossa jacent;* après quoi, je suis allé m'asseoir au bout du jardin, sous ce même chêne qui, dit-on, prêta souvent son ombre à l'infortuné poëte. Rome tout entière s'étend au pied de la colline. J'ai vu le soleil couchant couvrir de sa gloire la grande métropole, et je n'ai quitté la place que longtemps après le lever des premières étoiles.

XI

LA SEMAINE SAINTE

Dimanche des Rameaux.

La première fois que je suis allé à Saint-Pierre, c'était un jour de grande fête, c'était le dimanche des Rameaux. J'avais voulu faire la connaissance de cette merveille dans une des journées où sa magnificence s'augmente des magnificences du culte catholique.

Ma plume n'aura pas la témérité de décrire l'impression que j'en reçus. Arriver au galop de deux chevaux, avec une foule de six cents carrosses, sur l'immense place qui précède le temple, descendre au milieu de la double colonnade où retentissent les bruits de la foule, dominés par le fracas de deux fontaines

géantes, qui se perd lui-même dans le grondement des cloches de la basilique; monter au péristyle que gardent comme sentinelles les statues équestres de Constantin et de Charlemagne; soulever l'immense rideau qui pend devant la porte du temple; se trouver subitement au seuil de la nef sublime; s'avancer dans l'enceinte entre la double haie formée par les régiments de l'armée papale; arriver à l'autel où retentissent déjà les chants de fête; pénétrer dans le sanctuaire où le trône d'or attend le souverain pontife, c'est là une succession de surprises et de ravissements que la pensée aime à réveiller comme le plus beau des souvenirs, mais que la parole ne doit pas essayer de retracer.

Nous étions dans la basilique depuis une heure ou une seconde, nous n'en savons rien, lorsque nous entendîmes naître là-bas, vers le portail, les premiers bruits qui annonçaient l'arrivée de la procession. Elle vient, cette procession, en chantant des paroles que l'on a entendues bien souvent, mais qui semblent prendre ici un sens tout nouveau :

« Ouvrez-vous, ouvrez-vous, ô portes éternelles, et le roi de gloire entrera ! »

Ainsi chantent les prêtres qui sont encore sur le seuil de l'église.

Ceux du dedans répondent :

« Quel est ce roi de gloire ? »

Et les voix du dehors :

« C'est le Seigneur fort et puissant, le Dieu terrible, invincible dans les combats. Ouvrez-vous, ouvrez-vous, ô portes éternelles, laissez entrer le roi de gloire ! »

Certes, ce dialogue est beau. Il n'est pas nécessaire pour l'admirer d'avoir une foi bien vive. Voltaire lui-même en eût senti la grandeur, lui qui pleurait, lui qui battait des mains aux sublimités de la Bible. L'émotion redouble quand on se prend à songer que, dans tout le monde catholique, le même dialogue se dit au seuil de toutes les églises, et que ces mots de *portes éternelles* et de *roi de gloire* qui retentissent devant la première basilique du monde sont chantés à la même heure devant le portail des plus pauvres églises de village, où ils sont tout aussi vrais et tout aussi magnifiques.

La procession s'introduit ensuite dans l'église, en chantant l'hymne qui raconte l'entrée de Jésus à Jérusalem :

« Les enfants des Hébreux allaient au-devant du Seigneur avec des branches d'olivier en criant : « Hosanna » au plus haut des cieux ! »

Pendant que le cantique résonne sous la voûte immense, on voit venir à travers la grande nef, au milieu des régiments échelonnés, la théorie chrétienne où sont représentés tous les ordres de la hiérarchie catholique et tous les titres de la cour pontificale : écuyers, procureurs généraux, chapelains secrets, avocats consistoriaux, camériers d'honneur, chantres de la chapelle, abréviateurs, votants de la signature, clercs de la chambre, auditeurs de la Rote, cardinaux-diacres, cardinaux-prêtres, cardinaux-évêques; et puis les officiers de la garde suisse, les capitaines, les adjudants, les brigadiers; et puis les conservateurs, le sénateur, le gouverneur et les deux premiers maîtres de cérémonie devant la chaire du pontife souverain, tous vêtus de ces beaux costumes que l'Église a reçus des peuples antiques et dont la forme reporte notre pensée vers la patrie des Ninus et des Zoroastre, et rappelle les mages de Suze et d'Ecbatane.

Porté par douze écuyers vêtus de rouge, sous un dais que soutiennent huit référendaires de signature en rochet et en *manteletta*, le Père suprême domine toute la procession et montre sa tête vénérée, qui s'incline sous une mitre blanche et qu'ombragent les deux éventails de plumes soyeuses que l'on porte à ses côtés.

Après lui viennent encore le doyen de la Rote, l'auditeur de la chambre, le trésorier, le majordome, les protonotaires d'honneur, et enfin les généraux d'ordres, qui, comme on sait, sont tous réunis à Rome. La pompe est fermée par cette troupe de cadets de la garde noble, beaux jeunes gens vêtus du plus élégant des uniformes militaires.

Et l'on chante :

Cum appropinquaret Dominus Hierosolymam...

En quelque lieu que l'on entende ces cantiques qui retracent l'entrée du roi d'Israël dans la ville de Sion, on éprouve un grand étonnement devant cette simplicité d'un triomphe où le vainqueur est assis sur le poulain d'une ânesse, au milieu d'une foule qui jette des palmes sur son passage.

La veille même du dimanche des Rameaux, j'avais passé la soirée à parcourir la *via Sacra* et les alentours du Capitole. Chemin faisant, je ne cessais de songer à ces triomphateurs de l'antique Rome qui, dans les mêmes lieux, étalèrent toutes les fantasmagories de la gloire humaine. J'avais plus particulièrement évoqué le souvenir de ce triomphe de Paul-Émile, dont Plutarque nous a donné les détails. Vous souvenez-vous de cette

page de ses Annales ? Avez-vous présent à la mémoire le tableau d'une fête où furent étalées toutes les splendeurs du monde ancien ?

L'image qui me revenait la veille à l'esprit, en face des arcs de victoire qui décorent le chemin du Capitole, m'apparaissait aujourd'hui de nouveau sous la coupole de Saint-Pierre, tandis que les lévites chantaient le *Pueri Hebræorum*.

L'Introït se dit sans contre-point ; le célébrant encense l'autel, le premier cardinal-prêtre et le pape. Les choristes de la chapelle disent le *Kyrie* en plain-chant ; après quoi, on chante la Passion.

Ce dramatique poëme de saint Matthieu est récité par trois musiciens qui représentent, l'un l'historien, l'autre la foule, et le troisième Jésus. Tandis qu'ils redisent, dans les versets alternatifs, les dernières douleurs du Fils de l'Homme, tous les assistants, et le pape lui-même, sont debout et tiennent en main les feuillages bénits. C'est un beau spectacle que celui de cette forêt de palmes qui ombragent toute une multitude. Par moments, les voix du chœur s'élèvent pour s'unir à la voix du musicien qui représente la foule des Hébreux.

Quand nous entendions répéter ces paroles du texte sacré : « Qu'il soit crucifié et que son sang retombe

sur nous et sur nos enfants ! » nous songions à l'arc de Titus, où nous avions vu, la veille, le souvenir du grand massacre de la race juive et de la prise de Jérusalem. L'arc de Titus est un des restes les plus intacts de la vieille Rome, et les descendants du peuple hébreu ont conservé, d'âge en âge, une telle horreur pour ce monument, qu'ils ne passent jamais près de lui sans en détourner les yeux.

Et c'est cependant à l'heure où de pareilles méditations sont offertes à la pensée, que la foule accourue sous les arceaux de Saint-Pierre présente ce tableau de scandale contre lequel tant de voix se sont déjà élevées. On a beau être prévenu, il est impossible de ne pas tomber dans un grand étonnement à l'aspect de cette cohue qui assiste avec tant d'irrévérence à la plus auguste des cérémonies, dans le plus beau temple du monde.

Des deux côtés du grand autel sont placées d'immenses estrades envahies par les femmes. D'autres galeries sont occupées par les familles princières et les hauts personnages résidant ou de passage à Rome, sans parler des ambassadeurs suivis de tous leurs attachés. Le reste du sanctuaire est abandonné au vulgaire des spectateurs. Or, durant tout le temps de la messe, que

l'on regarde les estrades, les galeries et la foule, on ne voit partout que le même désordre : ici, des femmes beaucoup moins attentives à la cérémonie qu'aux brillants uniformes de leurs voisins ; là, des groupes de fonctionnaires harnachés de mille façons qui causent entre eux de la politique du jour ou du dîner de la veille ; ailleurs enfin, la tourbe épaisse qui se coudoie, qui se mêle, qui se presse, qui s'entasse et qui circule avec mille bruits, piétinements tumultueux, rires non étouffés, causeries, apostrophes, discussions, et cela dans toutes les langues. Tandis qu'un huguenot de Londres décoche une épigramme contre les cardinaux, un Français adresse un madrigal à quelque belle Italienne penchée sur la galerie ; tandis que deux Allemands discutent lourdement sur quelque point de controverse, deux Suisses s'invitent à boire, au sortir de la messe, et fixent le lieu du rendez-vous. Jamais spectacle profane, jamais ballet d'opéra où l'on va voir pirouetter des danseuses et tournoyer des jupons, jamais bouffonneries de la foire n'ont inspiré aux assistants plus de sans-gêne et de laisser-aller. Le scandale d'ailleurs n'est pas nouveau : Montaigne lui-même l'avait signalé de son temps : « Ces cérémonies, disait-il, sont plus magnifiques que dévotieuses. »

Pour nous, au milieu du tumulte irrespectueux de la foule, nous fermions les yeux aux splendeurs de Saint-Pierre et nous remontions par la pensée aux jours de l'Église première, quand l'assemblée des chrétiens célébrait les saints mystères dans l'ombre des lieux souterrains, et nous disions à part nous : « Pourquoi le pontife ne redescendrait-il pas aux catacombes ? pourquoi n'irait-il pas avec tout son clergé se dérober aux nouveaux persécuteurs dans les cavernes de Saint-Sébastien ? Là, du moins, le nouveau Marcellin ne serait entouré que de sa troupe fidèle, et le sacrifice auguste aurait pour seuls témoins les ombres silencieuses des martyrs et des vierges. »

Mercredi saint.

Vers quatre heures de l'après-midi, l'office des ténèbres a lieu dans la chapelle Sixtine. On sait que cette chapelle tient son nom de Sixte IV, qui la fit bâtir, et qu'elle fut à jamais illustrée, sous Paul III, par la fresque où Michel-Ange a peint *le Jugement dernier*.

C'est un moment bien solennel que celui où l'on se trouve pour la première fois devant cette œuvre

célèbre. On contemple avec saisissement cette sombre muraille, où le génie du plus sévère des artistes a voulu représenter la plus formidable scène que puisse concevoir l'imagination. L'effet, peut-être, n'est pas toujours ce qu'on avait rêvé. On s'attendait à la plus terrible des visions, à la voûte des cieux entr'ouverte, aux milices du Très-Haut descendues sur les nuées pour annoncer l'heure de l'agonie du globe ; on s'attendait à la nature en convulsion, aux sépulcres béants, à l'effroyable multitude des générations convoquées à Josaphat, et l'on ne voit tout d'abord que quelques groupes d'hommes nus dessinant leurs figures d'un ton de brique sur un fond d'azur enfumé. Cependant, le premier désappointement subi, on admire la puissance de cet artiste qui, sans atteindre à la hauteur d'un sujet au-dessus des forces humaines, a su lutter avec tant de courage contre les difficultés invincibles qu'il offrait, et jeter sur un vaste mur la peinture la plus formidable qui soit sortie d'une main d'homme. Quand les yeux ont eu le temps d'étudier dans le détail cette composition immense, on lui trouve un caractère qu'aucune œuvre de peinture n'a jamais présenté, un caractère de verve furieuse et d'improvisation ardente qui tient du phénomène. On dirait qu'un géant des

premiers jours du monde, qu'un artiste antédiluvien a passé dans cette chapelle, et qu'il a ébauché cette vision apocalyptique, ce cauchemar d'épouvante en quatre coups de pinceau, dans un quart d'heure d'inspiration frénétique.

L'homme qui avait le mieux médité cette page biblique de Buonarotti, et qui en a donné à la France une reproduction si savante, le Nîmois Sigalon, en reçut lui-même cette impression, et nous la trouvons retracée dans une lettre par lui écrite à un de ses amis :

« Maintenant que je contemple plus à l'aise et sans la préoccupation de mon propre travail, l'immense tableau de Michel-Ange, je sens mieux que jamais qu'il porte un caractère frappant de hâte, et pour ainsi dire d'improvisation. Chargé de la besogne artistique de tout un siècle et de tout un pays, le peintre n'avait pu accepter la confection de la fresque dans les conditions ordinaires d'un travail de peinture ; aussi est-il facile de voir que, déjà avant la fin de l'œuvre, l'impatience avait gagné l'ouvrier. Beaucoup de figures du dernier plan ne sont que des ébauches, et, pour se distraire et s'exciter à finir, le peintre a eu recours à la fantaisie. La fresque de la chapelle Sixtine est moitié

une œuvre d'art, moitié une caricature. Il est évident que ces emblèmes qui dépassent quelquefois les limites du ridicule, ces poses grotesques ou obscènes, indiquent clairement la lassitude du sujet et la nécessité de rentrer dans l'actualité. Ces hommes qui grimacent, ces figures qui se tordent, ce sont des ennemis, des critiques, des envieux auxquels Michel-Ange a imposé la vengeance de ses pinceaux, comme le Dante avait imposé aux siens celle de sa plume. Michel-Ange avait commencé un tableau, il a signé un pamphlet. »

C'est dans la voûte de la chapelle Sixtine que Buonarotti a placé les prophètes et les sibylles dont le rapprochement est justifié par le fameux verset du *Dies iræ* :

Teste David cum sibylla.

Il est à regretter que cette chapelle, où les visiteurs accourent en foule pendant les derniers jours de la semaine sainte, ne puisse guère en recevoir que trois ou quatre cents. Pour ne pas être condamné à rester dans les corridors, il faut s'y prendre de bonne heure et se résigner à venir faire queue (pardon pour le mot) sous le péristyle du Vatican, comme à la porte d'un théâtre de Paris ; ajoutons que l'*habit habillé* est de rigueur. Les halle-

bardiers de la porte sont impitoyables pour la redingote.

De quatre à cinq heures, les cardinaux arrivent en chape violette; le pape vient le dernier, en mitre rouge, en chape de drap rouge, dont les deux plus anciens évêques relèvent le capuchon.

Les chantres disent l'antienne *Zelus* et le reste des matines sur un mode rapide et uniforme. Ensuite le pape se lève, il découvre sa tête et dit le *Pater noster;* on se sent attendri au moment où le vieillard que le monde a nommé du nom de Saint-Père élève la voix pour donner lui-même ce nom de Père à Celui dont il est l'image visible parmi les hommes. Cette prière dite, on chante les Lamentations; alors il se fait un grand silence et l'on écoute avec tressaillement ces cantiques de désolation qui furent composés par le plus désolé des prophètes et qu'un grand artiste, Gregorio Allegri, a revêtus de toutes les mélancolies de son âme.

La composition de ces chants, qui sont récités à quatre voix, est appelée *acrostiche*, parce que les lettres initiales de chaque strophe suivent l'ordre de l'alphabet hébraïque, *aleph, beth, ghimel ;* mais, comme dans la traduction latine on ne pouvait conserver le même ordre, l'Église a voulu que chaque verset fût précédé de la lettre hébraïque par laquelle il commence

dans le texte original. Le chant de ces lettres appartenant à une langue primitive produit partout une vive impression ; il reporte la pensée aux jours anciens et fait passer devant elle les grandes figures des prophètes : mais, s'il est un lieu où l'illusion doive être complète, c'est dans cette chapelle Sixtine dont la voûte est toute peuplée de ces vieillards hébreux peints par Michel-Ange. Au milieu du silence de l'assemblée, on s'imagine que ces cris de douleur, proférés dans un langage mystérieux, sortent de la bouche même des prophètes de Buonarotti ; il semble qu'Isaïe et Jérémie planent sur cette foule muette, et qu'ils ont repris la voix, après des siècles de silence, pour venir répéter au monde ces poëmes éplorés, où la ruine de Sion était annoncée par eux.

« Oh ! comment cette ville, autrefois si pleine de peuple, est-elle maintenant si déserte et si morne ? Comment la reine des nations, celle que les peuples venaient voir de loin, a-t-elle été rendue semblable à une veuve désolée? »

Il est impossible, quand on entend à Rome ces paroles de deuil sur la vieille capitale de la Judée, de ne point faire un retour sur cette Rome qui, elle aussi, fut si horriblement ravagée par les armées victorieuses. Pour

nous, tandis que Jérémie chantait la ruine de Jérusalem, nous repassions dans notre mémoire les désastres successifs de la Jérusalem nouvelle. Ils sont fréquents, ces souvenirs de malheur, dans l'histoire de la cité reine ! Le monde a retenu les noms de ces puissants dévastateurs qui, tant de fois, vinrent apporter l'incendie et les fléaux dans son enceinte.

C'est d'abord le farouche Alaric à la tête de ses Goths. Il entoure la ville des sept collines des rangs pressés de ses soldats et attend que la famine et la peste aient anéanti la moitié de ses défenseurs pour traiter avec elle. Des ambassadeurs se présentent. Il exige d'eux tout l'or et tout l'argent que la ville possède.

— Roi, disent les envoyés du peuple, que nous restera-t-il ?

— La vie, répond le barbare.

— Et il ne songe pas que Rome ne contient presque plus que des cadavres. Il s'éloigne quelque temps avec son camp nomade, mais c'est pour revenir bientôt plus inexorable que jamais. Un moine court à sa rencontre et demande à genoux le salut de la cité.

— Non, dit le conquérant, je ne puis m'arrêter, je sens en dedans de moi quelqu'un qui me pousse à la ruine de cette ville.

Une troisième fois enfin, le même Alaric reparaît. La famine se fait encore son auxiliaire. « La ville, dit saint Jérôme, qui avait soumis le monde, périt de faim avant de périr par le glaive. A peine y reste-t-il quelques spectres décharnés pour porter le joug des vainqueurs. »

Cette nuit du 24 août 410, où le barbare, revenu pour la troisième fois, entra dans Rome avec toute son armée, fut une nuit terrible et lamentable entre toutes. Il y eut là un de ces concours de circonstances funestes qui semblent prémédités et combinés par le génie du mal. La famine régnait dans la ville, les vainqueurs n'eurent que des mourants à égorger. C'était peu de tant de misère. La nature se fit complice des barbares, un ouragan éclata sur les sept collines, pendant que les soldats ennemis accomplissaient leur œuvre de carnage. Les tonnerres s'abattirent par milliers sur la cité de Jupiter : ils mirent le feu aux temples, aux palais, aux portiques, aux amphithéâtres ; les statues des dieux furent fondues par la flamme, et des flots de bronze liquide allèrent se mêler aux ruisseaux de sang répandus par le fer des vainqueurs.

Après Alaric, roi des Goths, c'est Attila, roi des Huns, qui se présente ; Attila s'est proclamé lui-

même *le fléau de Dieu.* La prise de Milan a enflé son orgueil et animé l'ambition de ses soldats; mais un arrêt d'en haut suspend sa course effrénée. Il s'arrête inquiet dans sa tente. Un saint pontife vient implorer sa clémence :

— Je ne sais, dit-il, pourquoi les paroles de ce prêtre m'ont ému.

Et il se retire.

Place à un autre, place à Genséric, le roi des Vandales. Il vient à son tour, et saint Léon, courant au-devant de lui, obtient seulement qu'il épargne le sang des habitants; quarante-six ans après les barbares d'Alaric, les barbares de Genséric entrent dans Rome : ils s'emparent de tout ce que la main des Goths avait oublié, et Genséric emporte à Carthage les richesses de Rome, comme Scipion avait apporté à Rome les trésors de la ville africaine. Les vaisseaux chargés des dépouilles de la grande cité arrivèrent tous à Carthage, tous hormis un seul, et c'est, disent les historiens, celui qui portait les idoles païennes.

La métropole de l'empire n'est plus entourée que d'un amas de Goths, d'Alains, d'Hérules, de peuples de toutes les zones les plus lointaines et les plus sauvages. Entrés dans les armées de l'État, ils sont à la solde des

empereurs; du milieu de ces hordes mal disciplinées un homme se lève, un homme d'origine inconnue, c'est Odoacre ; il souffle l'esprit de révolte à ses compagnons, et l'audacieux soldat, entré victorieux dans la cité des Césars, abolit sur le Palatin le titre d'empereur, pour faire revivre le nom de roi dans la cité de Romulus, trône mal assuré. Voici venir un nouveau conquérant, c'est Théodoric, à la tête de ses Ostrogoths. Lui aussi entrera dans Rome, lui aussi portera le fer et la flamme dans cette enceinte déjà tant de fois ravagée.

Place à un autre, place à Totila, nommé roi des Ostrogoths! Il vient assiéger les remparts sacrés. En vain le général de Justinien, l'héroïque Bélisaire, accourt pour les défendre, Totila s'ouvre une brèche, il entre avec des flots de soldats dans la ville conquise; on pille, on égorge, on incendie, on commet tant de ravages, que les deuils précédents sont dépassés. Ici une scène de misère sans pareille s'offre à nos yeux. Nous voyons les premiers patriciens de l'empire, nous voyons les sénateurs errer en haillons dans les carrefours de la cité muette, et, mendiants vêtus de quelques lambeaux de pourpre, tendre la main aux grossiers vainqueurs. Totila sort enfin de Rome, mais c'est après en avoir

expulsé tous les habitants, c'est après avoir changé la capitale de l'univers en une morne solitude.

Ainsi se succèdent les hommes que Dieu a prédestinés à l'œuvre de ses vengeances, et d'autres viendront après eux : Charles-Quint et le connétable de Bourbon laisseront de profondes cicatrices à la ville de saint Pierre ; les exarques de Ravenne l'humilieront, les familles rivales du moyen âge se battront dans ses murs et se lanceront mutuellement à la tête des chapiteaux et des chefs-d'œuvre brisés. Les Gaulois avaient ouvert ces annales de désolation l'an 564 de sa fondation, les Français en l'année 1789 de l'ère nouvelle arrivent sous les drapeaux d'un autre Brennus : ô malheureuse Rome, une destinée jalouse semble vouloir te faire payer, par une dîme de sang et de ruines, tout ton passé de conquêtes et de triomphes orgueilleux !

Comme nous achevions cette triste revue de désastres et de calamités, un chœur placé dans une tribune entonna le *Miserere*. C'est le fameux chant d'Allegri qui jouit d'une si haute renommée dans le monde musical : elle est bien méritée ; jamais en effet le génie de la douleur n'a inventé une hymne plus lamentable. Ce sont d'abord quelques voix qui s'élèvent sourdement

et semblent formuler à peine une angoisse confuse et sans objet. Bientôt le rhythme se développe, le murmure devient sanglot, le sanglot se fait clameur; c'est une succession non interrompue et toujours croissante de notes plaintives qui s'agglomèrent et se précipitent. On entendait au début la sourde plainte d'un ruisseau, on entend maintenant les clameurs d'un océan tourmenté par tous les vents du ciel ; c'était d'abord la voix d'une âme isolée racontant à ses sœurs une peine mystérieuse, c'est maintenant le concert de l'humanité tout entière redisant toutes les tortures de son passé et annonçant toutes les terreurs de son avenir.

Une pareille musique était bien faite pour retentir en face du *Jugement dernier* de Michel-Ange ; elle produit devant la fresque apocalyptique une impression difficile à dire. Il semble que cette peinture est la toile qui couvre un grand mystère; il semble que cette musique est l'ouverture du jour suprême, et l'on se prend à croire qu'au moment où la dernière note va mourir, la fresque disparaîtra comme un rideau de théâtre et nous laissera voir la vision du monde à venir.

A mesure que les voix de la tribune achevaient de soupirer les dernières notes du *Miserere*, les ombres du

soir descendaient dans la chapelle, le vent introduit par les croisées entr'ouvertes faisait trembler la flamme des six flambeaux placés sur la grille de fer qui s'élève au milieu de l'enceinte. A cette clarté vacillante, l'œil distinguait vaguement l'assemblée des cardinaux qui, tous prosternés à terre, touchaient le sol de leurs cheveux blancs. Dans la voûte, les figures d'anges et de vieillards bibliques prenaient à cette lueur indécise une sorte de mouvement factice; on eût dit qu'ils allaient se détacher du mur; l'odeur de l'encens, qui rappelle des idées de tombe, ajoutait au prestige sombre de l'heure et du lieu, et l'imagination, exaltée par toutes ces puissantes influences, confondait la fiction et la réalité, et se demandait si ces vieillards couchés sur le marbre étaient bien des êtres de ce monde, et si ces fantômes de la voûte n'étaient pas des êtres vivants, suspendus au-dessus de la foule dans les ombres du crépuscule et les nuages de l'encens.

En sortant de la chapelle Sixtine, nous traversâmes Rome dans toute son étendue, et nous fûmes, à l'autre extrémité de son enceinte, nous égarer dans cette campagne dévastée où s'élèvent la tour de Cecilia Metella et les restes des thermes de Caracalla. La nuit était venue, le vent soufflait dans les décombres.

L'âme encore toute résonnante du chant des Lamentations, nous nous surprenions à trouver des consonnances pareilles dans ces jérémiades de la brise nocturne. Longtemps, au milieu de cette masse de débris qui font des thermes de Caracalla une ruine gigantesque, et peut-être plus imposante que le Colisée lui-même, nous écoutâmes les sanglots du vent de la nuit, les plaintes des hautes herbes, les murmures des grandes voûtes, les mille bruits inexplicables de la solitude. Nous ne rentrâmes que fort tard dans la ville, et, en traversant le Forum encombré de vieux temples en ruine et de portiques dévastés, nous nous répétions à voix basse :

— Oh ! comment cette ville, autrefois si pleine de peuple, est-elle maintenant si déserte et si morne !...

Jeudi saint.

Au milieu des tristesses de la semaine de deuil, le jeudi saint est comme un rayon de soleil qui brille un moment à travers les nuages.

Messe célébrée en grande pompe à la chapelle Sixtine, procession dans le même ordre que le jour des Rameaux, chapelles ardemment illuminées, je passe tout cela sous silence, et j'arrive à la cérémonie

capitale de la journée, qui est celle du lavement des pieds. Elle a lieu dans une salle richement ornée et que décore une vaste tapisserie représentant *la Cène* de Léonard de Vinci. Le trône du pape est sous un baldaquin, deux tabourets sont réservés aux deux cardinaux assistants. La foule des serviteurs qui portent les bassins, les fleurs, les nappes, les amphores, sort d'une pièce voisine. Le pape descend de son trône, deux cardinaux lui attachent à la ceinture un tablier de batiste plissé, orné de dentelles ; il monte sur l'estrade où sont placés les treize apôtres. Ces apôtres sont des prêtres et des diacres, ils sont vêtus d'une soutane de laine blanche, avec un bonnet en forme de capuchon ; ils ont le pied droit nu. Le pape à genoux lave le pied de chaque apôtre dans un bassin de vermeil ; il l'essuie et le baise. Ensuite, dans un bassin d'argent porté par le camérier, et contenant treize bouquets de fleurs, il en prend un et le donne à l'apôtre. Le trésorier qui suit en chape, portant une bourse de velours cramoisi, fait aussi présent à chacun de deux médailles, l'une d'or, l'autre d'argent.

Cela fait, le pape se lave les mains : un prince, ou le laïque le plus illustre de l'assemblée, lui verse l'eau et se tient devant lui, un linge sur l'épaule.

Toute cette cérémonie est fort touchante. La foule se presse pour y assister.

Les treize apôtres sont conduits plus tard dans une des salles du Vatican, où les attend une table somptueusement servie; le pape s'y rend, et, avant que les convives soient assis, il bénit le festin; après quoi, revêtu du tablier, il distribue aux apôtres divers plats que plusieurs prélats en manteau court lui présentent à genoux. C'est également lui qui verse à boire aux convives; au sortir du banquet, les apôtres reçoivent en présents la vaisselle d'or et d'argent qui leur a servi. On conçoit qu'un pareil honneur et de semblables priviléges soient très-ambitionnés. Les ambassadeurs de France, d'Autriche, d'Espagne et de Portugal, le cardinal secrétaire d'État, le cardinal camerlingue, monseigneur le majordome et le capitaine des Suisses ont le droit de nommer chacun un apôtre. Deux autres sont au choix du cardinal préfet de la propagande; un dernier enfin, de la nation des Arméniens, est élu par le cardinal protecteur de cette nation.

Un autre banquet plus somptueux est servi aux cardinaux; ils viennent s'y asseoir en *mozetta* violette; le connétable de Colonne et le duc de Gravina ont l'honneur d'être admis à la même table sur des siéges

plus bas comme princes assistants au trône et chefs des barons romains. La table est ornée de plateaux en métal précieux où sont représentées en relief différentes scènes de l'Écriture. Les maîtres de la chambre et les écuyers se tiennent debout près de la table et servent leurs maîtres.

Après le banquet, les cardinaux vont reprendre leur chape violette pour passer dans la chapelle Sixtine, où les matines sont chantées comme la veille. La première Lamentation à quatre voix est de Palestrina.

Dans la soirée, le grand pénitencier, accompagné de tous les prélats, entre par la grande porte dans la basilique du Vatican; il va prier au saint sépulcre, où l'hostie est exposée, et de là, passant dans un tribunal, il touche avec sa baguette tous ceux qui se présentent devant lui pour obtenir le pardon des péchés.

Les cérémonies que l'on célèbre dans la chapelle Sixtine sont toutes répétées en même temps avec un majestueux appareil dans une chapelle latérale de Saint-Pierre. Les Lamentations et le *Miserere* y sont chantés par les plus belles voix, et l'effet produit ne le cède en rien à l'impression des chants de la Sixtine.

Une autre cérémonie fort belle, c'est la purification du grand autel; sept vases pleins de vin, sept serviettes

de lin et sept éponges sont préparés pour cet objet. Douze chanoines de la basilique viennent laver les côtés et les bases de l'autel. Pendant ce temps, on montre à la foule les reliques de la vraie croix, le voile de sainte Véronique et la lance sacrée, qui sont gardés dans les niches du sanctuaire; après cette exhibition des saintes reliques, le clergé se retire, et le grand autel reste découvert jusqu'au lendemain.

Le soir du jeudi saint et deux autres soirs de la semaine, il y a affluence à l'église de la Trinité des pèlerins. Pendant toute l'année, suivant une pieuse et généreuse institution, les pauvres voyageurs reçoivent gratuitement le logement et la nourriture de trois jours. C'est l'hospitalité des anciens temps. Mais, durant les jours saints, l'hospitalité revêt un caractère de grandeur et de magnificence pieuse qui ne fut jamais connu de l'antiquité. Les pèlerins, admis au nombre de plus de trois mille à des tables alignées sous d'immenses galeries, y sont servis par des cardinaux et des personnages du plus haut rang.

Pendant que nous assistions à ce banquet des pauvres, un ami nous montrait les serviteurs debout auprès des convives, avec un linge sur le bras, et nous murmurait les plus grands noms de la noblesse romaine.

Attendri par le contraste de tant d'illustres opulences au service de tant d'obscures misères, nous remontions par la pensée à ces beaux jours de la foi chrétienne, quand la charité rayonnait sur la terre, quand on voyait s'élever partout ces hospices où les vieillards et les orphelins errants trouvaient un asile.

« Dans ces hôtelleries de la religion, dit Chateaubriand, on croyait faire beaucoup d'honneur à un prince quand on lui proposait de rendre quelques soins aux pauvres qui s'y trouvaient. Le cardinal de Bourbon, revenant de conduire l'infortunée Élisabeth en Espagne, s'arrêta à l'hôpital de Roncevaux dans les Pyrénées; il servit à table trois cents pèlerins et donna à chacun d'eux trois réaux pour continuer leur voyage. »

Et ailleurs : « Dans les siècles de barbarie, les pèlerinages étaient fort utiles, le principe religieux qui attirait les hommes hors de leurs foyers servait puissamment au progrès de la civilisation et des lumières. Dans l'année du grand jubilé (en 1600), on ne reçut pas moins de quatre cent quarante-quatre-mille cinq cents étrangers à l'hôpital de Saint-Philippe de Néri, à Rome. Chacun d'eux fut nourri, logé et défrayé entièrement pendant trois jours. »

Si de pareilles merveilles ne se renouvellent pas, c'est que le nombre des pèlerins a beaucoup diminué ; quant aux institutions, elles sont, comme on a pu le voir, toujours les mêmes ; c'est bien sous ce rapport que Rome est la ville éternelle.

Vendredi saint.

Journée de mortelle tristesse. Pas un bruit de voiture dans les rues, tout le monde aujourd'hui va à pied. Pas un bruit dans l'air, toutes les cloches se taisent. Ce silence du ciel dont personne ne s'apercevrait à Paris, produit à Rome, ville de perpétuelles sonneries, une impression de stupeur lugubre ; c'est bien le silence du tombeau.

Un peu fatigué de la pompe des journées précédentes, je suis retourné, vers le soir, au Colisée ; j'étais seul. Pendant que je m'égarais à travers les décombres, une congrégation de jeunes filles vêtues de blanc est entrée dans le cirque ; du haut des gradins supérieurs j'entendais leurs voix frêles et pieuses retentir là-bas, sous l'enceinte où rugissaient jadis les lions ; elles sont venues, deux à deux, s'agenouiller autour de la croix qui s'élève

au centre de l'arène et ont chanté le *Vexilla regis*. Cela m'a suffi, je suis rentré chez moi en méditant sur le mystère de la croix. — Comment se fait-il que ce monde, si avide de jouissances, si altéré de voluptés, comment se fait-il que l'âme humaine, évidemment créée pour le bonheur, adore depuis bientôt deux mille ans un emblème de supplice ?

Explique cela qui pourra.

Samedi saint.

Me voici encore à Saint-Pierre.

De bonne heure, le célébrant, en chape violette, fait la bénédiction de l'eau, du feu et de cinq grains d'encens destinés au cierge pascal. Ensuite ce cierge reçoit, d'après les rites accoutumés, les grains symboliques qui retracent sur lui des images mystérieuses ; placé près du banc des cardinaux-diacres, le flambeau colossal ressemble à un de ces obélisques, si nombreux à Rome, dont le fût avait été orné par les prêtres de la vieille Égypte de ces caractères allégoriques qui cachent un sens religieux.

Pendant les premières parties de la cérémonie, les

flambeaux de l'autel sont éteints ; l'Église a voulu représenter ainsi les ombres du sépulcre où la victime du Calv ire fut déposée. Ces ténèbres imitatives plongent l'esprit dans es rêveries profondes ; appuyé contre la grille de fer de la chapelle pontificale, je pensais au dialogue que durent avoir entre eux les soldats romains placés en sentinelles sur le tombeau du Christ. Il y avait là de quoi tenter le génie de Corneille et de Shakspeare.

« Quel est donc ce mort que nous gardons? se demandaient-ils sans doute dans le silence de la nuit.

» Ce ne peut être, disait l'un, un mort vulgaire. Il a subi sur le gibet le supplice des esclaves, mais l'heure de son trépas a été marquée par des prodiges. Nos pères ont dit que Romulus disparut dans une tempête. Elle ne fut sans doute pas plus terrible que celle d'hier. Nous-mêmes nous avons vu, enfants, les catastrophes qui ont annoncé la mort de Jules César ; nous avons entendu les chiens hurler dans la nuit ; mais ces prodiges qu'étaient-ils auprès des choses inouïes dont nous venons d'être témoins ? Ah! ce n'est pas en vain que la nature donne de tels signes de deuil! quand les montagnes sont ébranlées, quand les sépulcres s'ouvrent, quand la nuit se fait au milieu du jour, quand des voix formidables éclatent à l'heure où l'homme expire, cet homme

doit être l'amour ou l'horreur des dieux immortels. Quel est donc celui que nous gardons ici?

— Il devait, ajoutait un autre, être aimé des dieux : sa vie fut marquée par des bienfaits; il parlait comme les sages antiques; il annonçait un royaume inconnu. Il se disait le fils d'un Dieu; il parlait de milices célestes dont il était le chef; et plus d'une fois, nous présents, les lois de la nature ont été interverties par son ordre; souvenez-vous de l'heure où nous allâmes le saisir sur la colline des Olives; ne fûmes-nous pas renversés, par trois fois, la face contre terre, au seul accent de sa parole? Souvenez-vous de la guérison de notre camarade Malchus, dont il réunit l'oreille tranchée d'un coup d'épée. Ne sont-ce pas là des choses au-dessus du pouvoir de l'homme?

— Oui, répondait un autre, mais, s'il eût été vraiment le fils de Dieu, aurait-il subi jusqu'au bout le supplice des infâmes? aurait-il souffert les outrages de la foule? aurait-il accepté les soufflets et le fouet du bourreau? n'aurait-il pas secoué sa couronne d'épines pour faire resplendir un diadème de rayons? aurait-il enfin poussé du haut de la croix ce cri d'angoisse et de douleur qui a précédé son dernier soupir? Peut-être n'était-il qu'un imposteur, qui n'a pu jouer jusqu'à la fin son rôle de

mensonge. Souvenons-nous qu'il blasphémait les dieux ; les dieux l'ont abandonné, les dieux l'ont puni.

— Veillons pourtant, reprenaient-ils tous ensemble : veillons, car cette tombe renferme peut-être un prodige, ou cache quelque piége. Les amis du mort ont annoncé qu'il sortirait bientôt de ce sépulcre. Soyons attentifs, il ne faut pas qu'il soit dit que les soldats romains ont été vaincus par une ombre.

Ainsi parlaient ces hommes, et ils s'excitaient à prendre courage, et, chaque fois que le vent murmurait ou qu'une nuée passant au ciel jetait son ombre sur la terre, ils sentaient le frisson courir sur leur chair, et de temps en temps une voix s'élevant de leur groupe répétait encore : « Quel est ce mort que nous gardons ? »

Ce mort, soldats romains, est un Dieu qui doit remplacer Jupiter. La croix d'où il descend sera bientôt plantée à Rome, sur le Capitole, sur le Palatin, sur le Janicule, sur chacune des sept collines, et l'un de ces pauvres disciples qui l'ont laissé mourir ira remplacer César sur le trône de la ville impériale.

Certes, celui qui eût fait cette réponse aux sentinelles du tombeau les eût trouvées bien incrédules dans cette veillée du samedi. Le lendemain l'oracle eût été mieux reçu !

Aujourd'hui les douze prophéties qui sont lues à l'of-

fice sont une rapide succession des plus sublimes tableaux de la Bible.

C'est l'éternel Créateur, fécondant le chaos pour en tirer le monde.

C'est le déluge, cette catastrophe qui a laissé sa trace sur tous les coins du globe.

C'est Abraham sur la montagne, prêt à frapper du fer son fils Isaac, victime résignée.

C'est le peuple d'Israël sauvé de la terre d'Égypte, et l'armée de Pharaon, fantassins, cavaliers, chariots, abîmés sous les flots de la mer Rouge.

Ce sont enfin toutes les visions, toutes les menaces, toutes les supplications de ces hommes que Dieu suscitait pour aller prêcher le repentir aux peuples des villes antiques.

Avant la fin des offices, j'étais sorti du temple et j'avais gagné, par les allées du Pincio, ce beau jardin de l'Académie de France qui domine la ville, et d'où le promeneur embrasse d'un coup d'œil le spectacle de Romeentière et de sa campagne. Ce jour-là, le ciel était gris et pluvieux. Le silence, qui dans les jours sombres semble plus profond encore, planait sur l'étendue. Tout à coup ce triste repos des airs fut interrompu. Une sonnerie de bronze partie de la tour

Saint-Pierre, donna le signal du réveil, et tous les clochers romains se hâtèrent de répondre. C'était l'heure où tombent les voiles violets qui couvraient les autels, l'heure où reparaissent les ornements blancs, où les prêtres prosternés relèvent la tête. C'était l'heure du *Gloria in excelsis!*

Il faut être à Rome pour assister à ce réveil triomphant. Rome que Rabelais appelait l'*Ile sonnante,* Rome où, pendant notre enfance, on nous dit que toutes les cloches du monde sont envoyées le Jeudi saint pour être bénies par le pape; Rome, la ville des quatre grandes basiliques, la ville des trois cents églises, la ville des mille couvents, fait entendre à cette heure du *Gloria,* une harmonie qui n'a sa pareille en aucun lieu du monde.

A ce moment, comme si le ciel ne pouvait se voiler plus longtemps, il entr'ouvrit ses nuées et fit resplendir au loin des perspectives d'azur et d'immenses gerbes de rayons. Ce fut un moment sublime, un de ces rares instants où l'âme entrevoit dans un éclair les éblouissements de l'autre vie.

Le concert des cloches grandissait de seconde en seconde. Un bruit d'airain s'élevait de tous les points de la cité, des lieux les plus voisins du Pincio et des

quartiers les plus reculés. Ces voix métalliques retentissaient sur tous les diapasons; les unes sourdes et lentes, les autres vives et rapides; celles-ci terribles comme le roulement de la foudre, celles-là douces et joyeuses comme le chant des hirondelles, et toutes confondant leurs voix, il résultait de cet ensemble une musique aérienne, éclatante, profonde, infinie, la seule digne de traduire en des sons terrestres cette hymne que les anges disent au ciel : *Gloria in excelsis Deo!* Non, je n'oublierai jamais cette heure passée dans les jardins de la villa Médicis. Tandis qu'une lumière de printemps tombait du ciel romain, tandis que je contemplais à mes pieds la ville sainte nageant dans une brume d'or, j'avais autour de moi des bois de lauriers en fleur, des groupes de pins qui chantaient à la brise, des statues qui sous le mouvement des ombres semblaient commencer à vivre, des fontaines dont l'onde harmonieuse murmurait dans les bassins de marbre, et au bord de ces fontaines et sur les branches de ces pins et de ces lauriers, tout un peuple ailé de merles, de corneilles, de fauvettes, de rossignols, qui prenait part à la fête, et semblait, lui aussi, chanter son *Gloria!*

Ce n'était pas assez de cette joie des sens, il fallait

que l'âme eût sa volupté, et Dieu me l'accorda. Je me pris à songer qu'à cette même heure, partout dans le monde retentissait le même concert ; sur les ailes de la pensée je fis le tour de l'univers. Quoique assourdi par le grondement des bourdons romains, je crus entendre d'abord la petite cloche de mon village lointain, et puis toutes les cloches de la France, toutes les cloches de l'Espagne, et de l'Irlande, et de l'Allemagne, et puis, à travers les océans, j'entendis la même symphonie résonner dans toutes les contrées du globe, dans les archipels d'Asie, dans les montagnes arméniennes, sur les plateaux de la Perse, au bord des cascades du Nil, dans les plaines du Tong-King, sur les rivages du Japon, au bord du Gange ; et dans les Amériques, au fond des savanes du Canada, au sommet des Cordillères; et sur les ruines du monde antique, à Thèbes, à Memphis, à Athènes; et partout c'était le même chant, le chant des hommes et des séraphins, le chant qui dit :

« Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Pâques.

La fête de Pâques, à Rome, c'est le plus beau jour de l'année dans la plus belle ville du monde.

De bonne heure, le carillon des cloches chante dans la région de l'air l'aurore de la journée triomphale; alors Rome entière s'éveille et court à Saint-Pierre. Pendant plusieurs heures de la matinée, les rues qui mènent à la basilique sont comme autant de torrents où passent à flots tumultueux des multitudes de citadins ou d'étrangers, des milliers de voitures de toute forme et de toute couleur, calèches découvertes où sont assises des familles anglaises, landaux qui transportent des personnages diplomatiques ou de simples étrangers; voitures de cardinaux, massives et lourdes, mais dorées, blasonnées, étoffées, pomponnées somptueusement, et chargées d'un peuple de laquais rouges, verts, jaunes, bleus; enfin des régiments entiers qui défilent au son des tambours et des trompettes. La joie est partout, elle est sur tous les visages et dans toutes les paroles, elle est dans la couleur du ciel et dans les fanfares qui éclatent, au milieu de ces tourbillons de

soldats, de chevaux, de pèlerins, de moines, de femmes, on parvient sur la place du Vatican, en face du dôme, qui, ce jour-là, semble planer au ciel plus majestueux que jamais.

Arrivé l'un des premiers sous le péristyle, j'allai m'asseoir un instant au pied de cette statue de Charlemagne qui est placée en face de la statue de Constantin. Ces deux empereurs, dont l'un institua le christianisme dans l'empire, dont l'autre ratifia la puissance temporelle et agrandit les domaines des papes, sont là comme deux géants protecteurs, veillant à cheval à la porte du temple de Saint-Pierre. Le sublime édifice ne pouvait avoir deux sentinelles plus sublimes.

Or, tandis que j'attendais le commencement de la fête, assis aux pieds de notre vieil empereur, un souvenir me traversa l'esprit et fit battre mon cœur.

Ce Charlemagne, dont je contemplais l'effigie de marbre, était venu, lui aussi, assister à Rome aux solennités de la Pâque. L'histoire a raconté toutes les circonstances de ces pèlerinages accomplis par le grand roi au tombeau du grand apôtre.

Il était en Italie pour combattre le farouche Didier, qui guerroyait contre les papes. La fête de Pâques

approchant, il conçut le désir de venir la célébrer à Rome. Il partit donc de son camp avec une foule d'évêques et d'abbés qui avaient suivi ses drapeaux; il convoqua un grand nombre d'officiers et de hauts personnages de son armée, et, s'avançant à travers la Toscane, il marcha vers Rome à la tête d'une partie de ses troupes.

Subitement averti de l'arrivée du monarque, le pape Adrien fit marcher à sa rencontre, à trente milles de Rome, les principaux habitants de la cité, portant des étendards où figuraient les emblèmes de leur dignité. Ils devaient complimenter le prince et lui faire cortége pendant le reste du voyage. A un mille de Rome, toute la milice le reçut sous les armes. En même temps, il vit venir à lui une troupe de beaux enfants, qui portaient des branches d'olivier, et chantaient les louanges du roi des Francs. Ces chants se perdaient dans les acclamations du peuple accouru pour assister à ce triomphe.

A quelque distance de là parurent les croix qu'on avait coutume de porter devant les exarques, lorsqu'il en existait encore, et devant les patrices romains, titre qui, depuis plusieurs années, appartenait aux princes français de la race royale. Aussitôt que Charlemagne

vit apparaître les croix, il descendit de cheval et s'inclina; puis, entouré de toute sa suite, il s'achemina vers l'église de Saint-Pierre.

Arrivé sur le premier degré du temple, Charles se mit à genoux et le baisa; il monta ainsi tous les degrés, s'agenouillant sur chacun, et lui imprimant un baiser de respect et d'hommage. Ce n'était pas ainsi qu'il entrait au temple d'Irminsul. Le pape, en habits pontificaux, l'attendait sur le seuil, entouré de tout son clergé. Tous deux s'embrassèrent étroitement, et le roi prenant de la main gauche la main droite du pontife, ils entrèrent ensemble dans le temple, où la foule et les chœurs sacrés chantaient ces paroles du cantique :

« Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! »

Les jours suivants, le roi et le pontife se jurèrent, dans une entrevue spéciale, une amitié réciproque, et firent contracter le même serment aux seigneurs français et aux seigneurs de Rome. Adrien conjura Charles de se souvenir de la promesse faite par Pépin et par lui-même, à savoir : de mettre l'Église romaine en possession des villes et des territoires appartenant à ce qu'on nommait la province d'Italie, et d'en assurer le domaine à lui et à tous ses successeurs.

Le roi ratifia le traité de Chersi et en fit écrire une

nouvelle copie par son chapelain Ithier. D'après Anastase, célèbre bibliothécaire, ce nouvel État comprenait dans son étendue l'île de Corse, les provinces de Venise et d'Istrie, Parme, Mantoue, Reggio, l'exarchat de Ravenne, la Pentapole, la Sabine, Terracine, les duchés de Spolète et de Bénévent, la marche d'Ancône, le duché de Ferrare, etc. Le parchemin royal fut d'abord déposé sur l'autel de Saint-Pierre et ensuite dans le tombeau de l'apôtre; le roi et le pape, renouvelant leurs serments sur la tombe sainte, en prirent à témoin les reliques vénérées.

Cela fait, le magnanime pèlerin sortit de Rome, et, reprenant sa grande épée, il alla continuer le siége de Pavie, où se défendait le roi des Lombards. Didier capitula et n'obtint que la vie.

A quelque temps de là, Charlemagne revient à Rome; il est maintenant roi des Français et des Lombards; il a battu les Saxons; il a battu les Espagnols; il a reçu les hommages de l'émir des Sarrasins. Il vient encore à la tête de son armée; il amène cette fois Hildegarde, sa troisième épouse, et deux de ses fils, Carloman et Louis. Il arrive encore dans la cité riante pour y célébrer Pâques.

C'est durant cette fête que le jeune Carloman, dont on avait tout exprès différé le baptême, reçoit le sacre-

ment des mains du pape. Son nom est changé en celui de Pépin. La cérémonie se fait, suivant l'habitude, à Saint-Jean-de-Latran, au baptistère de Constantin. Les fonts, institués par le grand empereur catholique, étaient dignes de recevoir un nouveau-né de Charlemagne.

Non content de faire verser l'eau sacrée sur le front de Carloman, le monarque veut que l'onction royale coule sur la tête de ses deux fils. Le pape donne le sacre à ces enfants, dont le plus âgé n'a que trois ans. Carloman, devenu Pépin, est proclamé roi de Lombardie, et Louis, roi d'Aquitaine.

Une troisième fois, Charlemagne revient à Rome. Il y revient toujours plus puissant et plus magnifique. Il a de nouveau châtié les Saxons, les Sarrasins, les Avares; il a battu les Bretons; il a remporté de grandes victoires sur les troupes de l'impératrice Irène et de l'empereur qui règne à Constantinople. Il a étendu sa domination jusqu'à la Baltique; il a présidé des conciles; il a reçu des otages de tous les peuples et des présents du patriarche de Jérusalem. Bien plus, Haroun-al-Raschid, ce grand homme de l'Orient, seul digne de comprendre le héros de l'Occident, lui a cédé Jérusalem; un ambassadeur est venu remettre dans ses mains les clefs de la ville que sanctifie le tombeau du Christ.

C'est à Rome que Charlemagne apprit qu'il était désormais le maître de Jérusalem. Cette fois, ce n'est plus pour y faire proclamer rois deux enfants dans les langes qu'il a remis le pied dans la ville des Césars, c'est pour s'y faire sacrer césar lui-même : c'est pour y prendre le titre d'empereur d'Occident, seul honneur qui manquait à ses ambitions. L'Église solennise encore une de ses plus grandes fêtes ; car Charlemagne choisit volontiers ces moments-là. Deux fois il y a vu célébrer la Pâque ; il vient aujourd'hui assister aux splendeurs de Noël.

Or, en ce saint jour de Noël, le roi de France étant venu entendre la messe dans la basilique de Saint-Pierre, comme il s'était agenouillé devant l'autel, le saint pontife s'approcha de lui et posa sur sa tête une couronne d'or. Aussitôt la foule poussa mille acclamations, et de toutes parts on entendit retentir ce cri : *Vive Charles Auguste, couronné de la main de Dieu ! Salut et victoire au grand et pacifique empereur des Romains !*

Et pendant que ces cris ébranlaient la voûte de la basilique, pendant que retentissaient les fanfares de l'armée française et des troupes pontificales, Charles le Grand s'assit sur un trône, et le pontife vint s'incliner

devant le monarque, et, au lieu du titre de patrice des Romains qu'il avait porté comme les rois ses prédécesseurs, il lui décerna celui d'empereur et d'auguste. Après quoi, il lui présenta le manteau impérial; Charlemagne s'en revêtit et retourna de l'église à son palais au milieu des cris joyeux de la multitude.

Tels étaient les souvenirs qui me remontaient en mémoire aux pieds de la statue de Charlemagne; cependant on avait commencé la fête et la foule ne cessait pas d'entrer à Saint-Pierre.

Il se fait ce jour-là une cérémonie si imposante et si justement célèbre, que toutes les autres sont effacées par elle: nous voulons parler de la bénédiction donnée par le pape *à la ville et au monde.*

Vers la fin de la messe, la foule évacue l'église et vient se ranger sous le péristyle. En même temps, la place se remplit d'une multitude de nouveaux spectateurs arrivant de la ville; des régiments de fantassins et des escadrons de cavalerie se rangent en bataille; les galeries de la double colonnade se couvrent d'innombrables groupes d'hommes, d'enfants, de femmes. A toutes les fenêtres, à tous les balcons, sur tous les toits des maisons voisines, on voit se presser des myriades de têtes; c'est un entassement, c'est une agglomération

d'êtres vivants, qui produit l'effet d'un spectacle babylonien.

Ce que l'on aime surtout à voir dans cette assemblée fourmillante qui ondoie sous le soleil, ce ne sont pas les hauts fonctionnaires, les puissants personnages portant les insignes de leurs ordres ; ce ne sont pas les ambassadeurs étrangers, reluisants et empanachés; ce ne sont pas les belles dames de France et d'Angleterre, revêtues de leurs plus élégantes parures; ce sont les pauvres pèlerins venus de toutes les provinces voisines pour incliner la tête sous la main du pontife : montagnards des Abruzzes au beau profil aquilin, vieillards en cheveux blancs, portant le bourdon antique du voyageur; femmes de toutes les bourgades des États Romains, chacune avec le costume de sa contrée; les unes coiffées tout simplement de leurs opulents cheveux noirs où scintillent les fleurs d'argent et les têtes d'épingles d'or, les autres ornées de ce voile aplati sur le front que la peinture a popularisé ; celles-ci en casaque de velours écarlate, celles-là drapées d'une longue robe flottante à la façon des statues antiques, et toutes belles de ce type superbe que Dieu n'accorde qu'aux filles de l'Italie.

Cependant mille bruits s'élèvent ; c'est la rumeur de

la foule, c'est le roulement des voitures, c'est le galop des chevaux, c'est le battement des tambours ; et au-dessus de tous ces bruits, le tonnerre des cloches de Saint-Pierre. C'est un bourdonnement profond, immense, inouï.

Tout à coup, et comme à un signal donné, tout ce bruit tombe, et le silence lui succède, un silence de minuit au fond des solitudes : le pape vient d'apparaître au balcon de la basilique !

Ce balcon, nommé loge de la bénédiction, est tapissé de damas et ombragé par une tente qui flotte au vent. Le pape arrive, la mitre en tête, porté dans sa chaise par huit prélats vêtus de robes rouges ; placé au milieu de la tribune, il est assis entre un évêque qui porte un flambeau et un autre évêque qui tient ouvert un livre où la formule de la bénédiction est écrite. En prononçant ces paroles qui ne sont pas du tout le *urbi et orbi*, dont on a tant parlé, mais une assez longue prière divisée en quatre périodes, le saint vieillard fait, d'après les coutumes, des gestes d'une incomparable majesté. D'abord il quitte sa chaise et, d'une main lente, il dessine trois croix sur le peuple ; ensuite il élève les bras au firmament, et se tourne vers tous les points du ciel ; puis, repliant ses mains sur sa poitrine, il s'assied. On

dit que le pontife actuel n'accomplit jamais cette cérémonie sans verser des larmes : je le crois. Je me défierais d'un pape qui ne pleurerait pas en de pareils moments. Être là, sur le balcon du plus beau temple de la terre, planer du haut des airs sur une multitude prosternée, savoir qu'à la même heure tout le monde catholique s'incline sous sa main, se sentir le plus auguste et le plus véritablement puissant entre tous les hommes, se manifester dans sa gloire au son des trompettes et des canons, comme Dieu sur le Sinaï au milieu des foudres tonnantes, et puis faire un retour sur soi-même, et se reconnaître si faible, si pauvre et si périssable; oui, ce doit être là une de ces émotions qui ébranlent l'âme entière, et je comprends, ô saint-père, que vous pleuriez.

Nous pleurions, nous aussi, nous pleurions et nous baissions la tête, car nous sentions que quelque chose de divin se passait dans les airs et qu'une vertu d'en haut était dans la parole du vieillard. Elle descendait, cette parole, lente et sonore, au milieu du silence universel ; aucun bruit n'osait s'élever dans l'air où elle retentissait, si ce n'est le hennissement grêle de quelque cheval de cavalerie et l'éternel murmure des deux fontaines de la place.

Encore un trait à ce tableau : à l'heure où le canon du château Saint-Ange annonce la bénédiction papale, tous les habitants des contrées voisines, qui voyagent dans les vallées et sur les collines, s'arrêtent et se prosternent pour recevoir cette bénédiction qui court vers les quatre points du ciel, par delà tous les horizons.

Le soir de Pâques, le peuple romain assiste à un autre spectacle : à l'heure où les ombres sont descendues sur la ville, on illumine tout à coup l'église de Saint-Pierre, sa coupole, sa façade et la double colonnade qui entoure la place. Le peuple, qui aime à voir de près, court sur les lieux mêmes ; il y est suivi par la foule des étrangers et des touristes qui ne sont guère mieux avisés que lui ; cependant, s'il est un spectacle qui ne doit pas être vu du parterre, c'est bien celui-là.

Pour moi, la tête encore assourdie par le tumulte de la matinée, j'étais resté ce soir-là dans ma petite chambre des bords du Tibre. Accoudé à ma fenêtre, d'où je voyais les mille clartés de l'illumination se refléter en tremblant dans les eaux tranquilles du fleuve, je me souvenais qu'à l'endroit même où s'élève la basilique furent jadis les jardins de Néron ; ce lieu avait donc vu des illuminations d'un autre genre. C'est là que l'*empereur artiste,* comme certaines gens l'ont nommé, fai-

sait brûler, en guise de flambeaux, les chrétiens enduits de poix et de soufre. Les allées des jardins étaient ornées de ces affreux luminaires, et l'empereur, se promenant au milieu sur un char d'ivoire, jouait de la flûte ou récitait des vers : *Miseratio oriebatur,* ajoute Tacite qui raconte ces soirées de fête.

J'en étais là de ma méditation quand mon hôtesse, la bonne Francesca Dolli, vint à l'heure accoutumée m'apporter ma lampe du soir. Elle jeta de mon balcon un coup d'œil au radieux tableau, et, quand elle sortit, je sentis un flot de tristesse me monter au cœur. Je partais le lendemain pour Naples.

XII

NAPLES

J'étais arrivé à Naples un jeudi, dans la soirée, et, considérant la ville des lazzaroni comme la capitale de la paresse, j'avais eu pour premier soin de chercher un hôtel tranquille et une chambre favorable au sommeil. Je fus réveillé le lendemain par un bruit que je n'avais entendu nulle part. A travers le reste de sommeil qui traînait sur mes paupières, je crus que j'avais été transporté dans la nuit au bord de la cataracte du Niagara. C'était un bruit étrange, sourd, profond, intarissable, qui montait ou descendait par intervalles et que traversaient mille autres bruits dont

je ne pouvais me rendre compte. Qu'était-il advenu? Quel événement pouvait soulever un pareil tumulte dans la ville des longs sommeils? Quel malheur avait réveillé mes chers lazzaroni de si bonne heure? Une foule de conjectures se présentèrent à mon cerveau mis en émoi par les souvenirs de l'histoire napolitaine. Je songeai à l'invasion des barbares du Nord conduits par Robert Guiscard. Je songeai aux émeutes populaires excitées contre le fisc, par le pêcheur d'Amalfi, Tomaso Aniello; à cette révolution éphémère du XVII[e] siècle, qui eut pour chef dramatique celui que la postérité appelle Mazaniello; je me souvins des six cent quarante mille carbonari de 1820. Après les révolutions si fréquentes dans les annales de ce peuple, les bouleversements de son sol me revinrent en mémoire : je pensai au Vésuve voisin, qui, depuis quelques jours, m'avait-on dit, jetait des bouffées de chaudes vapeurs, symptôme de ces colères dans lesquelles le vieux volcan a l'habitude d'ensevelir une ville ou deux, pour ménager une surprise à l'antiquaire futur qui les découvrira.

Agité de ces confuses idées, j'appelai à grands coups de sonnette un *cameriere* pour connaître enfin la cause de cette rumeur matinale. « Qu'est-il arrivé? lui dis-je. — *Niente*, me répondit-il. — Quoi, *niente?* Mais enfin,

cet affreux vacarme, qui peut le produire à une heure où toutes les autres villes de l'univers sont encore endormies? » Le garçon sourit agréablement. « Monsieur n'était jamais venu à Naples. Ce bruit est celui que fait, chaque matin, la *strada Toledo,* vous ne l'entendez que faiblement : j'ai eu soin, sachant que vous aviez envie de dormir, de vous donner une chambre sur la cour intérieure de l'hôtel. Le bruit d'ailleurs est encore fort supportable ; dans une heure ou deux, ce sera bien autre chose. »

J'employai cette heure à faire une rapide toilette; après quoi, je courus voir ce que pouvait être cette *strada Toledo* dont le réveil avait si prématurément causé le mien.

La rue de Tolède, qui doit probablement son nom à l'ancienne domination des Espagnols à Naples, est une rue démesurément longue qui traverse la ville dans toute son étendue, à peu près comme la rue Saint-Honoré partage Paris. La rue de Tolède est non-seulement la plus longue rue de Naples, mais elle est aussi la plus large. C'est probablement à cela, ainsi qu'au nombre infini des boutiques de toutes sortes qui la bordent, qu'elle doit l'affluence de ses passants.

Cette affluence est vraiment prodigieuse, et je ne sais

rien en France qui puisse en donner une idée. Figurez-vous un torrent d'êtres humains, d'animaux, de véhicules de toutes formes et de toutes couleurs : négociants et courtiers vêtus de larges paletots de nankin et coiffés du chapeau de paille de manille; avocats, noirs de pied en cap, qui se rendent aux tribunaux voisins; prêtres en soutanelle, moines de tous les ordres, les uns affublés de la robe de saint François, les autres drapés de la blanche tunique des dominicains; femmes de toutes les classes : nobles dames dont la robe et le chapeau sont coupés d'après les dernières modes françaises; filles du peuple, vêtues au hasard des premières guenilles qui leur sont tombées sous la main ; femmes du golfe voisin, arrivées de la côte ou des îles, dans leurs costumes si pittoresques, celles de Sorrente aux cheveux noirs noués en couronne et entrelacés de fleurs d'oranger, celles d'Ischia qui n'ont jamais abandonné les vêtements simples et flottants que portaient leurs aïeules helléniques; et, parmi tout ce monde, des marchands ambulants qui colportent mille objets indigènes : vases antiques fabriqués la veille; joyaux en or de Naples qui ne vaut pas le chrysocale de France; images coloriées représentant *Napoli* vu de tous les points :

Napoli dal carmine, Napoli da Mare, Napoli da Pausilippo. Que ne vendent-ils pas encore ? des morceaux de corail ciselé, des savons, des parfumeries, des fragments de lave du Vésuve que les dandys napolitains portent sur leurs jabots en guise de diamants ; puis viennent des mendiants estropiés de toutes les façons, des aveugles chantants que des caniches remorquent dans la cohue, des manchots qui escamotent dix foulards en une heure. — Est-ce tout ? Non ; à ces flots d'indigènes viennent se joindre des flots d'étrangers : des Anglais en frac et en guêtres de peau, donnant le bras aux *ladies* qui marchent durement, de cette allure de tangage particulière aux filles d'Albion ; des Orientaux bariolés qui passent lentement en traînant leurs babouches et en exhalant des nuages de tabac du Levant ; des matelots danois qui mangent des oranges et ne regardent rien, et des promeneurs français qui regardent tout et se moquent de tout.

Même affluence de véhicules, même diversité. Il y a là des échantillons de toute la carrosserie du monde, depuis la brouette jusqu'au landau, depuis le carrosse jusqu'à la charrette, depuis la lourde diligence qui arrive ou part en ébranlant les dalles du sol, jusqu'au corricolo de Portici qui vole comme une hirondelle,

char vraiment fantastique, attelé d'un seul cheval, n'ayant de place que pour un seul voyageur, et chargé cependant d'une pyramide humaine composée le plus souvent de moines qui marmottent leurs prières, de soldats qui fument et jurent, de nourrices qui allaitent des enfants, tous entassés au hasard, debout sur une frêle planche, s'accrochant les uns aux autres comme une grappe vivante, et roulant au galop dans un nuage de poussière.

De temps en temps, un brusque mouvement se fait dans cette prodigieuse cohue. Ce sont les troupes du roi de Naples qui vont à la parade et jugent à propos de passer par la rue de Tolède parce que les compagnies peuvent y marcher dans un ordre plus symétrique. De toutes les rues voisines débouchent des régiments envahisseurs : escadrons de cavalerie, bataillons de fantassins, arrivent tambours et musique en tête. Alors les voitures cèdent le milieu du pavé et gagnent les côtés de la rue qui, par parenthèse, n'a pas de trottoirs ; alors les innombrables passants, surpris comme des oiseaux dans une battue, s'évadent devant les carrosses et les régiments, et le désordre, le pêle-mêle, la confusion, le tohu-bohu défient toutes les hyperboles.

Quand ce n'est pas l'armée napolitaine qui défile dans la *strada Toledo,* c'est un troupeau de bœufs gigantesques qu'on amène à la tuerie, et qui se ruent, tête baissée, à travers la foule, en ayant l'air de dire : « Puisqu'on va nous assommer, nous pouvons sans inconvénient écraser quelques-uns de ces bipèdes. »

Tout cela va et vient, tout cela ondule et fourmille sous le soleil; tout cela parle, grouille, crie, chante, murmure, bourdonne et jette dans l'air tant de cris, tant de voix, tant de sons différents, qu'il en résulte pour l'oreille un éternel bourdonnement, pareil au fracas d'une tempête ou au grondement d'une bataille.

Pour un homme qui était venu chercher le repos à Naples, c'était beaucoup de bruit. La première impression fut si rude que je songeai immédiatement à m'y soustraire. Un capucin de mes amis, que j'avais trouvé à Rome, m'avait donné, la veille de mon départ, une lettre pour le supérieur du couvent des Camaldules. Je me souvins de cette lettre, et, le soir même de ce jour, je frappais à la porte du monastère.

— Voulez-vous, mon père, m'accorder l'hospitalité pour une semaine ou deux? dis-je au vénérable moine qui venait de lire avec un visible sentiment de bienveillance la lettre du capucin. On dit que les étrangers

trouvent chez vous bon accueil ; je ne vous demande qu'une cellule et la paix du Seigneur dont l'âme jouit en ce beau lieu.

— Entrez, me dit le père, et demeurez parmi nous aussi longtemps qu'il vous plaira.

Si je n'avais déjà beaucoup abusé de la description, je tenterais de vous décrire le monastère des Camaldules, une des plus rares merveilles des environs de Naples. Mais comment décrire avec un pauvre bout de plume trempé dans l'encre ce que le pinceau d'aucun peintre ne parviendrait à rendre !

Quand on est sorti de Naples par le chemin de Rome, on commence à gravir les pentes fertiles du Vomero, volcan éteint depuis des siècles, montagne dont le sol raviné se couvre des plus étonnantes végétations. On monte lentement, au pas des mulets ; on traverse toute une forêt de chênes verts, de lentisques, d'aloès, de toutes les plantes du vieux monde, à travers lesquelles on a de temps en temps des échappées de vue éblouissantes sur l'azur profond de la mer de Tyrrhène. On arrive enfin au terme de la route. On est sur la terrasse du vieux couvent. On jette d'abord un coup d'œil émerveillé à ces colonnades de marbre pur, à ces élégantes arcades qui entourent l'édifice, aux

jardins superbes qui l'enveloppent de toute part; puis, se retournant, on a devant soi un des plus beaux spectacles que l'œil de l'homme puisse contempler : tout l'amphithéâtre du golfe de Naples, tout cet ensemble incomparable de villas, de jardins, d'églises, de citadelles, de monuments en ruine qui apparaissent çà et là dans l'étendue, et non-seulement ces beaux rivages, mais les deux golfes que sépare le cap Mycène, le golfe de Naples et le golfe de Pouzzoles, avec leurs îles qui semblent des corbeilles de fleurs nageant sur les eaux, avec les cratères éteints de l'Astrumni et de la Solfatare, avec le beau lac tranquille d'Agnano, avec le château de Baïa, avec la mer sans limites! la vision n'a peut-être pas de rivale au monde. Et, au-dessus de tout cela, cette pluie d'or, cette clarté inconnue ailleurs, cette lumière de Naples, la plus belle, la plus pure, la plus transparente que Dieu ait faite, après celle du paradis.

Ce fut là que je vécus pendant plusieurs semaines. Je m'étais mis en sympathie avec quelques-uns des moines qui habitent ce lieu divin. Leur commerce n'a rien d'austère. Ils suivent une des règles les plus douces de la vie monastique. Tout me plaisait en eux, l'aménité de leur abord, la douce gravité empreinte

sur leurs visages, l'attachante variété de leurs entretiens sans cesse renouvelés par l'étude et la méditation, tout jusqu'à cette robe de laine blanche, jusqu'à cette barbe flottante qui les fait ressembler à d'anciens philosophes grecs, à des disciples de Platon, se promenant sous les portiques ou contemplant l'infini du haut des promontoires.

Quand j'avais assez longuement erré avec eux, à travers les roses de leurs parterres, je rentrais dans ma cellule et je m'y livrais à quelques travaux. Je fis là sur toutes sortes de sujets beaucoup de vers que j'ai ensuite jetés au vent. Il ne faut pas être trop heureux pour faire un bon travail. Je n'ai guère sauvé de tout cela que quelques stances, en forme d'épître adressée à un ami parisien.

J'ai fui le monde corrupteur,
J'ai presque abandonné la terre;
Je suis venu, sur la hauteur,
Chercher la paix du monastère.

J'y passe des heures souvent
Dans la prière et dans l'étude;
J'aspire à devenir savant,
Ce qui n'est pas mon habitude.

Loin de moi tout instinct mauvais,
Je médite au néant des choses;
Puis je vais au jardin, j'y vais
Attiré par l'odeur des roses.

J'écoute ici chanter le vent
Dans les parfums de la colline.
Je me lève au soleil levant,
Sans me donner la discipline.

Longtemps je marche dans le thym,
Au bruit des cloches argentines;
Ce n'est pas toujours très-matin
Que l'on me sonne les matines.

A minuit, dormeur paresseux,
Quand le chant des psaumes m'appelle.
Je ne suis pas souvent de ceux
Qui vont l'entendre à la chapelle.

Je vais, je viens en liberté,
J'admire le brillant espace,
Je fais des vers. et suis tenté
De les jeter au vent qui passe.

J'ai des plaisirs intérieurs
Qui me détachent de nos vices;

Je converse avec les prieurs,
Je m'amuse avec les novices.

Mes hôtes sont de braves gens,
Éclairés comme les apôtres,
Sévères pour eux, indulgents
Aux seules faiblesses des autres.

Ils ont quelque chose de grand
Dans l'attitude et le costume.
Je les peindrais si Zurbaran
De son pinceau touchait ma plume.

D'une vie où les nobles cœurs
S'avancent dans les saintes voies,
Ils gardent pour eux les rigueurs,
Ils ne m'en laissent que les joies.

Du tombeau rien ne m'avertit :
Le plus vieux ici reste jeune,
L'air salubre ouvre l'appétit,
Et je suis dispensé du jeûne.

Quand je rencontre sur mes pas
Quelque bon moine avec son livre,
Je lui dis : « Frère, il ne faut pas
Mourir encore, il vaut mieux vivre. »

Et je vis au soleil, j'y cours,
Ne songeant guère à la sortie.
J'ai grande envie, un de ces jours,
De jeter mon frac à l'ortie.

Le sort, je crois, me destinait
Au couvent. Je m'appelle Antoine,
A poils touffus ma barbe naît,
Et j'ai bien le profil d'un moine.

Adieu, mon ami! S'il te prend
Quelque envie enfin de m'écrire,
Appelle-moi : « Mon révérend! »
Je le serai bientôt sans rire.

J'avais, je m'en souviens, écrit aussi, à l'occasion de la fête de l'Ascension, que je passai au couvent, tout un poëme d'un ton bien différent, et qui comptait au moins trois ou quatre cents vers. C'était bien long pour être gardé. Je le dédiai au père Romuald, le supérieur qui m'avait fait un si aimable accueil, et, le jour de mon départ, je le lui offris, avec une aumône pour les pauvres du voisinage, en souvenir de sa généreuse hospitalité.

Quinze jours après, j'étais à Paris sur le trottoir du

boulevard. A tout ce bruit, à tout ce tumulte, à toute cette vaine agitation de la foule, je comparais en souvenir le silence, le recueillement, la douce paix intérieure que l'on respire au milieu des fleurs sur la terrasse des Camaldules.

— Ah! me disais-je, c'est peut-être là que j'aurais dû rester!

FIN.

TABLE

Pages.

AVANT-PROPOS 1

LA MAISON DÉMOLIE

LA MAISON DÉMOLIE 5

LE LAC DE COME.

LE LAC DE CÔME 199
I. CH. D'ORLÉANS ET FR. VILLON 210
II. CLÉMENT MAROT 213
III. MELLIN DE SAINT-GELAIS 215
IV. RONSARD 216
V. JOACHIM DU BELLAY 217
VI. MALHERBE 218
VII. PHILIPPE DESPORTES 220
VIII. MATHURIN RÉGNIER 223
IX. RACAN ET SEGRAIS 224

		Pages.
X.	Pierre Corneille	226
XI.	Thomas Corneille	228
XII.	Lafontaine	229
XIII.	Molière	231
XIV.	Madame Deshoulières	232
XV.	Boileau Despréaux	234
XVI.	Jean Racine	235
XVII.	Chaulieu et Lafare	238
XVIII.	Jean-Baptiste Rousseau	240
XIX.	Crébillon	244
XX.	Louis Racine	244
XXI.	Voltaire	245
XXII.	Gresset	246
XXIII.	Saint-Lambert	247
XXIV.	Lefranc de Pompignan	248
XXV.	Ducis	249
XXVI.	Delille	251
XXVII.	Gilbert	253
XXVIII.	Claris de Florian	254
XXIX.	Fontanes	255
XXX.	Écouchard Lebrun dit pindare	257
XXXI.	Parny	258
XXXII.	André Chénier	259
XXXIII.	Chateaubriand	262
XXXIV.	Béranger	263

Pages.

XXXV. Millevoye 265
XXXVI. Pierre Lebrun 267
XXXVII. Alexandre Guiraud 268
XXXVIII. Lamartine 269
XXXIX. Casimir Delavigne 271
XL. Alfred de Vigny 272
XLI. Barthélemy et Méry 274
XLII. Sainte-Beuve 275
XLIII. Théophile Gautier 276
XLIV. Delphine de Girardin 277
XLV. Brizeux 278
XLVI. Hégésippe Moreau 280
XLVII. Alfred de Musset 282
XLVIII. De Belloy 285
XLIX. Baudelaire 287

VOYAGE EN ITALIE.

Avertissement 293
I. Première Étape 295
II. Gênes 308
III. Livourne 330
IV. Pise 335
V. Le Gombo 354
VI. L'Ile d'Elbe 362
VII. Civita-Vecchia 373

Pages.

VIII. Approches de Rome 395
IX. Rome 412
X. La Vie a Rome 427
XI. La Semaine sainte 439
XII. Naples 488

FIN DE LA TABLE.


A. Quantin imprimeur
r. S. Benoit, 7. à Paris




UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 621 520 6